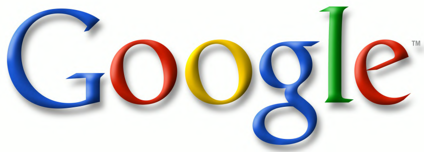
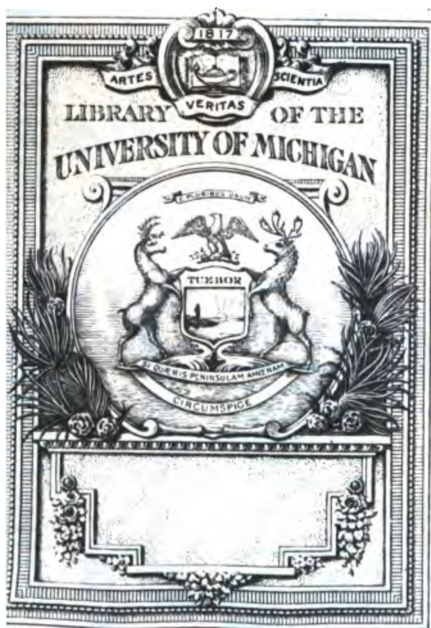
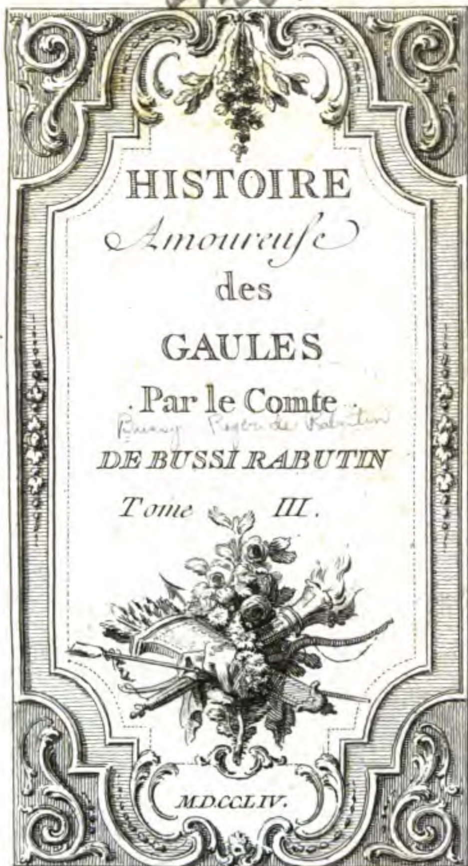
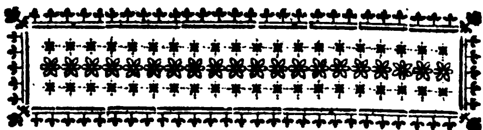



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


HISTOIRE
Amoureuse
des
GAULES
Par le Comte
DE BUSSI RABUTIN
Tome III.
M.DCCLIV.



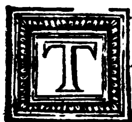
JUNONIE,

OU

LES AMOURS

DE MADAME

DE BAGNEUX.

OUS les malheurs que l'Amour a causés jusqu'à présent, n'empêchent pas qu'on n'en ait encore de nouveaux exemples.

Pendant la Conférence de Saint Jean de Lus, plusieurs personnes considérables de Paris tâchoient de

réunir deux des plus anciennes Familles, & pour y réussir mieux & empêcher qu'elles ne se pussent rebrouiller, leur proposoient de faire une alliance.

Les Chefs de ces deux Familles, étoient Messieurs de Chartrain & de Bagneux. Ils possédoient des premieres Charges de la Robe, & le sujet de leur différend venoit, de ce qu'étant encore jeunes, & sans Charges, Monsieur de Bagneux avoit été préféré à Monsieur de Chartrain : ce qui avoit produit entr'eux une haine secrette, & un desir caché de s'entrenuire, qu'ils avoient fait paroître en plusieurs occasions.

Monsieur de Chartrain avoit une fille, dont la beauté étoit admirée de tout le monde, & qui avoit déja été recherchée par plusieurs personnes de sa naissance, & fort riches. Et Monsieur de Bagneux avoit un fils, lequel avec les qualités qu'il possédoit d'ailleurs, avoit l'avantage d'être Fils unique.

Son

Son inclination lui avoit fait prendre l'épée, contre les ſentimens de ſon pere : ce qui faiſoit déſirer à Monſieur de Bagneux qu'il ſe mariât, dans l'eſpérance qu'étant marié, il lui feroit plus facilement quitter les armes.

En effet, ſon mariage avec la fille de Monſieur de Chartrain étant enfin conclu par l'entremiſe de leurs Amis communs, il quitta l'épée, & prit la Robe, Monſieur de Bagneux qui avoit de grands biens, lui ayant donné une Charge comme la ſienne.

Après leurs nôces, les nouveaux Epoux paſſerent pluſieurs mois dans la joie, & dans les fêtes & les divertiſſemens. Quoique leur mariage eût moins été d'affection que d'obéiſſance, le jeune Monſieur de Bagneux ſe croyoit le plus heureux de tous les hommes, de poſſéder une perſonne ſi accomplie : & ſa femme n'oublioit rien de toutes les choſes à quoi elle croyoit être obligée par

ſon devoir, pour lui faire connoître qu'elle étoit auſſi très-contente.

Quelque tems après qu'ils furent mariés, elle eut une légere indiſpoſition, pour laquelle les Medecins lui ordonnerent de ſe baigner. Elle réſolut d'aller à une maiſon que ſon Mari avoit, qui n'étoit qu'à deux lieues de Paris, proche de la riviere; la ſaiſon & le tems étant propres alors à prendre le bain.

Elle fit amitié avec une Dame, nommée Madame de Vandeuil, qui avoit auſſi une maiſon en ce lieu-là. Un jour que le tems étoit extrèmement beau, des Amis du mari de cette Dame & d'elle les y allerent voir. Comme ce lieu étoit proche de Paris, ils y arriverent avant la chaleur; & pour profiter du tems on alla d'abord ſe promener.

Du jardin l'on ſortit ſur le bord de la riviere, qui n'en étoit ſéparée que par une baluſtrade, & inſenſiblement s'étant éloigné de la maiſon de Ma-

dame de Vandeuil, on arriva en un lieu, qui étoit derriere celle de Madame de Bagneux, où elle se promenoit entre des saules.

Quoiqu'elle fût négligée, sa beauté & son air causerent à tout le monde une surprise extraordinaire, & jetterent dans le cœur du Chevalier de Fosseuse, qui étoit celui qui avoit fait cette partie, les commencemens d'une violente passion. Il demeura demi interdit à la vûe d'une personne, à laquelle il lui sembloit que rien ne pouvoit être comparable.

Après le dîné, Madame de Vandeuil pensant par ce que chacun avoit dit de Madame de Bagneux, que toute la Compagnie seroit bien aise de la connoître, elle l'envoya prier de venir passer le reste de la journée chez elle. Monsieur de Bagneux y vint avec elle. Sa conversation acheva de blesser mortellement le Chevalier de Fosseuse. Elle avoit naturellement une mélancholie douce, accompagnée

esprit plein de bonté qui le charmerent ; & il en devint violemment amoureux.

D'autre côté, si le Chevalier de Fosseuse avoit été épris si fortement de sa beauté, & des charmes de son esprit, elle avoit remarqué avec quelque joie l'attachement qu'il avoit eu d'abord pour elle ; ayant trouvé aussi en lui quelque chose qui le lui avoit fait distinguer des autres. Aussi avoit-il dans sa personne tout ce qui peut préoccuper avantageusement : avec toutes les qualités qu'un Cavalier jeune & bien fait peut avoir, il avoit l'air si noble & si grand, qu'il sembloit être né pour quelque chose d'extraordinaire.

Après souper, Madame de Bagneux, qui étoit obligée de se lever de grand matin à cause de son bain, voyant que son mari s'étoit engagé au jeu avec le mari de Madame de Vandeuil, se retira seule.

Le Chevalier de Fosseuse, qui n'a-

voit pû trouver l'occasion de lui dire ce qu'il sentoit pour elle, & qui avoit une extrème douleur de partir de ce lieu sans le lui témoigner, s'abandonna à la violence de son amour. Il sortit secrettement de chez Madame de Vandeuil, quelque tems après que Madame de Bagneux en fut sortie; & sans considérer à quoi il s'alloit exposer, il alla à son logis, où sans la demander ni parler à personne, il entra dans sa chambre, qu'il trouva heureusement ouverte.

Madame de Bagneux qui étoit couchée, & qui entendit marcher, croyant que c'étoit son mari, lui demanda s'il avoit perdu: Oüi, Madame, lui répondit alors le Chevalier de Fosseuse en soûpirant, j'ai perdu, & plus que je ne croyois pouvoir jamais perdre: Car enfin, Madame, je suis ce malheureux Chevalier de Fosseuse, qui vous a vûe aujourd'hui, & qui vient vous demander pardon, de vous avoir trouvé plus adorable

mille fois que tout ce qu'il a jamais vû. Je m'expofe à tout, Madame, pour vous le dire; & puifque vous le favez, ordonnez-moi que je meure fi vous voulez, mais n'accufez de la hardieffe que j'ai prife, que l'excès d'une paffion que vous avez caufée, & que je fens bien qui ne finira qu'avec ma vie.

Madame de Bagneux fut dans le dernier étonnement d'une pareille aventure. Après avoir traité le Chevalier de Foffeufe comme le dernier de tous les hommes, & lui avoir dit plufieurs fois que s'il ne fe retiroit, elle feroit obligée de le faire repentir de fa hardieffe, elle appella une de fes Femmes, nommée Bonneville.

Le Chevalier de Foffeufe apperçut alors jufqu'où fon amour l'avoit tranfporté, & à combien de chofes il étoit expofé. Il approcha du lit de Madame de Bagneux, & rencontrant une de fes mains qu'elle avançoit pour le repouffer, la prenant des fiennes,

& la mouillant de mille larmes, ce n'eſt pas tant pour moi que pour vous, Madame, lui dit-il d'un air qui marquoit l'état de ſon ame, que je vous conjure de penſer à ce que vous faites. Que dira-t-on, Madame, ſi l'on ſait qu'un homme ait été dans votre chambre à une pareille heure? Ha! Madame, on n'aura pas plus de pitié pour vous que pour moi, & néanmoins je ſouhaite d'être le ſeul malheureux.

Bonneville qui avoit entendu ſa Maîtreſſe l'appeller, entra dans la chambre, & lui demanda ce qu'elle deſiroit. Madame de Bagneux, après avoir conçû du diſcours du Chevalier de Foſſeuſe, qu'en effet, ſi une telle choſe venoit à être ſûe, on la pourroit tourner criminellement, & même qu'elle pourroit faire impreſſion ſur l'eſprit de Monſieur de Bagneux, s'étant remiſe le mieux qu'elle put pour ſe défaire de Bonneville, elle lui donna quelques ordres pour le

lendemain, tels que le trouble où elle étoit, lui permit d'imaginer.

Mais après que Bonneville se fut retirée, s'adressant au Chevalier de Fosseuse, qui étoit dans le même état qu'un criminel qui attend le coup de la mort: Ne pensez pas, lui dit-elle, en continuant de lui parler d'un ton de colére, que ç'ait été le dessein de vous épargner la confusion que vous méritez, qui m'ait fait changer de résolution: ma seule considération m'y a obligée, quoique je sois fâchée qu'une personne pour qui j'avois conçû de l'estime, m'ait fait une telle injure. Mais puisque par votre procédé vous vous en êtes rendu indigne, tout ce que je puis faire, si vous m'obéissez en vous retirant, c'est de ne me venger de votre indiscrétion qu'en vous laissant la honte que vous en devez avoir toute votre vie. En achevant ces paroles, & en lui faisant mille autres reproches, elle lui commanda encore de se retirer.

Le

Le Chevalier de Fosseuse accablé de ces reproches, se jetta à genoux auprès du lit de Madame de Bagneux; & l'ayant conjurée de vouloir l'entendre, il lui représenta si fortement, & avec des marques si grandes d'une ame remplie d'amour & de douleur, qu'il reconnoissoit que sa passion ne l'avoit pas laissé maître de sa raison, mais qu'il n'avoit pû se resoudre à s'éloigner d'elle, sans lui déclarer l'effet que sa beauté avoit fait sur son cœur, qu'elle commença d'attribuer à la force d'un véritable amour, ce qu'elle avoit pris d'abord pour une indiscrétion, où le mépris avoit part.

Il se fit ensuite un horrible combat dans son cœur. L'inclination secrette qu'elle avoit eue pour le Chevalier de Fosseuse, succédant à son ressentiment, lui fit sentir de la joie de connoître qu'elle en étoit aimée. Elle rejetta au commencement cette joie comme une chose criminelle: mais elle en fut enfin vaincue. Si elle ne

lui pardonna pas entierement ce que la violence de sa passion lui avoit fait commettre, elle ne continua pas de le traiter avec la même rigueur, & lui fit seulement considérer qu'elle ne pouvoit souffrir, sans blesser sa vertu, qu'un autre homme que son mari, eût de l'affection pour elle.

Elle l'obligea ensuite de se retirer, appréhendant le retour de M. de Bagneux, qui ne lui avoit pas donné peu d'inquiétude, de quoi elle avoit eu un extrème sujet. Ayant vû qu'elle s'étoit retirée, il avoit quitté le jeu presqu'en même tems que le Chevalier de Fosseuse étoit sorti de chez Madame de Vandeuil : mais par un bonheur extraordinaire, craignant de la réveiller, il alla dans une chambre proche de celle où elle étoit couchée.

Lorsqu'il rentra, ses gens fermerent les portes aussi-tôt qu'ils l'eurent vû rentré. Le Chevalier de Fosseuse les ayant trouvé fermées, fut étrangement embarrassé. Il se les fit ouvrir, comme

comme s'il fût venu de quitter Monſieur de Bagneux, lequel étoit entré dans la chambre de Madame de Bagneux, un inſtant après que le Chevalier de Foſſeuſe en étoit ſorti. Monſieur de Bagneux ayant entendu r'ouvrir les portes comme il ſe couchoit, demanda le lendemain à ſes gens à qui ils les avoient ouvertes. Sur quoi ils lui dirent ce que le Chevalier de Foſſeuſe leur avoit dit, & quoiqu'aucun d'eux ne lui pût dire qui il étoit, ni preſque même comment il étoit fait, il eut des ſoupçons qui ne lui donnérent pas peu d'inquiétude. Comme il pouvoit douter que ſa femme l'aimât lorſqu'il l'avoit épouſée, il doutoit toujours d'en être aimé, ce qui empêchoit que ſa ſatisfaction ne fût tout-à-fait tranquille, & lui avoit donné un extrème penchant à la jalouſie.

Si le Chevalier de Foſſeuſe eut beaucoup de joie d'avoir appaiſé en partie Madame de Bagneux, il n'en fut pas de même du côté de cette belle Perſonne,

ne. La foibleſſe qu'elle avoit eue, lui donna toute la confuſion qu'on peut imaginer. Elle ſe fit mille reproches, comme ſi elle eût été coupable des dernieres fautes, & faiſant enſuite réflexion ſur les peines & les dangers, où un eng gement l'expoſeroit ſelon toutes les apparences, elle prit des réſolutions capables de la défendre contre l'Amour même; & crut que ſa raiſon reprendroit facilement ſon premier empire. Elle déſavoüa les ſentimens de ſon cœur, & n'accuſa que le déſordre où elle avoit été, de la foibleſſe qu'elle avoit eue.

Elle fut encore près de deux mois à achever de prendre ſon bain, & à ſe repoſer après l'avoir pris. Pendant ce tems-là elle ſe fortifia dans ſes réſolutions, encore qu'elle ne pût s'empêcher de penſer quelquefois au Chevalier de Foſſeuſe. Mais le peu de trouble que ces penſées excitoient dans ſon ame, lui faiſoient croire que ſi ſon idée n'en étoit pas entiérement

effacée

effacée, au moins elle n'y pourroit jamais causer de grandes agitations.

Enfin elle retourna à Paris, plus belle de l'effet qu'avoit produit son bain, & l'air de la campagne. Monsieur de Bagneux demeuroit proche l'Hôtel de Soissons, & Madame de Bagneux s'alloit souvent promener dans le jardin de cet Hôtel. Elle fut bien surprise quelques jours après son retour d'y voir le Chevalier de Fosseuse, qui y avoit été tous les jours depuis qu'il l'avoit vue, s'étant bien douté que c'étoit le lieu où il pourroit la voir plutôt. Voyant qu'elle étoit seule, il l'aborda : il lui dit qu'il avoit attendu avec une impatience digne de la passion qu'il avoit osé lui faire connoître, le bonheur de la revoir, & que si pendant le tems qu'il n'avoit pû avoir ce bonheur, elle lui avoit fait la grace de penser quelquefois à lui, il ne croyoit pas la pouvoir remercier jamais assez de ses bontés.

D'abord elle suivit la résolution

qu'elle avoit prise : malgré l'émotion qu'elle avoit sentie à la vûe du Chevalier de Fosseuse, elle lui répondit, affectant un ton de colere, que si elle lui avoit dit des choses qui l'avoient flaté, lorsqu'il avoit eu la hardiesse de venir dans sa chambre, ce n'avoit été que pour le faire retirer sans éclat, & qu'elle étoit bien étonnée de le voir appréhender si peu son ressentiment, & qu'il osât encore se présenter devant elle.

Le Chevalier de Fosseuse fut surpris étrangement de cette réponse. Ha ! Madame, lui dit-il, avec une tristesse horrible, pourquoi est-ce que je ne mourus pas ce jour-là en sortant de votre chambre ? J'aurois cru mourir au moins sans toute votre haine, & aurois cru mourir heureux.

Ces paroles accompagnées d'un air le plus passionné du monde, acheverent de faire renaître dans le cœur de Madame de Bagneux son inclination pour le Chevalier de Fosseuse. Elle

Elle ne put lui dissimuler davantage sa tendresse, elle lui avoüa l'inclination qu'elle avoit sentie d'abord pour lui; les efforts qu'elle avoit faits pour la vaincre, & l'état où son ame venoit de retomber en le revoyant. Mais elle le conjura ensuite, par la sincérité qu'elle lui témoignoit, & par toute l'estime qu'il pouvoit avoir pour elle, de ne s'obstiner point à lui donner des marques d'une passion, qui donneroit atteinte à sa réputation, & troubleroit indubitablement le repos de sa vie, si son mari venoit à en avoir le moindre soupçon, & à laquelle elle lui dit, avec toute la fermeté dont elle étoit alors capable, qu'elle étoit résolue de ne point répondre.

Le Chevalier de Fosseuse eut une joie inconcevable d'avoir pû toucher un cœur d'un si haut prix, il ne put le cacher à Madame de Bagneux. Mais ce qu'elle lui demandoit, l'affligea au dernier point, ne croyant pas pou-

voir vivre davantage, si elle ne lui permettoit de l'aimer, il en fut frappé comme d'un coup mortel.

Sa douleur fut remarquée de Madame de Bagneux, encore plus que sa joie ne l'avoit été. Elle excita en elle une pitié, contre laquelle elle fit peu d'efforts, le penchant qu'elle avoit pour le Chevalier de Fosseuse lui en ôtant la force. Il lui représenta si bien, & avec tant d'amour, que sa passion n'ayant rien que de respectueux, elle ne diminueroit point de son mérite, & qu'il pouvoit cacher à tout le monde son amour & son bonheur, & empêcher que personne en eût connoissance, qu'elle consentit enfin à recevoir ses vœux, après néantmoins lui avoir fait connoître encore mille scrupules, & lui avoir témoigné qu'elle appréhendoit bien les suites de la foiblesse qu'elle avoit.

Il s'établit ensuite entr'eux un commerce très-doux. Bonneville, de l'esprit de laquelle Madame de Bagneux étoit

étoit entiérement affûrée, prenoit les Lettres du Chevalier de Fosseuse, & lui rendoit celles de sa Maîtresse. Quoiqu'ils ne se vissent point dans les Compagnies, où ils eussent pû se voir, de peur que quelqu'un ne s'apperçût de leur amour, en observant leurs actions, le Chevalier de Fosseuse avoit le bonheur de voir souvent Madame de Bagneux chez elle, cette adroite Confidente ménageant si bien les tems que M. de Bagneux étoit absent, qu'il n'y avoit presque point de semaine qu'ils ne se vissent.

En ce tems-là un des amis de Monsieur de Bagneux, nommé le Baron de Villefranche, qu'il y avoit peu qui étoit revenu de Portugal, vint le voir. M. de Bagneux s'étoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vûs ; & il ne put le lui apprendre, sans le mener à la chambre de sa femme.

Le Baron de Villefranche fut ébloüi de sa beauté. Il lui fit ensuite plusieurs visites, dans lesquelles elle lui parut

si

ſi charmante & ſi aimable, qu'en peu de tems il fut touché du même mal que le Chevalier de Foſſeuſe. Madame de Bagneux s'en apperçut, & en eut beaucoup de déplaiſir, par les ſuites qu'elle en craignit.

Elle appréhenda que cette nouvelle paſſion ne traversât ſon commerce avec le Chevalier de Foſſeuſe, ſoit par la jalouſie de ſon mari qui en deviendroit plus défiant envers elle, ſoit par celle qu'elle pourroit donner au Chevalier de Foſſeuſe même; ou par le ſoin que le Baron de Villefranche prendroit à l'avenir, de ſavoir toutes ſes actions, par l'intérêt de ſon amour.

C'eſt pourquoi, lorſqu'elle revit le Chevalier de Foſſeuſe, elle lui dit ſincerement ce qu'elle penſoit de la paſſion du Baron de Villefranche: & en même tems l'aſſûra qu'elle le croyoit toujours ſeul digne de ſon eſtime, & qu'elle étoit incapable d'être jamais ſenſible pour un autre que pour lui, & lui recommanda de s'obſerver dans

la

la ſuite encore plus que par le paſſé, & d'obſerver de plus grandes meſures en ce qui la regardoit.

Le Chevalier de Foſſeuſe fut extrèmement ſurpris de ce que lui apprenoit Madame de Bagneux : mais ſon procédé généreux le raſſûra en partie. Il lui répondit que ſans la grace qu'elle lui faiſoit de l'aſſûrer qu'elle étoit incapable de changer, il ſeroit très-malheureux ; qu'il croyoit bien par l'effet que ſa beauté avoit fait ſur lui, que ſans cette grace, il n'auroit pas ſeulement à craindre le Baron de Villefranche, mais tout ce qu'il y avoit d'hommes ſur la terre ; mais qu'il oſoit auſſi la conjurer de croire que perſonne ne pouvoit jamais avoir pour elle autant d'admiration qu'il en avoit ; & enfin, qu'il auroit plus de douleur qu'elle-même, ſi la bonté qu'elle avoit pour lui en lui permettant de l'adorer, lui cauſoit jamais aucun chagrin.

Le Baron de Villefranche devint plus

plus amoureux. Il ne manquoit guéres de se trouver dans les Compagnies dans lesquelles Madame de Bagneux avoit accoûtumé d'aller, où il lui rendoit tous les devoirs que peut rendre une personne qui aime. Il ne pouvoit lui rendre ces soins, sans qu'ils fussent remarqués de plusieurs personnes, & que Monsieur de Bagneux n'en eût aussi connoissance : lequel en témoignoit à sa Femme une sorte de jalousie, quoiqu'elle fît voir par plusieurs choses, que la passion du Baron de Villefranche lui déplaisoit.

Ce malheureux Amant fut longtems à se plaindre en vain de sa rigueur. Elle rendoit un compte exact au Chevalier de Fosseuse des chagrins qu'il lui causoit. Ce n'est pas qu'elle ne connût bien qu'il avoit du mérite ; mais son cœur ne pouvoit penser qu'au Chevalier de Fosseuse.

Le Baron de Villefranche l'aimant violemment, & voyant enfin que ses soins étoient inutiles, il crut que s'il

pouvoit

pouvoit engager Bonneville dans ses intérêts, sa fortune changeroit peut-être en peu de tems : il ménagea si bien l'esprit de cette fille, qui étoit intéressée, qu'elle lui promit de le servir en tout ce qu'elle pourroit auprès de Madame de Bagneux, & lui apprit ce qui s'étoit passé entre sa Maitresse & le Chevalier de Fosseuse.

Cette connoissance lui donna d'abord du dépit, mais ensuite de l'espoir. Il crut que c'étoit beaucoup pour lui d'avoir découvert que Madame de Bagneux n'étoit pas insensible, que s'il pouvoit brouiller le Chevalier de Fosseuse avec elle, il la trouveroit peut-être moins rigoureuse.

Il communiqua sa pensée à Bonneville, qui lui dit, que connoissant l'humeur & la délicatesse de sa Maîtresse, elle croyoit qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr pour y réussir, que de la faire douter de la fidélité du Chevalier de Fosseuse.

Après avoir long-tems cherché des biais pour exécuter ce dessein, ils résolurent de se servir du portrait d'une personne assez belle, que le Baron de Villefranche avoit aimée, & de le faire trouver par Madame de Bagneux.

Cet artifice réussit ainsi qu'ils avoient souhaité. Peu de jours après le Chevalier de Fosseuse obtint de Madame de Bagneux de la voir chez elle. Sitôt qu'il fut sorti, elle trouva à l'endroit où ils avoient été, ce portrait que Bonneville y avoit mis adroitement.

Elle entra d'abord dans une défiance terrible, & ouvrit la boîte où étoit ce portrait; mais elle ne douta plus du crime du Chevalier de Fosseuse, lorsqu'elle y apperçut la peinture d'une personne jeune & bienfaite. Elle pensa mourir de regret d'avoir pû aimer un homme qui lui faisoit une si grande infidélité. Il lui avoit donné mille marques de son amour,

amour, qui ne lui parurent plus que des tromperies, & elle prit résolution de ne le revoir jamais.

C'étoit vers le Carnaval. Le lendemain le Chevalier de Fosseuse s'étant trouvé déguisé à un Bal où elle étoit, il voulut lui parler. Si je croyois tout mon ressentiment, lui dit-elle pleine de dépit, je vous accablerois de reproches, & vous mettrois dans la derniere confusion : mais je veux avoir seule celle de vous avoir aimé, trop heureuse d'être délivrée par votre faute de la foiblesse que j'ai eue, & dont vous vous êtes rendu si indigne, que je me crorois deshonorée à l'avenir, si je vous regardois seulement.

Le Chevalier de Fosseuse ne put lui répondre, parce qu'elle s'éloigna aussi-tôt; & d'ailleurs il avoit été si surpris de ces paroles, qu'il fut longtems sans le pouvoir croire lui-même, pénétré jusqu'au vif de ces re-

proches, & accablé d'une douleur incroyable.

Il examine ensuite toute sa conduite; mais inutilement. Enfin il se ressouvint qu'il avoit un Rival, & ce souvenir augmenta sa douleur, ne doutant plus que ce ne fût la cause de sa disgrace. Il crut que Madame de Bagneux avoit changé de sentimens en faveur du Baron de Villefranche, & que sa colere avoit été un artifice pour rompre avec lui. Il en fut affligé, comme s'il en avoit eu des preuves assûrées, & en souffrit tout ce que la jalousie peut inspirer de plus cruel.

Il chercha ensuite les occasions de parler à Madame de Bagneux, & de se plaindre à elle de son inconstance, sans en pouvoir obtenir aucune audience. Encore qu'elle ne pût le chasser entiérement de son esprit, & qu'elle regrétât quelquefois la perte d'un cœur qu'elle avoit cru digne de

son affection, le dépit la faisoit demeurer ferme dans la résolution qu'elle avoit prise.

Cependant Bonneville apprit au Baron de Villefranche à quel point Madame de Bagneux étoit irritée, lequel redoubla ses soins auprès d'elle, & fit tout ce qu'il put pour tâcher de lui faire oublier le Chevalier de Fosseuse, en lui persuadant qu'il l'aimoit véritablement. Mais Madame de Bagneux ne l'en traita pas plus favorablement : elle ne regardoit toutes les marques qu'il lui donnoit de sa passion, que comme de seconds piéges que lui tendoit la perfidie des hommes.

Ces différentes pensées jointes à la jalousie de son mari, qu'elle voyoit augmenter, lui donnoient incessamment des chagrins.

Une chose l'en accabla, & lui donna une extrème affliction. Un Frere qu'elle avoit, qui étoit avancé dans les armes, tua en duel une personne

des plus considérables d'une Province où il étoit. Les parens du mort par le crédit & les habitudes qu'ils avoient dans le pays, le firent arrêter, & aussi-tôt aidés par la rigueur des Loix contre ces crimes, que beaucoup de personnes tiennent honorables, firent travailler vivement à lui faire son procès.

Cette affaire fit du bruit dans le monde, & le Chevalier de Fosseuse l'apprit comme les autres ; mais avec un extrème déplaisir pour l'intérêt qu'y avoit Madame de Bagneux.

Son procédé envers lui le confirmoit dans sa jalousie. Il ne doutoit pas que si elle eût pû lui faire de justes reproches, & qu'au contraire elle n'eût pas appréhendé ceux qu'elle voyoit qu'il pouvoit lui faire, elle n'auroit point refusé si opiniâtrement de l'entendre ; & il en sentoit la derniere douleur.

Son amour lui inspira le dessein de

sauver

ſauver ſon Frere, eſpérant que ce ſervice le juſtifieroit dans ſon eſprit, ou traverſeroit au moins le bonheur de ſon Rival.

Peu de tems après avoir formé ce deſſein, il voulut encore aborder Madame de Bagneux, déſirant de ſavoir avant que de partir, ſi véritablement elle croyoit avoir ſujet de l'accuſer, ou s'il ne devoit plus douter de ſon inconſtance. Il lui ſembloit qu'il ſeroit bien moins malheureux, ſi elle avoit ces ſoupçons contre lui, quelque criminel qu'elle ſe l'imaginât, que ſi le bonheur du Baron de Villefranche étoit la cauſe de l'état où il étoit, & qui lui ſembloit ſi cruel; il croyoit que ce qu'il avoit réſolu, paroîtroit à Madame de Bagneux de tout autre prix, & que s'il y périſſoit, comme il pouvoit arriver, il en ſeroit au moins regretté.

Mais il la trouva la même qu'auparavant, c'eſt-à-dire, auſſi ferme

à ne lui point parler, & à ne le point entendre.

Ne pouvant plus être maître des mouvemens de sa jalousie: Non, non, Madame, lui dit-il avec une douleur mortelle, vous ne pouvez, par la confusion que vous auriez, m'avoüer ce qui fait mon malheur; votre beauté a touché d'autres cœurs que le mien, qui ne pouvoit être touché que pour vous; le vôtre a été capable de recevoir enfin d'autres vœux que les miens; mais ce que je vais entreprendre vous fera voir que je n'étois pas indigne de cet honneur, & que je mettrai toûjours tout mon bonheur à vous adorer, & à vous en donner des marques, nonobstant toute votre injustice & votre inconstance; & enfin voyant qu'elle refusoit de lui répondre, sa douleur redoubla, & il partit avec plus de désespoir.

Il apprit aussi-tôt qu'il fut arrivé au lieu où le Frere de Madame de Bagneux étoit prisonnier, qu'on devoit

dans peu de jours le transférer en des prisons plus sûres. Il résolut de prendre cette occasion pour le sauver. En effet il attaqua avec tant de vigueur ceux qui le conduisoient, encore qu'ils fussent en plus grand nombre que ceux de sa suite, qu'il le délivra sans être connu de lui, ni pas un des siens, leur ayant à tous fait prendre des masques. Il le conduisit ensuite lui-même en cet état en un lieu où le Frere de Madame de Bagneux lui dit qu'assurément il seroit en sûreté, & où il lui fit toutes les instances imaginables, pour l'obliger de se faire connoître à lui.

Si Madame de Bagneux eut bien de la joie d'apprendre que son Frere avoit été sauvé, elle ne fut gueres moins surprise de la maniere qu'elle apprit qu'il l'avoit été.

Quelques jours après qu'elle en eut reçû les nouvelles, elle vit le Chevalier de Fosseuse à l'Eglise où elle avoit accoûtumé d'aller, aussi triste que

que d'ordinaire, mais néantmoins qui sembloit la regarder avec plus d'attention. Elle se souvint alors qu'elle ne l'avoit point vû depuis qu'il lui en avoit fait des reproches, comme s'il l'avoit cru inconstante, & lui avoit dit d'autres choses qu'elle n'avoit pas comprises. Elle y fit réflexion; & s'en ressouvenant en partie en ce moment, elle ne put s'empêcher d'admirer l'action du Chevalier de Fosseuse, ne doutant plus que ce ne fût lui qui avoit sauvé son Frere, & de lui faire voir qu'elle se doutoit de la vérité par la maniere qu'elle le regarda. Il en eut plus de hardiesse : croyant qu'ils n'étoient observés de personne, il l'aborda en sortant; & après lui avoir fait connoître qu'elle ne se trompoit point d'avoir cette pensée, il lui dit que ce qu'il avoit fait n'étoit pas un effet de son désespoir, mais de son amour; qu'il auroit fait la même chose s'il eût eu encore dans son cœur la place qu'il croyoit qu'il avoit eu le

bonheur

bonheur d'y avoir ; mais qu'à la vérité il avoit été bien aise de trouver une occasion de lui rendre un service, qu'elle n'avoit point reçû de son Rival. Il ne put s'empêcher de lui faire voir combien il avoit de jalousie, & qu'il croyoit qu'elle le traitoit si mal par le changement de son cœur, en faveur du Baron de Villefranche ; & enfin il se plaignit à elle de son injuste procédé envers lui, soit qu'elle le crût coupable, ou que son inclination pour lui fût diminuée, & la conjura de vouloir au moins avoir la bonté de lui apprendre son crime, ou son malheur ; ajoûtant avec une extrème soumission, que s'il ne pouvoit se justifier, il se croyoit lui-même indigne de ses bontés, & de se présenter jamais devant elle, & que s'il n'étoit plus pour elle ce qu'il avoit été, il obéiroit à ses ordres quelques cruels qu'ils pussent être, ne voulant point mériter sa haine par ses importunités ; quoiqu'il sentît bien qu'il n'y survivroit gueres.

Madame de Bagneux qui voyoit ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire pour elle, ne put lui parler avec la même aigreur qu'elle eût fait auparavant. Mais aussi ne pouvant s'ôter de l'esprit son infidélité, elle ne put lui parler avec douceur. Après l'avoir détrompé au sujet de sa jalousie, & lui avoir dit de quoi elle le croyoit coupable, dont il ne put se justifier; elle ajouta qu'elle n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre, qu'il la connoissoit assez pour ne pas douter de sa reconnoissance, & qu'elle ne lui eût une éternelle obligation: mais que ce service n'étoit point de nature à effacer son procédé qui témoignoit une légéreté naturelle; qu'il seroit toûjours prêt à en faire autant, & qu'elle ne pourroit jamais le regarder que comme un homme capable de recevoir tous les jours de nouvelles idées; & enfin qu'elle avoit quelque joie qu'il eût éteint lui-même dans son cœur une affection qu'elle avoit

avoit ſouvent condamnée, mais qu'elle n'avoit pû vaincre, & que ce qu'il venoit de faire, eut ſans doute augmentée.

Le Chevalier de Foſſeuſe penſa mourir de douleur des ſentimens de Madame de Bagneux : il lui dit encore pluſieurs choſes pour tâcher de lui faire connoître qu'il n'étoit point coupable, mais inutilement ; rien ne pouvant la faire douter des preuves qu'elle croyoit en avoir. N'ayant pû ſe juſtifier envers elle, il ne put entierement s'en plaindre, & demeura dans une perplexité horrible.

Madame de Bagneux de ſon côté n'avoit pas un trouble médiocre. Ce que le Chevalier de Foſſeuſe venoit de faire lui ſembloit d'un tel prix, qu'elle ſe repentit preſque de lui avoir parlé comme elle avoit fait. Elle avoit toûjours pour lui la même inclination, & eût donné toutes choſes pour le voir innocent. Il n'y avoit que la délicateſſe qui s'oppoſoit dans ſon cœur à

le croire entierement, ou au moins à lui pardonner.

Le lendemain possédée de ces pensées, étant en visite, & s'étant rencontrée proche d'un miroir, éloignée du reste de la Compagnie, elle s'y regarda; & s'étant trouvée dans une beauté, dont elle fut contente, elle tira de sa poche ce Portrait fatal, qu'elle avoit toûjours porté sur elle, comme on porte d'ordinaire les choses qui sont cheres, ou qui tiennent à l'esprit, pour voir si cette Rivale étoit aussi belle qu'elle croyoit l'être ce jour-là.

Pendant qu'elle étoit devant ce miroir, & charmée de l'avantage qu'elle croyoit avoir sur cette Peinture, deux Dames de la Compagnie s'approcherent d'elle, & apperçurent qu'elle tenoit un portrait. Elles lui en firent la guerre, comme ne doutant pas que ce ne fût celui d'un de ses Amans. Elle voulut leur assûrer que ce n'étoit point le portrait d'un homme.

homme. Mais voyant qu'elles n'ajoûtoient pas foi à ce qu'elle leur disoit, & jugeant d'ailleurs qu'il n'y avoit point de danger pour elle de leur montrer ce portrait, au lieu qu'il pouvoit y en avoir de les laisser dans la croyance qu'elle avoit, elle le leur montra.

Le Baron de Villefranche, qui connoissoit aussi ces Dames, le leur avoit montré plusieurs fois, comme étant une chose qui étoit alors de nulle conséquence, la personne de qui il étoit étant morte. Ces Dames, qui savoient l'amour de ce Baron pour Madame de Bagneux, lui dirent en continuant de railler, qu'au moins il lui sacrifioit ce qu'il avoit aimé. Madame de Bagneux n'en étant point convenue, après plusieurs discours, elles lui donnerent l'explication de ce qu'elles venoient de lui dire, & lui apprirent comment il leur avoit montré ce portrait, & de qui il étoit, & qu'infailliblement il venoit de lui.

Madame

Madame de Bagneux eut bien de la peine à cacher le trouble que cette conversation causoit dans son ame. Elle ne sentoit pas une joie médiocre des choses, qui la pouvoient faire douter que le Chevalier de Fosseuse fût coupable. Elle pensa qu'il se pouvoit, que le Baron de Villefranche qui avoit été la voir quelques jours avant qu'elle trouvât ce portrait, l'eût laissé tomber, & qu'il n'eût osé le lui demander, mais elle n'osoit espérer un changement si heureux.

Le Baron de Villefranche connoissoit aussi la Dame, chez qui cette dispute venoit d'arriver; il vint pour la voir un moment, & acheva de donner un éclaircissement, qui lui fut plus cruel qu'aucune chose lui eût jamais été. Ces Dames lui firent reconnoître ce portrait; & l'obligerent d'avoüer qu'il étoit à lui. A quoi il ajoûta, pour empêcher que Madame de Bagneux n'eût aucun soupçon de la tromperie qu'il lui avoit faite, qu'il s'étoit

s'étoit bien apperçû qu'il l'avoit perdu; mais qu'il ne s'étoit point souvenu où ç'avoit été; & voulut ensuite lui faire entendre que le peu de soin qu'il avoit eu de tâcher de le recouvrer, étoit une marque qu'il ne songeoit plus à la personne de qui il étoit, & qu'elle en avoit entierement effacé le souvenir dans son cœur.

Madame de Bagneux s'abandonna à la joie; elle dit en raillant, sans faire semblant d'entendre ce qu'il lui disoit, qu'elle devoit lui être bien obligée de lui avoir conservé des restes si précieux.

Le Baron de Villefranche, qui voyoit d'où procédoit la joie de Madame de Bagneux, en eut plus de douleur. Ce lui avoit été quelque sorte de consolation dans les mauvais traitemens qu'il recevoit d'elle, de voir le Chevalier de Fosseuse mal dans son esprit; & il ne doutoit pas qu'elle ne seroit pas long-tems à lui apprendre tout ce qui venoit d'arriver, & qu'il

qu'il ne fût bientôt plus heureux qu'auparavant. D'autre côté, il ne pouvoit voir, sans croire être le plus malheureux de tous les hommes, qu'il avoit servi lui-même à le justifier, & il en auguroit tout ce qu'un Amant affligé & désespéré peut imaginer de plus cruel pour lui, & de plus avantageux pour son Rival.

Cette conversation avoit fait voir à Madame de Bagneux la justification du Chevalier de Fosseuse : elle ne doutoit plus qu'elle n'en eût toujours été aimée fidélement. L'ayant abordée quelques jours après, il la trouva la même qu'elle étoit, avant qu'elle crût qu'il lui étoit infidele. Elle lui apprit ce qu'ils devoient à la fortune ; comment le chagrin qu'elle avoit de croire qu'une autre eût partagé son coeur, avoit été cause qu'elle avoit reconnu son innocence, & la joie qu'elle en avoit eue ; & ils admirerent ensemble par quelle étrange erreur ils avoient été brouillés si long-tems.

Ils

Ils goûterent ensuite toute la douceur que peut donner une intelligence parfaite & heureuse. Ce que le Chevalier de Fosseuse venoit de faire pour Madame de Bagneux en sauvant son frere, avoit achevé de lui faire connoître la grandeur de sa passion ; & ce Chevalier recevoit d'elle des marques de tendresse, qui ne lui laissoient aucun lieu de douter qu'il ne possédât toute son affection. D'ailleurs, croyant que leur commerce n'étoit sû de personne, ayant le bonheur de se voir avec assez de facilité, rien ne manquoit à leur satisfaction.

La mort du pere de M. de Bagneux les sépara. M. de Bagneux fut obligé de faire un voyage en diverses Provinces, où il lui avoit laissé plusieurs Terres considérables. Il mena avec lui sa femme, qu'il aimoit aussi fortement qu'aux premiers jours de leur mariage ; joint que la jalousie qu'il avoit du Baron de Villefranche contribua aussi à lui faire prendre cette résolution.

Quoique

Quoique Madame de Bagneux eût bien désiré de ne point faire ce voyage, les grands biens que Monsieur de Bagneux avoit de son côté, en comparaison de ceux qu'elle lui avoit apportés, l'obligeoient à une grande complaisance.

Si le Chevalier de Fosseuse & elle furent privés du plaisir de se voir, ils tâcherent à s'en consoler, en s'écrivant souvent. Bonneville recevoit les Lettres du Chevalier de Fosseuse, & lui envoyoit celles de sa Maîtresse.

La passion du Chevalier de Fosseuse qui étoit très-violente, lui fit désirer quelque tems après que Madame de Bagneux fut partie, de la voir. Il la pria par une de ses Lettres, de lui permettre de se trouver en quelque lieu où il auroit ce bonheur. Elle ne put lui refuser une chose, dont elle sentoit qu'elle auroit une partie de la joie.

Elle le dit à Bonneville, qui le manda au Baron de Villefranche, lequel résolut

résolut de les y troubler. Il crut que se trouvant au lieu que Madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse, au tems qu'il devoit s'y rendre, il empêcheroit qu'ils ne se vissent, outre qu'il auroit lui-même le plaisir de voir Madame de Bagneux, qu'il aimoit toûjours éperdûment.

Il suivit la résolution qu'il avoit prise. Il se trouva en ce lieu au tems que Madame de Bagneux avoit marqué au Chevalier de Fosseuse ; & ayant prétexté quelque affaire plus loin, il témoigna à Monsieur de Bagneux, qu'il s'estimoit bienheureux de s'être trouvé sur sa route, & que son voyage n'ayant rien de pressé, il demeureroit en ce lieu jusqu'à ce qu'il en partît.

Cette rencontre acheva de confirmer Monsieur de Bagneux dans sa jalousie. L'un & l'autre eurent peine à croire qu'une pareille chose fût arrivée par hazard, & selon leurs différens intérêts ils en conçûrent beaucoup de chagrin.

Le

Le Baron de Villefranche s'attacha fortement auprès de Madame de Bagneux ; & Monſieur de Bagneux ne pouvant ſouffrir ce grand attachement, il obligea le Baron de Villefranche d'aller avec lui voir une perſonne qu'il connoiſſoit, qui demeuroit à deux lieues d'où ils étoient, qu'il n'eût point été voir ſans la conſidération de l'éloigner d'auprès de ſa femme.

Pendant qu'ils furent en cette viſite où il leur fallut un tems conſidérable, & que Monſieur de Bagneux fit durer autant qu'il put, Madame de Bagneux eut la joie de voir ſon cher Chevalier de Foſſeuſe. Leur converſation fut telle qu'on peut ſe l'imaginer. Le Chevalier de Foſſeuſe donna à Madame de Bagneux tous les témoignages qu'elle pouvoit ſouhaiter de la continuation de ſon amour, & elle lui fit voir qu'elle avoit pour lui la même tendreſſe.

Bonneville apprit au Baron de Villefranche

lefranche qu'ils s'étoient vûs. Il pensa mourir de désespoir d'avoir tant fait pour l'empêcher, sans avoir pû y réussir, & peut-être même de leur en avoir facilité l'occasion. Il voyoit bien qu'il avoit été cause que Monsieur de Bagneux avoit fait cette visite. A peine sa jalousie lui laissoit-elle assez de modération pour ne point montrer sa rage à Madame de Bagneux. Il partit après avoir pris congé d'elle ; & Monsieur de Bagneux fut encore deux jours en ce lieu, sans que le Chevalier de Fosseuse espérât de la voir davantage. Il ne put néantmoins s'en éloigner, tant qu'elle y demeura.

Il en partit enfin, mais avec une augmentation extrème d'amour. Les sentimens tendres où il l'avoit trouvée, & mille nouveaux charmes qu'il crut y avoir découvert, rendirent sa passion une des plus grandes qui ayent jamais été.

Monsieur de Bagneux fut près de deux ans en son voyage ; quoiqu'il fît

toutes choſes poſſibles pour l'abréger. Ce tems dura pluſieurs ſiécles au Chevalier de Foſſeuſe, & Madame de Bagneux n'avoit pas un déſir médiocre d'en voir la fin. Les Lettres qu'ils s'écrivoient, leur étoient une foible conſolation dans une ſi longue ſéparation, & ne faiſoient qu'accroître en eux le déſir de ſe revoir.

Enfin les affaires da Monſieur de Bagneux étant faites, il revint à Paris, & y ramena ſa femme. Le Chevalier de Foſſeuſe eut toute la joie imaginable de ſon retour. L'entrée de Monſieur le Légat ſe fit en ce tems-là. Le Chevalier de Foſſeuſe jugeant bien que Monſieur de Bagneux ne manqueroit pas d'aller voir cette entrée, pria Madame de Bagneux de faire ſemblant d'être indiſpoſée le jour qu'elle ſe devoit faire, & lui permettre de l'aller voir ce jour-là, où il pourroit avoir le bonheur d'être à ſes pieds tout le tems que dureroit cette cérémonie, & de lui conter les ennuis

ennuis que lui avoit causés sa longue absence. Madame de Bagneux préféra facilement le plaisir de le voir, à celui de l'entrée. Elle feignit une indisposition dès le jour précédent.

Le Baron de Villefranche avoit été malade avant son retour, & il n'étoit pas encore bien remis de la maladie qu'il avoit eue. Monsieur de Bagneux n'étant pas persuadé que sa femme se trouvât effectivement mal, crut qu'elle feignoit de l'être pour donner occasion de la voir au Baron de Villefranche, qui pouvoit facilement se dispenser d'aller voir cette cérémonie, à cause du mauvais état de sa santé. Dans ce soupçon il résolut de n'aller point voir l'entrée, si le Baron de Villefranche n'y alloit aussi.

La curiosité & la complaisance firent oublier au Baron de Villefranche la foiblesse où il étoit, il s'engagea à cette partie, & le lendemain Monsieur de Bagneux & lui, avec quelques-uns de leurs amis, & des Dames,

mes, furent au lieu qu'ils avoient fait retenir pour voir paſſer cette pompe.

Le Chevalier de Foſſeuſe ne fut pas long-tems ſans aller conſoler Madame de Bagneux du divertiſſement, dont il étoit cauſe qu'elle ſe privoit. Il la trouva avec des charmes infinis, & en un état de beauté, qui ne convenoit en aucune maniere à une perſonne qui eût été le moins du monde malade. Il la remercia de la grace qu'elle lui avoit accordée; & ſe croyant aſſûrés de n'être point interrompus, leurs cœurs s'expliquerent avec plus de liberté; & ils goûterent une véritable joie de pouvoir avoir une converſation auſſi longue, & hors de toute appréhenſion.

Cependant le Baron de Villefranche, par l'incommodité du lieu, ou par ſa propre diſpoſition, ſe trouva mal peu de tems après que la marche fut commencée. Il tâcha quelque tems de réſiſter: mais craignant que le

mal

mal qu'il ſentoit n'augmentât, il jugea qu'il feroit mieux de ſe retirer, avant que d'être plus incommodé ; & ſans en rien dire à perſonne, de peur de troubler la Compagnie avec laquelle il étoit venu, il ſortit, & s'en retourna chez lui.

Monſieur de Bagneux s'apperçût peu de tems après qu'il s'étoit retiré. Il ne douta plus que Madame de Bagneux n'eût feint d'être malade, pour donner lieu au Baron de Villefranche de la voir ; & qu'il n'en avoit pû manquer une ſi belle occaſion, après l'avoir ſi fort eſpérée ; & enfin qu'il ne fût alors auprès de ſa femme.

Il ne put être maître de ſa jalouſie : il ſortit ſans prendre congé de perſonne, tranſporté de rage & de fureur, & arriva à ſon logis dans des réſolutions épouvantables.

Bonneville qui étoit à une fenêtre d'où l'on pouvoit voir ceux qui entroient, fut bien ſurpriſe de le voir revenir ſi-tôt. Elle courut toute trou-

blée à la Chambre de sa Maîtresse ; & lui dit que Monsieur de Bagneux venoit d'entrer. Madame de Bagneux demeura sans pouvoir parler d'étonnement, & le Chevalier de Fosseuse n'en fut gueres moins surpris qu'elle, ne croyant pas pouvoir s'empêcher que Monsieur de Bagneux ne les trouvât ensemble, n'y ayant point d'autre montée pour sortir de cette chambre, que celle par laquelle il devoit monter.

Ils étoient tous trois si saisis de peur, que Monsieur de Bagneux étoit déja proche de la chambre sans qu'ils eussent encore pensé à aucun moyen pour détourner un éclat, qui eût sans doute été terrible. Enfin Bonneville l'entendant approcher, alla tirer devant les fenêtres les rideaux qui servoient ordinairement à empêcher que le grand jour ne donnât dans la chambre : ce qui, joint à ce qu'il étoit déja tard, y causa une grande obscurité, & lorsque Monsieur

sieur de Bagneux entra, elle se mit devant le Chevalier de Fosseuse, afin que Monsieur de Bagneux le pût moins voir : & pendant que transporté de sa fureur, il alla ouvrir les rideaux qui causoient cette obscurité, & l'empêchoient de voir, elle prit le faux Baron de Villefranche, & le fit sortir de la Chambre.

Madame de Bagneux, qui étoit à moitié morte, s'étoit jettée sur son lit. Monsieur de Bagneux s'en approcha aussi-tôt qu'il vit clair. Encore qu'il ne vît personne, & qu'il n'eût point entendu sortir le Chevalier de Fosseuse, le trouble où il remarqua qu'elle étoit, augmenta les soupçons qu'il avoit eus : & il crut, sans en douter, que toutes ces choses n'étoient point sans mystère : mais n'en ayant aucune preuve, il n'osa éclater.

Le Chevalier de Fosseuse eut une inquiétude extraordinaire de savoir comment s'étoit passé le reste de cette étrange aventure, ayant la derniere

appréhenſion que Monſieur de Bagneux ne l'eût apperçû dans la chambre de ſa femme ou dans la rue.

Il ne put pourtant le ſavoir ſi-tôt. Monſieur de Bagneux fit connoître ſes ſoupçons à ſa femme par la mauvaiſe humeur où il fut durant pluſieurs jours. Elle eut bien de la peine à ſe ménager avec lui pendant ce tems-là, ce qui lui fit comprendre le malheur que ce lui feroit s'il venoit à ſavoir enfin ce qu'il avoit été ſi près de découvrir, & lui fit prendre la réſolution de défendre au Chevalier de Foſſeuſe de la plus revoir.

Mais quelques jours après le voyant ſenſiblement touché du danger où elle avoit été, & connoiſſant par ſa douleur combien elle lui étoit chere, elle n'eut pas la force de lui faire cette défenſe. Elle lui témoigna ſeulement les appréhenſions qu'elle avoit, & le pria de ne lui point demander des choſes à l'avenir où elle pût être ainſi expoſée, lui diſant qu'elle ſe ſentoit

trop

trop foible pour lui rien refuſer, & qu'elle mourroit infailliblement ſi le malheur qu'elle craignoit lui arrivoit.

Bonneville qui étoit toûjours dans les intérêts du Baron de Villefranche, lui apprit d'où elle avoit tiré le Chevalier de Foſſeuſſe & Madame de Bagneux. Il fut fâché en lui-même que le Chevalier de Foſſeuſe eût échappé à la fureur de Monſieur de Bagneux, & eût ſouhaité qu'il y eût été expoſé, quand même Madame de Bagneux eût dû l'être auſſi, la voyant toûjours inſenſible pour lui. Ce qu'elle faiſoit pour le Chevalier de Foſſeuſe l'irritoit auſſi contr'elle; & dans ſa jalouſie, que cette nouvelle augmenta, il eût eu de la joie de ſe voir vengé par ce coup d'une Maîtreſſe cruelle & d'un Rival heureux.

Emporté par ſes ſentimens, il dit à Bonneville qu'il ne pouvoit plus vivre en cet état, & que ſi elle ne faiſoit quelque choſe pour lui il n'au-

roit plus de considération, & feroit tout ce que sa passion lui inspireroit; & la pria surtout de tâcher d'éloigner le Chevalier de Fosseusse, sans quoi il seroit toûjours malheureux.

Bonneville fut bien embarrassée à trouver encore un moyen pour mettre mal le Chevalier de Fosseuse avec Madame de Bagneux, ne voulant rien faire qui pût nuire à sa Maîtresse. Se voyant pressée par le Baron de Villefranche, elle lui dit enfin, qu'elle croyoit qu'il n'y avoit que le seul moyen dont elle s'étoit deja servie; que connoissant la délicatesse du cœur de Madame de Bagneux, il n'y avoit, selon toutes les apparences, qu'un puissant doute de la fidélité du Chevalier de Fosseuse, qui pût la détacher de l'affection qu'elle avoit pour lui; & qu'elle espéroit, en lui en donnant de nouveaux doutes, lui rendre le service qu'il lui demandoit.

En effet, peu de jours après, elle dit à Madame de Bagneux, témoignant

gnant être fâchée elle-même de ce qu'elle lui disoit, que deux personnes en attendant Monsieur de Bagneux s'étoient entretenues de presque tout ce qui s'étoit passé entre le Chevalier de Fosseuse & elle ; & qu'il paroissoit par leurs discours qu'ils le savoient du Chevalier de Fosseuse même, qui le leur avoit dit comme une chose dont il ne faisoit pas grand état : qu'elle avoit entendu tout leur entretien d'un lieu proche de celui où elle lui dit qu'ils parloient, & d'où l'on auroit pû effectivement les entendre : & enfin elle lui supposa qu'ils avoient dit tant de particularités de ce qui s'étoit véritablement passé entre elle & le Chevalier de Fosseuse, & qui ne pouvoient être sûes que d'eux & de Bonneville, qu'elle ne douta point de la perfidie du Chevalier de Fosseuse, & qu'elle crut qu'il n'avoit pû se voir aimé d'une personne comme elle, sans le publier dans le monde.

Elle se plaignit de ce procédé, qu'elle croyoit surpasser toutes sortes de lâchetés, à Bonneville, de qui elle étoit bien éloignée d'avoir aucune défiance.

Ce fut alors qu'elle prit une véritable résolution de rompre avec le Chevalier de Fosseuse & de l'oublier entierement. Comme elle l'aimoit au dernier point avant que Bonneville lui eût dit ces choses, elle ne laissa pas de sentir un cruel déplaisir d'être obligée de prendre cette résolution. Mais se croyant si fort offensée, son ressentiment vainquit facilement toute l'inclination qu'elle avoit pour lui. Lorsqu'elle avoit cru qu'il avoit de l'amour pour une autre que pour elle & que son cœur étoit partagé, elle n'avoit senti qu'une partie de la douleur que lui donnoit la pensée où elle étoit.

Elle ne put se refuser de lui reprocher sa perfidie. Ils se devoient voir le lendemain dans le Jardin de l'Hôtel de

de Soiſſons, où le Chevalier de Foſſeuſe l'avoit vûe pour la ſeconde fois, & où ils s'étoient vûs ſouvent depuis. Elle y alla pour ne point différer au moins la ſeule vengeance qu'elle en pouvoit prendre, & lorſqu'il voulut l'aborder : C'eſt être bien lâche, lui dit-elle avec un reſſentiment extraordinaire, que de me perdre pour ſatisfaire à la vanité. On ne peut regarder avec aſſez d'horreur une pareille ingratitude ; car enfin on ſait la foibleſſe que j'ai, & on ne peut le ſavoir que de vous : mais, ajoûta-t-elle, j'en éteindrai juſqu'à la mémoire, & vous ne devez plus me regarder que comme une perſonne qui vous déteſtera le reſte de ſa vie. Auſſi-tôt elle s'éloigna de lui, & joignit des Dames qu'elle connoiſſoit qui entroient, pour n'être pas obligée de l'écouter.

Si elle fut demeurée pour entendre ce qu'il eût pu lui répondre, les marques de la douleur qu'elle auroit vû

qu'elle lui avoit causée, eussent pû servir en partie de justification au Chevalier de Fosseuse. Il fut si accablé de ces reproches qu'il demeura long-tems interdit au lieu où il étoit, lorsque Madame de Bagneux lui avoit parlé. Il avoit toûjours pris garde avec un soin incroyable que personne eût aucun soupçon de leur intelligence, parce qu'aimant & estimant cette belle Personne au dernier point, sa réputation lui étoit infiniment chere, & néantmoins il se voyoit alors accusé de manque de secret & de fidélité; & ce qui ne l'affligeoit gueres moins, il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eût jamais pû le croire capable d'un pareil procédé.

Comme Madame de Bagneux étoit absolument persuadée qu'il l'avoit trahie, il lui fut impossible d'obtenir d'elle qu'elle lui dît les particularités du crime dont elle l'accusoit & qu'il tâchât à s'en justifier. Quoiqu'il la conjurât plusieurs fois de se souvenir

qu'elle

qu'elle l'avoit déja cru coupable d'un autre presque aussi grand, duquel elle avoit vû elle-même sa justification, & qu'il lui demandât souvent avec beaucoup de douleur si elle vouloit qu'il attendît encore que le hazard lui fît voir son innocence, dont il n'auroit peut-être jamais le bonheur. La douleur où il étoit lui fit abandonner la poursuite d'une Charge qu'il sollicitoit. La Cour étoit à Fontainebleau, il ne put se résoudre à quitter l'intérêt de son amour pour celui de sa fortune.

Cependant le Baron de Villefranche, à qui Bonneville avoit appris ce qu'elle avoit persuadé à Madame de Bagneux, & la résolution où elle étoit, n'oublia rien pour en profiter. Il redoubla son assiduité auprès d'elle, comme il avoit fait lorsqu'elle avoit été irritée la premiere fois contre le Chevalier de Fosseuse; & s'attacha avec un soin extrême à lui marquer plus d'amour. Il lui faisoit voir tous

les jours par cent chofes, combien il étoit malheureux de n'avoir pas le bonheur de lui plaire, & quelle obligation il auroit à fes bontés, fi elle daignoit enfin l'entendre.

Mais rien de fa part ne pouvoit la toucher, joint qu'elle étoit alors incapable d'occuper fa penfée d'autre chofe que de la lâcheté, dont elle croyoit que le Chevalier de Foffeufe avoit ufé envers elle, ce qui affligeoit extrèmement le Baron de Villefranche. D'ailleurs elle ne vouloit toûjours point fouffrir que le Chevalier de Foffeufe tâchât à fe juftifier, & même de peur de l'irriter davantage, il n'ofoit plus l'aborder. Enfin l'on ne peut voir des fentimens plus confus & plus cruels que ceux de ces trois Perfonnes.

En ce tems-là Bonneville reçut des Lettres, par lefquelles elle apprit qu'un frere qu'elle avoit, dont elle étoit héritiére, étoit mort; ce qui l'obligea de partir auffi-tôt, pour en aller

aller recueillir la ſucceſſion. Son départ mit le Baron de Villefranche au déſeſpoir, ſe voyant privé de la ſeule choſe qui l'avoit entretenu juſques-là dans quelque eſpérance ; il réſolut de mettre fin à ſes peines de façon ou d'autre ; de voir enfin s'il pouvoit être aimé de Madame de Bagneux ; s'il devoit continuer ſa paſſion pour elle, ou l'abandonner pour toûjours.

Ayant trouvé l'occaſion de lui parler telle qu'il déſiroit, il preſſa tellement Madame de Bagneux, & lui dit des choſes qui lui déplurent ſi fort, qu'elle ne garda aucunes meſures & le maltraita tout-à-fait. N'étant plus maître de lui-même, il penſa, pour ſe venger de ces traitemens, lui reprocher tout ce qu'il ſavoit de ſon commerce avec le Chevalier de Foſſeuſe ; & il lui eût donné ſur l'heure ce cruel déplaiſir, ſi ſa vûe dont il étoit encore charmé ne lui en eût ôté la force.

Mais il ne put ſe refuſer cette ſatisfaction ; après qu'il fut retourné chez lui, il lui écrivit une Lettre, où il lui manda tout ce que Bonneville lui avoit appris de l'amour du Chevalier de Foſſeuſe & d'elle, & tout ce qu'il avoit fait pour la faire rompre avec lui ; que nonobſtant cet engagement il l'avoit adorée pendant qu'elle n'avoit eu pour lui que des rigueurs inſupportables ; mais que ſes derniers traitemens lui avoient procuré le repos, & qu'il étoit entierement guéri de la paſſion qu'il avoit eue pour elle ; néantmoins qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui reprocher ſon injuſtice, de laquelle ce qu'il lui diſoit étoit une preuve certaine, puiſqu'elle pouvoit reconnoître alors qu'il avoit été l'objet de la jalouſie de ſon mari, pendant que le Chevalier de Foſſeuſe étoit aimé d'elle, avec toute ſécurité ; & qu'il avoit eu entre ſes mains un moyen infaillible de ſe venger de ſes rigueurs

gueurs, ſans s'en être voulu ſervir; enfin qu'il trouveroit d'autres cœurs que le ſien, qui ſeroient plus juſtes & plus reconnoiſſans.

Lorſque Madame de Bagneux reçut cette Lettre, elle en eut un étonnement & une douleur inconcevable. Elle vit en un inſtant tout ce qu'elle devoit en appréhender. Elle ne crut pas que le Baron de Villefranche oubliât facilement les rigueurs qu'elle avoit eues pour lui, & ne douta preſque point que ſon mari ſauroit infailliblement dans peu une choſe, qui la rendroit malheureuſe toute ſa vie.

Elle eut néantmoins dans un ſi grand déplaiſir la conſolation de reconnoître l'innocence du Chevalier de Foſſeuſe. Comme elle n'avoit éteint ſon affection pour lui, que parce qu'elle l'avoit cru coupable, elle la ſentit rallumée, & même avec augmentation. Dès qu'elle le vit innocent, elle ne put différer de lui apprendre qu'il

étoit justifié, & tout ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit; quoiqu'elle vît bien qu'ils ne pouvoient continuer de se voir comme auparavant, sans s'exposer davantage, & qu'il falloit qu'ils s'en privassent pendant un tems. Mais elle fut extrêmement en peine à s'imaginer comment elle le pourroit voir, sans que le Baron de Villefranche pût en avoir connoissance.

A la place de Bonneville, elle avoit pris confiance en une de ses femmes, nommée Florence, qu'elle connoissoit être entierement désintéressée. Elle lui donna un billet pour rendre au Chevalier de Fosseuse, par lequel elle lui marqua de se trouver le lendemain en masque à un bal, où elle étoit priée.

La joie du Chevalier de Fosseuse fut pareille à sa douleur. Cette marque de bonté de Madame de Bagneux effaça dans un moment en son esprit tout ce qu'il avoit souffert. Sans examiner

miner ce qui avoit pû produire ce changement, il lui sembla que c'étoit assez de voir ses malheurs finis.

Mais si le lendemain il sentit d'abord sa joie augmenter, voyant Madame de Bagneux le recevoir d'une maniére tendre, qui le confirma qu'elle avoit reconnu son innocence, il fut étrangement surpris lorsqu'elle lui apprit ce que le Baron de Villefranche lui avoit écrit; & ne fut gueres moins affligé, lorsqu'ensuite elle lui dit, qu'il falloit qu'ils fussent un tems sans se voir. Ayant été privé longtems de ce bonheur, ce commandement lui fut une nouvelle affliction: outre qu'elle lui parut dans un état de beauté, qui lui faisoit trouver ses ordres plus rudes.

Toutefois l'intérêt de Madame de Bagneux le fit résoudre à tout ce qu'elle souhaita sur ce sujet, se trouvant au moins très-heureux de connoître qu'il en étoit toûjours extrèmement aimé. Même Madame de

Bagneux,pour lui ôter toutes les pensées qu'il eût pû avoir, qu'elle ne lui parlât pas avec ſincérité, ou qu'elle voulut le priver du plaiſir de la voir ſans une entiere néceſſité, lui donna la Lettre du Baron de Villefranche.

Le lendemain le Chevalier de Foſſeuſe rendit cette Lettre à Florence, à qui Madame de Bagneux lui avoit dit de la rendre. Florence la rendit à ſa Maîtreſſe dans le même tems qu'on en donna à Madame de Bagneux une autre pour ſon mari; & Monſieur de Bagneux étant ſurvenu dans ce moment, & ayant ſû que ſa femme avoit une Lettre pour lui, & la lui ayant demandée, croyant lui donner celle qui étoit pour lui, elle lui donna celle du Baron de Villefranche.

L'étonnement de Monſieur de Bagneux ne fut pas moindre en liſant cette Lettre, que l'avoit été celui de Madame de Bagneux, lorſqu'elle l'avoit reçûe. Il regarda pluſieurs fois ſa femme en la liſant, & ayant trouvé

dans cette Lettre un billet du Chevalier de Fosseuse, qui étoit plein de tendresse & de passion, & l'ayant lû aussi : Voilà, Madame, lui dit-il, avec une colére horrible, des reproches & des remercimens d'une partie de vos Amans. Y a-t'il au monde un mari plus malheureux que moi, & une femme plus coupable que vous ? Car enfin, sont-ce là les sentimens que devroient vous inspirer votre devoir & mon amour ? Mais j'y apporterai les derniers remedes, & peut-être que toute votre vie vous vous repentirez de m'avoir fait une telle offense. Ensuite il lui fit toutes les menaces que l'on peut attendre d'un esprit en fureur : enfin il lui défendit de revoir le Chevalier de Fosseuse, ni de lui parler.

Madame de Bagneux tomba sur des siéges presque évanoüie, regardant tantôt son mari avec des yeux où la confusion étoit peinte, & tantôt fondant en larmes,& jettant de profonds

soûpirs

soûpirs. Un si étrange état fit pitié à Monsieur de Bagneux, & rappella l'amour qu'il avoit pour elle, & la regardant moins sévérement, il sembla attendre qu'elle se défendît. Mais se sentant plus que vaincue, suivant les apparences, & ne pouvant d'ailleurs supporter la vûe de Monsieur de Bagneux, elle se servit du peu de forces qui lui restoient, pour se retirer dans sa chambre, accablée d'une douleur mortelle.

Ce fut alors que tous les malheurs, qu'elle avoit tant de fois apprehendès, lui revenant devant les yeux, elle eut les plus tristes pensées que l'on peut avoir. Ellle fut plusieurs jours dans un accablement sans pareil, & des souffrances d'esprit épouvantables, qui lui firent souvent désirer la mort, comme le seul remede à ses maux. Elle ne pouvoit considérer combien elle auroit de peine à faire oublier jamais à son mari les soupçons qu'il pouvoit avoir de sa vertu,

vertu, ſans déſeſpérer de pouvoir avoir le reſte de ſa vie un véritable repos avec lui & de mettre fin à ſes reproches.

Ces penſées, qui furent les premieres qu'elle eut, l'occuperent d'abord entierement, & l'empêcherent preſque de fairedes réflexions ſur ſes ſentimens pour le Chevalier de Foſſeuſe. Lorſqu'elle fut un peu remiſe de ſon plus grand trouble, & que ſon inclination pour lui voulut ſe repréſenter à ſon eſprit, elle la condamna avec toute la rigueur poſſible, & prit des réſolutions inébralables pour l'avenir.

Le Chevalier de Foſſeuſe qui avoit appris de Florence ce que la lettre du Baron de Villefranche avoit cauſé, voulut lui témoigner combien il en étoit affligé & lui écrivit pluſieurs fois ſur la douleur qu'il en reſſentoit; mais elle ne voulut point recevoir ſes lettres, & défendit enfin à Florence de lui en préſenter jamais, ni de lui parler

parler d'aucune chose qui pût la faire souvenir de lui.

Toutefois son cœur la faisoit souvent penser à lui contre ses résolutions. Les marques qu'il lui avoit données d'une passion aussi pure & aussi grande qui ait jamais été, combattoient contre tout ce qu'elle pouvoit y opposer, & il y avoit des momens que la résolution qu'elle avoit prise de ne le revoir jamais, faisoit une partie de sa tristesse.

Tant de sujets d'ennui lui causerent en peu de tems une si grande mélancholie, que ses Medecins après plusieurs remedes inutiles, conseillerent à Monsieur de Bagneux, qui étoit affligé de la voir en cet état, de lui faire prendre l'air de la campagne. Le Printems commençoit alors, & la beauté des jours de cette saison pouvoit contribuer au recouvrement de sa santé.

Monsieur de Bagneux écouta ce conseil avec beaucoup d'approba-

tion,

tion, étant bien aise d'éloigner sa femme du Chevalier de Fosseuse; & esperant d'ailleurs regagner plus facilement son esprit dans un lieu où elle ne verroit presque que lui. Et Madame de Bagneux que la tristesse avoit entierement détachée des divertissemens, & qui voyoit l'inclination de son mari, qu'elle vouloit tâcher de guérir des sentimens où il étoit, témoigna le souhaiter ardemment.

La Charge & les affaires de Monsieur de Bagneux l'obligeant d'être souvent à Paris, ils allerent à cette maison qu'ils y avoient proche, & où le Chevalier de Fosseuse avoit vû Madame de Bagneux la premiere fois.

Ils y vécûrent d'abord en apparence dans une parfaite intelligence. Comme Monsieur de Bagneux avoit fait dessein de regagner l'esprit de sa femme, & d'y employer tout, il n'oublia rien pour lui persuader qu'il n'a-

voit

voit point eu d'elle des ſoupçons criminels, & n'avoit pas ceſſé un moment d'avoir pour elle tout l'amour & toute l'eſtime qu'on peut avoir.

Madame de Bagneux de ſon côté qui avoit fait le même deſſein, & qui voyoit combien elle avoit d'intérêt d'empêcher que ſon mari ne crût qu'elle penſât encore au Chevalier de Foſſeuſe, cachoit ſes véritables ſentimens & témoignoit un contentement entier qu'elle n'avoit pas ; car ſe voyant au lieu où elle avoit vû le Chevalier de Foſſeuſe pour la premiere fois, elle y penſoit davantage ; & elle n'avoit de plaiſir, quelque effort qu'elle fît pour ne s'en point ſouvenir, que celui que lui donnoient ces penſées.

Cependant le Chevalier de Foſſeuſe étoit le plus malheureux du monde. Depuis que Madame de Bagneux étoit partie, elle n'avoit point voulu encore recevoir de ſes lettres: & ce qui augmentoit ſon malheur, Florence lui diſoit

disoit d'une maniere qui ne lui en-laissoit aucun doute, qu'apparemment elle ne pensoit plus à lui.

Il trouvoit néantmoins quelque consolation à donner toûjours de ses lettres à Florence pour les lui rendre, croyant qu'au moins elle remarqueroit par sa persévérence la constance de son amour.

Florence mettoit ces lettres dans une cassette, dans laquelle elle serroit ordinairement plusieurs choses. Madame de Bagneux étant un jour entrée dans la chambre où étoit cette cassette, & ayant remarqué qu'elle n'étoit point fermée, eut envie de voir ce qu'il y avoit dedans. Elle fut étrangement troublée, lorsqu'elle y apperçut ces lettres, & eut d'abord un regret extrème de les avoir trouvées. Ensuite elle les regarda comme des choses qui venoient du Chevalier de Fosseuse; & enfin elle se laissa vaincre à la curiosité de les lire.

Elles lui semblerent si pleines d'a-

mour & de respect pour tout ce qu'elle vouloit lui faire souffrir, qu'elle sentit bien-tôt ses premiers sentimens se réveiller puissamment. Les ayant lûes plusieurs fois, avec des agitations extraordinaires, elle ne put résister aux mouvemens de son cœur: elle oublia toutes les résolutions qu'elle avoit prises, & permit dès le premier jour à Florence de lui rendre à l'avenir les lettres du Chevalier de Fosseuse.

A peine put-il croire un si grand bonheur, lorsqu'il n'étoit plus rempli que d'un désespoir mortel. Ses lettres furent pour Madame de Bagneux un remede non pareil, qui lui rendit en peu de tems tous ses charmes. Il n'y eut presque plus de jours qu'ils ne s'écrivissent, & par-là leur passion devint encore plus ardente.

Le Chevalier de Fosseuse conjura enfin Madame de Bagneux de lui permettre de la voir. Quoiqu'elle vît d'extrèmes difficultés à en trouver

ver le moyen en un lieu où ſon mari ne la quittoit preſque point, l'envie de voir le Chevalier de Foſſeuſe, après tant de choſes quileur étoient arrivées, le lui fit trouver. Monſieur de Bagneux étoit obligé de garder la chambre pour quelque indiſpoſition. Elle manda au Chevalier de Foſſeuſe, qu'elle iroit voir le lendemain Madame de Vandeuil, qui étoit alors à la maiſon qu'elle avoit en ce lieu, & qu'il pourroit la voir, venant ſous prétexte de voir cette Dame.

Le Chevalier de Foſſeuſe ne manqua pas de ſe rendre de bonne heure en un lieu où il devoit voir Madame de Bagneux. Ils ſentirent une joie égale de ſe revoir, & n'eurent pas une impatience médiocre de s'entretenir. Mais Madame de Vandeuil, qui ſe croyoit obligée de leur tenir compagnie, empêcha ſans deſſein, qu'ils ne puſſent ſe dire d'abord que peu de choſes. Et comme après les premiers entretiens elle leur eut de-

mandé la permiſſion d'écrire une lettre, pour l'envoyer par un homme qui l'attendoit, & qu'ils commençoient à ſe parler, on vint dire que Monſieur de Bagneux venoit.

S'étant trouvé ce jour-là moins incommodé, & ayant ſû que ſa femme étoit chez cette Dame, il lui étoit venu tout d'un coup dans l'eſprit d'y aller, ennuyé d'être ſeul, & avoit envoyé devant, ſeulement pour la forme, un de ſes gens.

Il n'y eut jamais d'état pareil à celui où ſe trouverent alors Madame de Bagneux & le Chevalier de Foſſeuſe. Madame de Bagneux en fut accablée, comme d'un dernier coup de malheur, lequel étoit inévitable, ne voulant rien faire qui pût découvrir ſa crainte à Madame de de Vandeuil; & le Chevalier de Foſſeuſe fut rempli d'une douleur extraordinaire, conſidérant en quel danger il étoit cauſe que la perſonne qu'il adoroit étoit expoſée.

Voyant

Voyant qu'il falloit que Monſieur de Bagneux le trouvât avec ſa femme, s'il ne ſortoit promptement, il prit congé de Madame de Vandeuil. Monſieur de Bagneux, qui avoit ſuivi celui qu'il avoit envoyé, n'étoit qu'à deux pas du logis de cette Dame, lorſque le Chevalier de Foſſeuſe en ſortit. Le trouble où il étoit redoubla à la vûe de Monſieur de Bagneux, qui eut de ſon côté une ſurpriſe infinie, laquelle ſe tourna dans le même moment en fureur. S'il eût eu des armes, il eût tâché au péril de ſa vie de ſe venger du Chevalier de Foſſeuſe, & il eut alors un ſenſible regret d'avoir pris une profeſſion qui le faiſoit trouver en cette occaſion hors d'état de ſe ſatisfaire.

Tranſporté d'une rage incroyable, il retourna ſur ſes pas chez lui, & alla à la chambre de ſa femme, où il fit mille menaces, & s'emporta en des termes d'un cruel reſſentiment, comme ſi elle eût été préſente.

Madame de Bagneux avoit vû ſortir le Chevalier de Foſſeuſe : & voyant que ſon mari n'étoit point entré, ſa crainte s'étoit changée en une certitude de ce qui étoit arrivé. Sentant qu'elle ne pouvoit demeurer davantage chez Madame de Vandeuil, ſans tomber en un état qui lui auroit découvert celui de ſon ame, toute troublée, & ſans ſavoir ce qu'elle devoit faire, elle prit auſſi congé d'elle.

Ayant trouvé Monſieur de Bagneux dans ſa chambre, ce fut le comble de ſon malheur. Non, non, Madame, lui dit-il, plein de fureur, croyant qu'elle venoit pour s'excuſer, n'eſpérez plus de pardon de moi, je ne ſuis plus capable que de me venger de vos perfidies ; car enfin tout eſt permis quand on eſt ainſi offenſé ; & je ne trouverai rien de trop cruel pour vous en punir. Enſuite il lui fit mille menaces épouvantables, & tranſporté de rage,

ne lui parloit que de fer & de poiſon.

Pendant que Madame de Bagneux, qui étoit entrée demi-morte, étoit tombée auſſi-tôt évanoüie, & étoit dans un état peu différent de celui d'une perſonne qui expire, Monſieur de Bagneux craignant que cette vûe ne le touchât encore, ſe retira dans une autre chambre, plein des paſſions les plus violentes, dont un eſprit puiſſe être agité.

Les femmes de Madame de Bagneux, qui avoient entendu le bruit que Monſieur de Bagneux avoit fait, ſurvinrent auſſi-tôt, & la ſecoururent. Mais la douleur s'étoit ſi fort ſaiſie de ſon cœur, qu'après que par leur aſſiſtance elle eut recouvré le ſentiment, elle retomba un moment après dans un nouvel évanoüiſſement; & ſes femmes l'ayant de nouveau ſoulagée, après avoir jetté quelques ſoupirs, ſa douleur ſe renouvellant, elle retomba encore au

même état : & enfin cette même douleur, qui s'étoit auparavant resſerrée, venant à s'épandre tout d'un coup, elle ouvrit les yeux avec une langueur mortelle, accablée d'une fievre horrible.

Ce fut alors qu'elle commença de ſouffrir véritablement, ſon eſprit ayant recouvre quelque liberté. Les penſées qu'avoit ſon mari, cauſerent à ſon imagination un trouble plus cruel que le mal qu'elle ſentoit. Enſuite elle fit réflexion au Chevalier de Foſſeuſe ; mais avec une tendreſſe que l'état où elle étoit, ne ſembloit pas lui devoir permettre ; quoique néantmoins avec des ſoûpirs, qui faiſoient bien voir qu'elle reconnoiſſoit qu'il étoit la cauſe de ſes malheurs ; mais ſon cœur étoit alors tellement rempli de ſa paſſion, qu'elle ne pouvoit plus combattre pour l'en chaſſer, ni condamner les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés.

Des penſées ſi diverſes & ſi con-

fuses la travaillerent si fort, que sa vie fut d'abord en danger, ne s'étant jamais vû une maladie plus violente.

Le Chevalier de Fosseuse qui avoit tout appréhendé de la rencontre de Monsieur de Bagneux, & qui en avoit appris le cruel effet avant que de s'en retourner à Paris, étoit dans un désespoir qui ne se peut représenter. Pendant le chemin il pensa plusieurs fois retourner sur ses pas, & s'aller offrir à la colere de Monsieur de Bagneux.

Mais sa douleur augmenta horriblement, lorsquil apprit deux jours après combien Madame de Bagneux étoit malade. Cette nouvelle lui fit oublier tout ce qui pouvoit lui être cher. Il résolut de sortir de France, & d'aller attendre la mort dans d'autres parties de la terre, & d'y passer le reste d'une vie, qu'il voyoit qui ne pouvoit être que très-misérable, ne voulant pas être cause,

que ſi Madame de Bagneux guériſſoit de cette maladie, elle fut jamais expoſée pour lui à de pareils malheurs. Et quoique ſa paſſion lui eût bien fait ſouhaiter de ſavoir ſi elle en releveroit, avant que de s'éloigner, il réſolut de ne pas attendre, de peur que ſi elle en guériſſoit, il ne pût exécuter ſa réſolution.

Et en effet s'arrêtant à ce dernier parti, dont il inſtruiſit Florence, à qui il trouva le moyen de parler, il la pria, en verſant beaucoup de larmes, de l'apprendre à Madame de Bagneux, & de lui dire qu'il alloit haïr la vie plus que perſonne n'avoit jamais fait, & qu'en quelqu'état qu'elle fût, elle ſeroit bien moins malheureuſe que lui; & il partit avec un illuſtre diſgracié, qui ſortoit du Royaume.

Monſieur de Bagneux n'avoit pas de moins triſtes penſées. Quelques jours après les premiers tranſports de ſon reſſen-

ſentiment, apprenant l'extrème danger où étoit ſa femme, il en fut vivement affligé : & le même amour qui lui avoit inſpiré de ſi forts ſentimens de jalouſie & de fureur, le fit intéreſſer à ſa guériſon. Outre tous les remedes poſſibles qu'il prit ſoin qu'on y apportât, il parut devant elle pluſieurs fois, plûtôt en Amant, qui tremble pour la vie de ſa Maîtreſſe, qu'en mari irrité, & qui croit avoir de juſtes ſujets de plaintes. Il tâcha autant de fois de lui perſuader que l'emportement qu'il avoit eu, venoit de l'excès de ſon affection, que la douleur qu'elle en avoit reſſentie, l'aſſûroit entierement pour l'avenir, & qu'il ſeroit incapable de lui témoigner jamais aucuns ſoupçons qui puſſent lui déplaire.

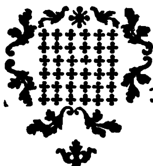
Mais tous ces ſoins & toutes ces ſatisfactions furent inutiles. Elle lui dit peu de choſes pour ſe juſtifier envers lui, & lui fit auſſi entendre que ſa mort ne devoit pas lui être déſa-

gréable. Elle ne pouvoit plus penser qu'au Chevalier de Fosseuse; ce qu'il venoit de faire lui paroissant un si grand sacrifice, & une chose si extraordinaire, qu'au milieu de son mal elle en avoit quelque joie, connoissant qu'il avoit été digne de l'inclination qu'elle avoit eue pour lui; & cette forte passion lui ôtoit l'envie de guérir. Elle sentoit qu'elle ne pourroit jamais chasser cette passion de son cœur; & que si elle survivoit à la connoissance que Monsieur de Bagneux en avoit, outre la contrainte terrible, avec laquelle elle seroit obligée de cacher ses sentimens, elle seroit tous les jours exposée à tous les chagrins qu'il voudroit lui faire souffrir, & qu'il auroit lui-même une continuelle inquiétude.

Il ne s'est jamais vû personne si malade & si agité. Aussi, bien qu'elle eût plusieurs relâches, venant toujours à repenser à toutes ces

choses,

choses, & à en imaginer encore de nouvelles, elle retomboit aussi-tôt dans un état pire que le premier, & ses forces étant enfin épuisées par le mal, elle mourut dans ces sentimens confus, & sans témoigner aucun regret à la vie.



LES

LES

FAUSSES PRUDES,

OU

LES AMOURS

DE MADAME

DE BRANCAS,

ET AUTRES

DAMES DE LA COUR.

Je n'ai pas de ces hauts desseins
D'écrire les actes des Saints.
Ma Muse est encor trop jeunette,
Il ne lui faut qu'une Musette,
Et les discours moins sérieux
La divertissent cent fois mieux.
Moi qui ne veux pas la contraindre,
Je ne veux pas encor me plaindre
Avec de lamentables vers,
De voir un siecle si pervers.

Tout

Tout ce que je demande d'elle,
Eſt de conter quelque nouvelle;
Comme les Dames de la Cour
Traitent les myſteres d'amour.
Maintenant il me prend envie
De décrire toute leur vie,
Pendant que dans un triſte exil
J'ai le tems d'en ourdir le fil.
On ne ſauroit m'en faire accroire,
Je ſai le fin de leur Hiſtoire,
Je ſai leur pratique & leurs brigues,
Et je puis vous jurer, ma foi,
Que nul ne la ſait mieux que moi.
Je ſai leurs ſecrettes intrigues,
Et comme chacun en ce jour
Se comporte dans cette Cour.
Avance-toi, Muſe, & m'inſpire
Quelque choſe digne de rire,
Le ſujet le mérite bien:
Déja dans plus d'un entretien
Nous en avons ri, ce me ſemble,
Quand nous étions tous deux enſemble.
Mais nous les mettrons en courroux,
Me diras-tu, filons plus doux.
Et moi je n'en veux rien démordre,
Diſons toutes choſes par ordre,
Surtout dans cette occaſion
Evitons la confuſion,

Et

Et ne faiſons pas un mélange :
Diſtinguons le Démon de l'Ange.
A part ſcrupules ſuperflus,
Puiſqu'en ce tems il n'en eſt plus.
Il me prend un éclat de rire
D'en avoir ici tant à dire,
Qu'il faut avec moi confeſſer
Que j'aurois peine à commencer.
Pendant que j'ai le vent en poupe,
Prenons-en une de la troupe,
Et la ſéparons du monceau,
Pour le premier coup de pinceau.
Nous dauberons quelqu'autre enſuite ;
Et ſuivant notre réuſſite,
Sans nous arrêter en chemin,
Nous les paſſerons ſous la main.
Mais donc pour entrer en matiere,
Qui choiſirons-nous la premiere ?
Prenons Madame de Brancas :
Je ſai que chacun en fait cas ;
C'eſt une Belle aſſez fameuſe
Pour rendre notre Hiſtoire heureuſe,
Je m'en vais doncque l'expoſer,
Ecoutez, je vais commencer.

Vêtu d'une étroite culotte,
Son Pere faiſeur de calotte,
En vendit, dit-on, à Lyon

Quasi pour près d'un million.
Ainsi se voyant en avance,
Il se mêla de la finance,
Et tout le reste de ses ans
Fut un de ses gros Partisans.
Il avoit dedans sa famille
Une belle & charmante fille,
Du moins la Chronique le dit,
Mais ne dit rien de son esprit,
Lorsque Madame la Princesse
La prit pour être la Maîtresse
Du feu bon homme d'Assigny,
Qui crut trouver la pie au nid.
Avant ce fameux mariage
Qu'on fit à la fleur de son âge,
Toutes ses premieres amours
Qui n'eurent pas long-tems leur cours,
Furent avec Laquais & Pages,
Et maints semblables personnages
Du fameux Hôtel de Condé,
Et non avec son Accordé.
Avant qu'il fût jour chez Madame,
Chacun sait que cette bonne ame
Avoit joüé, je ne ments pas,
Dedans le plus haut galetas,
Plus de deux heures à la boule,
Avec des balles que l'on roule;
Et plus elles sont près du but,

Plus est il sûr qu'on a perdu.
Sitôt qu'elle fut épousée,
Son mari d'une ame rusée
L'envoye auprès de sa Maman,
Et la retient là près d'un an.
C'est au fonds de la Normandie
Que ce Mari la congédie :
Si c'eût été plus en-deçà,
On eût sû ce qui s'y passa.
J'ai sû d'un Auteur très-sincére,
Qu'elle battit sa belle-mere,
Qui l'aimant toujours tendrement,
Souffrit cela patiemment.
Après deux ou trois ans d'épreuve,
Par bonheur elle devint veuve:
On dit qu'elle en jetta des pleurs,
Qu'elle feignit quelques douleurs :
Mais sans parler à la volée,
Elle en fut bientôt consolée.
Depuis elle vint à Paris,
Heureux séjour pour les Cloris,
Où, quoique sous un sombre voile,
Elle brilla comme une étoile.
Les Sieurs de Malta & Jeannin
Friands du sexe féminin,
Ne l'avoient à peine apperçûe
Que leur ame en parut émûe.
Et chacun s'en crut le vainqueur.

Tous

Tous deux lui toucherent le cœur,
Pour tous deux elle eut l'ame atteinte,
Et ce ne fut pas ſans contrainte
Qu'elle répondit à leurs vœux,
Les voulant conſerver tous deux.
Pas un n'eut l'ame trop ſaiſie
Des mouvemens de jalouſie,
Elle les ménagea ſi bien,
Qu'ils ne ſe dirent jamais rien.
Jeannin la menoit en campagne
Dans une maiſon decocagne,
Que l'on appelle l'Amireau,
Non pas ſéjour de Houbereau,
Mais une maiſon de délices,
Où Brancas offrit ſes ſervices
A cette jeune Déité,
Qui n'eut point d'inhumanité:
Pour un Galand ſi plein de charmes,
Elle rendit bientôt les armes.
Après un mal aſſez amer,
Brancas revient pour prendre l'air
Dedans cette maiſon fameuſe,
Mais maiſon pour lui bienheureuſe,
Puiſqu'en cet illuſtre ſéjour,
Il prit & donna de l'amour;
Souvent lui contant des fleurettes,
Et dans ces douces amuſettes,
Il lui récitoitquelques vers,

Qu'il pilloit des Auteurs divers.
Un jour qu'il causoit avec elle,
Afin de lui prouver son zèle,
Et tous les violens transports
Qu'il ressentoit peut-être alors,
Il lui fit voir une Elégie,
Mais forte & pleine d'énergie,
Qu'elle prit pour un Madrigal,
Qui lui porta le coup fatal,
Dont elle ne se put défendre.
Elle acheva lors de se prendre,
Le reste ne se conte plus,
J'en serois moi-même confus.
Le voir, l'aimer, devenir grosse,
Je ne vous dis point chose fausse,
Se firent dès le même jour
Qu'il lui témoigna de l'amour;
Il n'est pourtant rien de plus vrai
Qu'on n'y mit pas plus délai,
Et que dans la même journée
La chose se vit terminée.
Si-tôt que Monsieur de Brancas
S'apperçut de ce vilain cas,
Par un motif de conscience,
Ou bien poussé par la finance,
Sur quoi l'on ne pouvoit gloser,
Il fit dessein de l'épouser.
Bien que la Dame se vit grosse,

Elle ne vouloit point de nôces,
Pourtant elle y consentit : car
Voyant que le Duc de Villars
Etoit prêt de faire naufrage,
Elle approuva ce mariage ;
Ce qu'elle n'eût fait qu'à regret,
Sans quelqu'espoir du Tabouret.
Six mois après l'affaire faite,
Elle mit au monde Branquette,
Ce jeune miracle d'amour,
Qui brille à présent dans la Cour,
Devant qui même la plus belle
N'oseroit lever la prunelle,
Et qui pourroit conter à soi
Le cœur même de notre Roi.
Ses beaux cheveux de couleur blonde,
Et son teint le plus beau du monde
Réjoüirent fort son Papa,
Parce que Jeannin & Malta
Dont il étoit en défiance,
N'avoient aucune ressemblance
A ce beau teint, à ces cheveux
Dignes de mille & mille vœux.
Monsieur de Laon qui dans l'Eglise
Fait une figure de mise,
Et qui, comme l'on peut juger,
Sait bien plus que son pain manger,
Ou pour parler sans menterie,
Un grand Laquais nommé la Brie,

Furent

Furent pere, à ce que l'on dit,
D'une fille du même lit.
Mais sans choquer la révérence,
On croit avec plus d'apparence,
Qu'elle vint de ce grand Prélat
Qui fit cela sans nul éclat;
Et ce qui fait qu'aucun n'en doute,
C'est que malgré la Sœur Ecoute,
Et la mortification
Que l'on souffre en Religion,
Elle ne perd jamais l'envie
De finir tristement sa vie,
Et de donner dans ce saint lieu
De grandes louanges à Dieu :
Ce qui fait voir, quoique l'on fasse,
Que ce dessein lui vient de race,
Quoique d'autres légerement
En jugent peut-être autrement.
Pour encor mieux faire la fausse,
Chacun dit qu'elle en devint grosse
En l'absence de son mari
Qui depuis en fut bien marri;
Et qui contre son ordinaire
En parut un temps en colere :
Mais étant un fort bon Parent
Il en usa modérément,
Et ne s'en prit rien qu'à la Brie;
Qu'il chassa, dit-on, de furie,

Ce qui fit beaucoup plus d'éclat,
Que s'il s'en fût pris au Prélat.
Mais notre adorable Comtesse,
Pour autoriser sa grossesse,
Lui soûtient jurant de sa part,
Que déja devant son départ
Sa fille avoit été conçûe,
Qu'elle s'en étoit apperçûe.
Le tems pourtant s'accordoit mal,
Mais dans un endroit si fatal
On n examina pas la chose;
On lui fit croire que la glose
De ce doute fâcheux qu il prit,
Etoit une absence d'esprit,
Et qu'en ses grandes rêveries,
Il se forgeoit ces niaiseries.
Lors le mari le crut assez,
Vous le croirez si vous voulez.
A ces deux là, qui la quitterent,
Deux autres Galans succéderent,
Chavigny, autrement de Pont,
Et d'Elbeuf, homme assez profond
Dans la science de la chasse,
Qui remplissoit fort bien sa place,
Lorsqu'il y mettoit ses efforts.
Après les nouvelles d'alors,
Il lui contoit pour l'ordinaire
Tous les faits de son chien Cerbere,

S'il

S'il s'étoit jetté tout-à-coup,
Sur quelque cerf, ou quelque loup,
Si le Chevreuil ou bien le lievre,
Avoit eu ce jour-là la fiévre,
En se voyant dessus ses fins
A la merci de ses mâtins.
L'autre qui paroissoit plus sage,
Etoit aussi d'un autre usage;
C'étoit un homme libéral
Qui donnoit tout, ou bien, ou mal,
Même l'on dit entre autres choses,
Que personne de vous n'en glose,
Qu'avant que de lui dire adieu,
Il lui meubla son Prié-Dieu,
Mais des plus beaux bijoux du monde,
De tout ce que la Terre & l'Onde
Fournissent de plus précieux
Et de plus éclatant aux yeux.
Combien cet Amant plein de zéle,
A-t-il souffert de maux pour elle?
Il a blanchi dessous le faix,
Outre sa dépense & ses fraix.
Quelle auroit donc été sa peine,
S'il eût aimé quelque inhumaine?
Sans rendre ces deux mécontens,
Elle avoit dès ce même temps,
L'Abbé Nardy, Amant de Galle,
Dont l'ame n'est point libérale,

Qui

Qui la voyoit comme voiſin
Depuis le ſoir juſqu'au matin.
Dedans ce tems-là, même encore,
Malta qui l'aime & qui l'adore,
Revint, mais plus ſecrettement,
Montrer qu'il étoit ſon Amant,
Qu'il n'en pouvoit plus aimer d'autres;
Et parmi tant de bons Apôtres
Sans ſavoir d'où cela venoit,
Hélas mon Dieu! l'on s'apperçoit,
Lâcherai je cette parole?
Que la Dame avoit la vérole.
On conſulta deſſus ce fait
Un homme en ce métier parfait,
Qui la voulut prendre en ſa charge:
C'eſt le ſage Monſieur le Large,
Homme qui n'a point de pareil
En tout ce que voit le Soleil.
Sans ſonger d'où le mal procéde
On réſout d'y donner remede.
L'on convient pour cela de prix,
Le jour même, dit-on, fut pris:
Mais la guériſon fut remiſe
Malgré quelque potion priſe,
A cauſe que dans cet inſtant
L'argent n'étoit pas bien comptant.
Comme elle avoit un cœur de roche,
Pour éviter quelque reproche,

Qu'on lui faisoit en son quartier,
Même gens de galant métier,
Et tromper tant de sentinelles,
Elle prend celui des Tournelles;
Et sans avoir d'autre raison,
Elle abandonne sa maison;
Puis se loge rue de Vienne,
Quartier plus propre à la fredaine.
Et déja beaucoup plus fameux
Pour tous les larcins amoureux.
Bien que personne ne la suive,
Elle ne se croit pas oisive,
Messieurs Paget & Monerot
Y furent bientôt pris au mot.
Tout aussitôt qu'ils l'eurent vûe
L'un & l'autre d'eux deux se tue
De lui faire mille présens.
Elle pour les rendre contens,
De peur que l'un des deux s'offense,
Avoit beaucoup de complaisance;
Elle prenoit à toute main,
Croyoit qu'il eût été vilain
De refuser avec audace
Des présens faits de bonne grace.
Ils avoient dans leur passion
Tous deux de l'émulation:
Si l'un envoyoit une table
D'une fabrique inimitable;

L'autre

L'autre renvoyoit dès le soir
Un parfaitement beau miroir.
Si l'un d'eux chomoit une fête,
L'autre se mettoit dans la tête
Depuis le soir jusqu'au matin
De la regaler d'un festin.
Mais les fortunes bien prosperes
Sont celles qui ne durent gueres.
Bientôt une adroite Beauté
Eut tout ce mystere gâté,
Et par une intrigue nouvelle
Lui ravit ces Amans fideles.
C'est d'Olonne qui fit ce coup
Environ entre chien & loup.
Jamais rien ne fut plus sensible
Que ce larcin irrémissible :
Mais dans l'espoir de se venger
Elle n'y voulut pas songer :
Sans bruit elle le laissa faire.
Le sieur Fleuri vilain compere
(Ceci soit dit sans l'offenser)
Et plus laid qu'on ne peut penser,
Le Diable (Dieu me le pardonne)
Armé des armes qu'on lui donne,
Non, n'est pas si laid que celui
Qui charmoit alors son ennui.
Sa mine étoit plus dégoûtante
Que les courroyes d'une tente,

Et passerent hier le guichet,
Et tous les jours on en attrape,
A l'heure que l'on met la nappe,
Cela veut dire en plein midi.
Ha! qu'un Sergent est étourdi,
De venir frapper à telle heure,
Personne à table ne demeure,
Il peut tout seul se mettre-là;
Car aussi-tôt chacun s'en va,
Laisse chapon, ragoût & soupe,
Laisse du vin dedans sa coupe,
Et fait place à quatre Sergens,
Qu'il laisse buvans & mangeans,
Et souhaite qu'ils en étouffent,
Tandis que les Dames s'époussent.
D'autres avec des Savoyards
S'enferment bien de toutes parts,
Puis sortent par la cheminée,
De quoi la cohorte étonnée,
Pense que le Diable a pris part
A cet inopiné départ.
Rien ne sort à porte rompue,
Elles sont déja dans la rue,
Les Savoyards crient haut & bas,
Sergens, vous ne nous tenez pas.
Mais les Sergens tous pleins de rage
S'en prennent d'abord au ménage,
Ils renversent & brisent tout,

Chacun

Chacun en emporte son bout :
Mais ce bout ne vaut pas la peine
De faire une entreprise vaine.
Ils vont chez la belle aux beaux yeux,
Chez elle ils réussiront mieux ;
Elle est Dame à se laisser prendre ;
Et point difficile à se rendre,
Tout Bretteur se rend maître-là,
Sitôt qu'il a dit me voilà.
Sergent qui commande à baguette,
N'a pas moins de droit que la brette.
Ouvrez vîte, c'est tems perdu,
Levez-vous, le lit est vendu,
Lui dit-il en propres paroles.
Prenez, dit-elle, *deux pistoles,*
Et me laissez vivre en repos :
C'est parler fort mal-à-propos,
Ha vous ne ferez point affaire,
Dit le Sergent fort en colere,
Pour qui me prenez-vous ici ?
Pensez-vous échapper ainsi ?
Si je n'avois la retenue
Vous iriez à pied par la rue :
Mais c'est en chaise que l'on sort
Quand on en veut payer le port.
Tel est le destin de nos belles
Et d'autres qui sont avec elles.
Nicole, Claudine, Margot,

Et

Et Perrette & Jeanne au pied bon,
Martine la souffle-roties,
Toutes servantes addenties,
Qui deça, qui dela font flus,
Mais elles ne reviennent plus,
Bon pied, bon œil, & bonne bête
Fait bien lors un coup de sa tête;
Comme on déniche des moineaux
Ou comme l'on cuit des perdreaux,
Tout ainsi l'on prend Christofette,
Poncette, Gilette, Nissette,
En sortant de leurs nids à rats;
L'une échappe dans l'embarras,
On vous la prend, on lui dit, c'est que
Il faut venir au fort l'Evêque;
Et de prises pour un matin
J'en compte cent, sans le fretin.
Gueres de gens ne sont en peine
De s'informer où l'on les meine,
Excepté quelques Perruquiers,
Quelques Parfumeurs & Poudriers,
Quelques faiseurs de confitures,
Ou bien de mignonnes chaussures,
De fards, de pommades, de gands,
De vieilles jupes, vieux rubans,
Repassez à la friperie;
Et faiseurs de tapisserie.
Hé quoi si souvent escroqués.

Faut

Faut-il encor qu'ils soient moqués?
O personnes ensorcelées!
De prêter ainsi leurs denrées,
Sur Janvier, Février & Mars,
Pour courre après de tels hazards.
Au contraire mille personnes,
Prudentes, sages, belles, bonnes,
Rendront grace aux bons Magistrats,
Qui leur ont sauvé tant de pas,
Et réduits leurs maris à vivre,
D'un air qui ne les fait pas suivre.
O combien d'argent épargné,
A tel qui pour être lorgné,
Se faisoit mettant tout en gage,
Et trop tôt gueux & trop tard sage!
Voilà ce que c'est d'écouter,
Un sexe qui vient nous tenter,
Qui nous fait croire qu'il nous aime,
Et puis nous perd comme lui-même.
O qu'elles sont en bel état,
Pour un Marquisat ou Comtat!
Ainsi fait la vanité sotte,
D'une poupée une marotte,
D'une belle idole un jouet,
Et du jeu l'on en vient au fouet.
C'est là, d'une façon fort belle;
Se faire passer Demoiselle,
Et pourtant une infinité

Passent en cette qualité.
Mais la prudente Politique
En va faire une République,
Que l'on veut envoyer à l'eau,
S'entend pourtant dans un Vaisseau.
Alors toute personne sage,
Fera des vœux pour leur passage,
Priera les Flots, Neptune aussi
De les porter bien loin d'ici.
Aux vents, pour moi je fais priere
De leur bien souffler au derriere:
C'est du Navire que je dis,
J'excepte le vent Yapis,
Car ce vent seroit tout contraire,
Et des Poëtes, d'ordinaire,
Il est invoqué pour les gens,
Qu'on veut revoir en peu de tems,
Alors aussi d'autre maniere
Tout débauché fera priere :
Mais prieres de débauchés :
Sont souvent autant de péchés.
Le Ciel, qui le sait, les délaisse,
Et ne s'en hausse ni s'en baisse.
Les enfans leur crient au Renard.
Pourtant dans ce fameux départ,
On voit blêmir un pauvre drôle,
Quand il entend lire le rôle,
Où des premieres est Fanchon,

Qui

Qui de ses deux yeux de cochon
Lui vient percer le cœur & l'ame ;
Alors il ne peut qu'il ne blâme,
Et Polices & Magistrats :
O, dit-il, en parlant tout bas,
Quelle injustice, quel dommage
De faire à Fanchon cet outrage ?
Puis demeurant droit comme un pieu,
Il enrage & jure morbieu,
Et maudit en soi la Police.
De peur qu'il a de la Justice :
Mais il a beau se garder bien,
Jamais Justice ne perd rien.
Dieu veuille plûtôt qu'il s'amende,
Et que jamais on ne le pende,
On en pend de bien plus huppés,
Qu'un sexe pipeur a pipés.
Enfin nos Pies dénichées,
De leur départ assez fâchées,
De tous côtés d'un œil hagard
Regardent le tiers & le quart.
Mais tiers ni quart tel qu'il puisse être,
Ne fait semblant de les connoître ;
L'une soupire l'autre rit,
L'une pleure, une autre maudit.
Quelqu'autre fait une grimace
D'un singe qui demande grace :
Une autre sans honte & sans front,

Se moque d'honneur & d'affrout.
La Demoiselle & la Marquise,
Mais Marquise de bonne prise,
Ont le bec alors bien gelé,
Et le caquet mal affilé;
Elles n'ont plus ici par voie
Bruns ni Blondins qui les côtoie.
Les Sergens sont leurs quinolas,
Qui sont des meneurs par le bras,
Meneurs de fort mauvaise grace,
Et tous meneurs chassant de race,
Meneurs à leur rompre le cou,
En les menant devinez où.
Je crois qu'ils vont droit au pont Rouge,
Vers un grand bâteau qui ne bouge,
Là toutes entrant sans complot,
On crie à Chaillot, à Chaillot.
C'est aux Bons-Hommes, à Surene;
C'est où ce grand bâteau les meine,
Si'l fait beau tems l'on pourra bien
Passer outre sans dire rien.
Adieu Paris, comme il nous semble,
Disent elles toutes ensemble.
Hélas ! que de gens de métier,
Sont fâchés en chaque quartier;
Car ils perdent la chalandise,
Et de Baronne & de Marquise;
A présent tout est renversé,

Nette

Notre honneur est bien bas percé,
Nous donnerions étant au rôle
La qualité pour une obole;
Du moins que ne nous réduit-on
A reprendre le chaperon?
Après avoir été coquettes,
Quel mal d'être Chaperonnettes,
Même de porter se tocquet
Avecque quelqu'autre affiquet;
Tout ainsi que la Bourgeoisie,
Qui de grande peur est saisie,
Qu'on ne regle au tems de jadis,
Et sa coëffure & ses habits,
Que d'une demi-Demoiselle,
On n'en fasse une Peronelle;
On en feroit tout aussi bien,
Si le monde n'en disoit rien:
Mais soit qu'il jase ou qu'il se taise,
On en seroit plus à son aise,
On ne se ruineroit point
Pour du brocard & pour du point,
La chemisette, la houbille,
Le corset, quelqu'autre guenille,
Un filet à mouche, un jupon,
Pour parer seroit aussi bon.
Mais baste, attendez-nous sous l'orme,
On nous prendra pour la réforme.
Bon Dieu, que nous avons de soin!

C'est bien de nous qu'on a besoin,
Laissons faire la Politique,
Qui régle la chose publique ;
Mais qu'en la laissant faire aussi,
Elle nous chasse loin d'ici.
Adieu, bal, adieu, comédie,
Adieu, puisqu'il faut qu'on le die,
Aux Marais, notre rendez-vous,
Où souvent avec cent filoux,
Nous avons joué notre rôle
A dépouiller un pauvre drôle,
Etranger ou Provincial,
Où je ne m'acquittois point mal
Du beau soin d'escroquer la dupe,
Tantôt d'un bas, puis d'une jupe,
D'un mouchoir, d'un collier, d'un loup,
D'un rubis, d'un autre bijou,
D'un anneau, d'une garniture,
D'un bracelet, d'une coëffure,
D'un miroir, d'un ameublement,
D'un cabinet, d'un diamant,
D'une aiguiere, un bassin de même,
Selon que plus ou moins on aime.
Manger enfin carrosse & train,
Le mettre nud comme la main,
Etoit mon principal office,
J'en cachois si bien l'artifice,
Que la pauvre dupe croyoit,

Que

Que je brûlois comme il brûloit ;
Mais bientôt mon cœur tout de glace,
Le forçoit de céder la place
A quelque autre simple niais
Qu'on prenoit du même biais.
Mais après toutes nos fredaines,
Dont nous allons porter les peines,
Voilà nos plaisirs qui sont morts,
Et nous en sommes aux remords.
Adieu, promenades de Seine,
Chaillot, Saint Cloud, Ruel, Surenne,
Ah, que nous allons loin d'ici,
De Vaugirard & de Passy !
Mais c'est où le destin nous mene.
Adieu, Pont-neuf, Samaritaine,
Butte Saint Roch, petits Carneaux,
Où nous passions des jours si beaux :
Nous allons en passer aux Isles.
Puisqu'on ne nous veut plus aux Villes,
Il nous faut aller au désert ;
Et comme toute chose sert,
Notre disgrace nous délivre
De l'homme brutal, de l'homme ivre,
De l'homme jaloux, du coquin,
Et du voleur & du faquin,
Dont nous souffrons la tyrannie,
Les bassesses, la vilenie,
Supplice le plus grand qui soit.

Hélas, si la femme savoit
Quelle sujettion a celle
Qui fait le métier de Donzelle,
Elle n'en tâteroit jamais,
Vivroit comme moi désormais,
Qui promets, qui proteste & jure
D'être meilleure créature.
Mes Compagnes en font autant,
Prenez-le pour argent comptant;
Nous tiendrons un chemin contraire,
Pourvû qu'on nous le fasse faire.
Ainsi ce beau discours finit.
Mais elles n'avoient pas tout dit,
Il falloit encor nous apprendre
Combien elles en ont fait pendre,
Combien de Galans ébahis
Par elles se sont vûs trahis;
Et combien de lâches querelles
Se sont faites pour l'amour d'elles,
De mauvais coups, d'assassinats,
De vols qu'elles ne disent pas,
De Marchands affrontés sans honte,
D'emprunts dont on ne tient nul compte;
Combien de jeunes gens enfin
Ont fait par-là mauvaise fin;
Combien de désordre aux familles,
Combien il s'est perdu de filles,
Combien d'enfans ou d'avortons;

Quand

Quand finir, si nous les comptons ?
Mais pensons à choses plus hautes,
Faisons profit de tant de fautes ;
Car Dames de cette façon
Font une fort belle leçon
A toute fille de boutique,
Qui de Demoiselle se pique,
Et qui hors du comptoir tout gras,
Fait la Dame à vingt-cinq carats.
Instructions aux Artisannes,
Aux Servantes, aux Paysannes,
A toute autre Grisette aussi,
De ne jamais broncher ainsi.
Désormais la sage Bourgeoise,
Vivant en liberté Françoise,
Ira partout le front levé,
Et tiendra le haut du pavé,
Sans peur de se voir affrontée
Par quelque Cambrouse effrontée,
Qui fait par un méchant trotin,
Porter sa juppe de satin.
L'honneur, la vertu, le mérite,
Qu'il faudra qu'une chacune imite,
Feront renaître dans nos jours
De justes & chastes amours.
L'impureté sera bannie
Des plaisirs de la douce vie,
Tout ira comme il doit aller.

Mais il faut d'ici détaler ,
Rebut du sexe, on vous l'ordonne,
Sans vous la Ville est belle & bonne,
On y va vivre en sûreté
Dans une honnête liberté.
Les bons desseins qu'on a pour elle,
La font de plus belle en plus belle,
Paris est plus qu'il ne paroît,
Mais jamais ne fut ce qu'il est.
Les Laquais y sont sans épées,
Les Maris sans Dames frippées,
Les rues sans boue en ce tems,
Sans embarras & sans auvents;
Et bientôt les modes nouvelles
Rendront nos casaques plus belles;
Et ce qui sera de plus beau,
C'est la sûreté du manteau;
Car bientôt, grace à la Police,
Paris sera purgé de vice,
Et des vicieuses aussi,
Qui n'aiment gueres tout ceci.
Mais plaise ou non, ris ou grimaces,
Il faut que justice se fasse,
Et de la façon qu'on s'y prend.
On fait tout ce qu'on entreprend;
Il faut que Paris se nettoye
De boue & de Filles de joie.
Que de voleurs sont étourdis

De voir faire ce que je dis,
Et doutent perdant leur asyle,
S'ils doivent demeurer en Ville!
Je ne sai que leur conseiller,
Sinon de ne plus travailler
D'un métier bientôt sans pratique,
Quand on n'en tiendra plus boutique.
Hélas! que de gens affligés
De se voir ainsi délogés!
Qu'ils seront mal dans leurs affaires!
Sans ces personnes nécessaires,
Le trafic ne vaudra plus rien,
Puisqu'il va manquer de soûtien:
A moins que d'aller dans les Indes,
Racheter cent pauvres Dorindes,
Cent Sylvies & cent Phylis,
Les vols seront mal établis.
Que fera le Laquais en peine
De la prise d'un point de Gene,
Et de la bague & des pendants,
Des nœuds, de la montre & des gants?
Il n'aura plus devant la porte,
Personne à présent qui les porte.
L'Econome d'une maison
N'aura plus de Dame Alison,
Chez qui porter toutes les brippes,
Et quelquefois de bonnes nippes,
Que l'on fait perdre tout exprès,

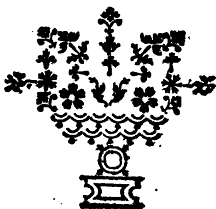
Et qu'on cherche long-tems après.
Les pauvres Filoux sans ressource
Auront-ils où vuider la bourse,
Qui sera surprise avec art ?
Pour qui tant se mettre en hazard ?
C'étoit pour l'entretien de Lise
Que tout étoit de bonne prise ;
Sa juppe & tant de linge fin
N'étoient venus que de larcin.
Mais présentement que l'on grippe,
Et Lise & toute autre Guenippe,
Il ne sera plus de besoin
De prendre d'elle tant de soin.
Le public la prend en sa charge,
Et pour l'avenir en décharge
Tous ces gens qui font aujourd'hui
La charité du bien d'autrui.
Cela fait tort à leur largesse,
Leur ôte leur Bureau d'adresse,
Met un voleur sur le pavé,
Fort en danger d'être trouvé
Saisi du vol qu'il vient de faire,
Il n'est pour lui plus de repaire
Contre le Chevalier du Guet ;
Qui prend le porteur du paquet :
Je l'avoue, & ces Receleuses
Lui servoient encor de fileuses,
A filer sa corde plus doux.

Que

Que de malheurs pour les Filoux!
Quel danger leur pend ſur la tête!
Que ne préſentent-ils requête?
Sans doute ils ſeroient bien reçûs
A faire plainte là-deſſus.
DEFITAS leur Juge fort tendre,
Ne condamne pas ſans entendre;
Il leur donnera par bonté
Quelqu'autre lieu de ſûreté.
Mais ſoit de reſpect, ſoit de crainte,
Nul n'oſe faire cette plainte,
Et nul pour eux ne veut prier.
Ainſi donc adieu le métier:
Toutes les Sociétés ceſſent
Quand les Aſſociés la laiſſent,
Et tel cas arrive ici; car
Cloris part pour Madagaſcar,
Et ſon Chevalier de l'Etoile
Ne ſait à quel vent faire voile.
Quels déſordres, quels accidens;
Qui font bongré, malgré ſes dents,
Obéir à la Politique,
Qui regle la choſe publique:
Le Siecle, pour n'être pas d'or,
Ne laiſſe pas de plaire encor,
Et plaira toûjours davantage,
Par une Police ſi ſage.
DEFITAS s'y prend comme il faut.

F 5 Bourgeois,

Bourgeois, voilà ce que vous vaut
Un Magiſtrat de cette ſorte,
Et qui n'y va pas de main morte.
Mais revenons à nos moutons,
Faiſons le triage & comptons,
Combien ſont de brebis galeuſes,
Les liſtes ſont aſſez nombreuſes,
Pour les envoyer en troupeau
Paître dans le monde nouveau.
MUSE, laiſſe aller cette Troupe,
Il eſt tems de manger la ſoupe,
Il eſt une heure & plus d'un quart,
C'eſt trop rimer pour leur départ,
Depuis le matin je travaille,
Pour un adieu de rien qui vaille.



REQUESTE

REQUESTE DES FILLES D'HONNEUR PERSÉCUTÉES, A MADAME D. L. V.

VENUS de notre siecle, adorable Déesse,
Vous qui d'un seul regard inspirez la tendresse
Et savez surmonter le plus puissant des Rois :
Depuis cinq ans entiers nous vivons sous vos Loix ;
Nous vous avons connu la plus grande du monde,
C'est à présent en vous que notre espoir se fonde.
Prenez les intérêts des filles de Cypris,
Et ne permettez pas qu'on en fasse mépris.
Nous vous reconnoissons pour notre Impératrice,
Montrez-vous digne enfin d'en être Protectrice :
A notre commun bien votre intérêt est joint,
L'on ne vous verra point si l'on ne nous voit point.
Nous sommes à l'Etat toutes trop nécessaires,
Pour nous laisser en butte à des coups téméraires.
Les jeunes gens sans nous par un crime odieux,
Attireront encor la vengeance des Dieux.

Si notre tendre amour n'échauffoit point leurs ames,
Ils se verroient brûlés par d'effroyables flammes,
Les femmes, les maris, les filles, les enfans,
Les hommes les plus saints & les plus innocens,
Se verroient tous les jours exposés à leur rage.
Ils enfreindroient les loix du plus saint mariage;
Et leur emportement, & leur brutalité
Auroit toûjours querelle avec l'honnêteté.
Le Substitut des Dieux en fait la conséquence,
Dessous lui nous avons une entiere licence,
Son Empire est ouvert à des gens comme nous,
Par prudence il permet les plaisirs les plus doux.
La vertu ne nous fait ni de tort ni d'injure,
De peur de renverser l'ordre de la Nature.
Dans ce Royaume ici comme dedans le sien,
Le mal que nous faisons se convertit en bien.
Vouloir être plus saint que la sainteté même.
C'est se tromper l'esprit par une erreur extrème,
Et l'on ne doit jamais faire cesser un mal
Quand il en étouffe un qui seroit plus fatal.
Faites donc retirer le bras qui nous oppresse,
D'un jeune Lieutenant que la poursuite cesse;
Empêchez désormais qu'on ne puisse offenser
Un Corps qui sert au Roi plus qu'on ne peut penser,
Car nous entretenons, par nos soins salutaires,
La moitié de sa Garde & de ses Mousquetaires,
Et sans nous ces Galans emplumés & poudrés,
Qui paroissent toûjours plus jolis, plus dorés,

Que

Que n'ont jamais été des hommes de théâtre,
Ces gens, que leur habit fait qu'on les idolâtre,
Seroient bientôt cassés, ou quitteroient demain,
Si par quelque malheur nous resserrions la main.
Qu'on ne s'oppose plus avecque tant de peine,
A ces commodités de la nature humaine,
Qu'on finisse des soins pris si mal-à-propos,
Que les femmes d'honneur puissent vivre en repos;
Aussi bien c'est en vain que le monde s'empresse,
Chaque jour en produit une nouvelle espece,
Et si l'on vouloit bien en purger tout Paris,
On verroit à loüer quantité de maris.
Croyez-moi, c'est un Sexe inconnu que le nôtre,
Une femme de bien est faite comme une autre,
L'honneur le plus brillant n'a que de faux appas,
Et souvent l'on paroît tout ce que l'on n'est pas.
Grande Reine, songez à votre chaste Empire,
Dans ce triste séjour sans vos soins il expire;
Mais si vous l'honorez de vos soins désormais,
Votre peuple galant ne finira jamais.



LE PASSE-TEMS ROYAL OU LES AMOURS DE MADEMOISELLE DE FONTANGE.

SI l'emploi des armes eſt glorieux, il faut avoüer que les périls en ſont grands, & qu'il eſt pardonnable à un Heros de chercher ſon repos dans les plaiſirs après avoir expoſé ſa vie dans les dangers. Ne ſoyons donc point ſurpris de voir un Alexandre faire un même ſacrifice à Mars & à l'Amour

l'Amour, & ne blâmons point un Hercule de ce que se partageant également entre ces deux Divinités, il n'a point trouvé de plus doux délassemens dans ses travaux qu'entre les bras du beau Sexe. Si cette passion amoureuse a été le caractere de ces demi-Dieux, elle le doit être de ceux que la nature a formés sur leur modele; & comme il n'y en a point qui nous en représente une copie plus parfaite que notre Monarque, nous ne devons pas nous étonner de voir qu'il a leur penchant & leur inclination.

Avant que de parler de la personne qui fait à-présent ses plaisirs, il est bon d'apprendre comment la place qu'elle occupe est devenue vacante, & par quel accident le Sceptre Royal a changé de mains. Il faut donc savoir que Madame de M. T. P. que nous appellerons dans la suite Astérie, étant une des plus belles & des plus spirituelles du Sexe, il ne faut pas être surpris si elle a fait pendant

un

un ſi long-tems l'unique attachement de ſon Prince. En effet on peut dire qu'elle doit encore plus à ſon eſprit qu'à ſa beauté le degré d'élevation où elle s'eſt vûe ; elle l'a d'une trempe telle qu'il le faut pour la Cour, elle ſait feindre & diſſimuler, & les grandes correſpondances qu'elle a toûjours eues, & qu'elle entretient encore à-préſent avec les perſonnes les plus ſpirituelles des autres Royaumes, en ſont des preuves trop évidentes pour être contredites.

C'eſt avec ce génie merveilleux qu'elle s'eſt rendue la Maîtreſſe du Roi, & qu'elle a ſi bien ſû en ménager l'amour, qu'elle l'a poſſedé ſans partage, & donné l'excluſion à celle qui avoit ſes premieres inclinations. Elle ne s'eſt donc pas plutôt vûe dans ce haut rang de gloire, qu'elle s'eſt ſervie de toutes ſortes d'artifices pour s'y maintenir ; elle a tout mis en uſage, & ſans doute elle y auroit réüſſi, ſi la diſcorde qui ſe mêle preſque de toutes

toutes choſes, n'avoit point troublé, par une aventure que vous apprendrez, une ſi parfaite intelligence.

Bien qu'Aſtérie ſe fût étudiée pendant ſa fortune, à ne ſe faire aucuns ennemis qui puſſent lui nuire, quelques paroles néantmoins qu'elle ne ſouffrit pas comme elle devoit, lui en firent naître de très-conſidérables & du premier rang : elle connut bien les mauvaiſes conſéquences de quelques traits de médiſance, dont elle avoit fait le rapport au Roi, comme pour lui en demander juſtice. Elle eut bien voulu n'avoir pas été ſi ſenſible : mais il n'étoit plus tems, le mal devint ſans remede, parce que la punition ſuivit de ſi près le crime prétendu, qu'elle ſe vit hors d'état d'y apporter aucun ſoulagement. Comme ſes ennemis ne pouvoient pas lui nuire davantage qu'en tâchant de la mettre mal avec le Roi, ils firent leur poſſible pour lui perſuader qu'il y avoit une extrème différence entre

l'amour excessif qu'il avoit pour cette créature, & le peu de retour qu'elle faisoit paroître dans l'occasion. Cette corde étoit bien délicate à toucher; mais outre que les personnes qui la manioient avoient l'oreille du Prince, ils s'y prenoient si adroitement, que leur dessein ne pouvoit être découvert, ni leur ruse aucunement soupçonnée. Pour faire mieux réüssir leur entreprise, elles représenterent au Roi le peu de déférence qu'Astérie avoit eûe en telle & en telle rencontre, & ils sembloient faire leur rapport avec tant de désintéressement, que le Roi, tout éclairé qu'il est, eut bien de la peine à ne se pas laisser emporter à ce torrent qui tâchoit de l'entraîner après soi.

Toutes ces paroles n'ayant fait qu'une légere impression sur son esprit, on crut qu'il étoit nécessaire pour le persuader, de lui faire voir quelque chose de réel, qui le désabusât de l'estime qu'il avoit conçûe pour Astérie.

Astérie. La mauvaise foi d'une Suivante leur en fit naître le moyen. Cette fille qui étoit de leur cabale, leur mit un billet d'Astérie entre les mains : mais comme ils ne pouvoient pas en faire un usage conforme à leur inclination, s'ils l'avoient laissé dans sa pureté, ils le falsifierent & eurent tant de bonheur dans leur mauvais dessein, que l'addition de peu de mots causa une équivoque fort désavantageuse pour celle qui n'y avoit jamais pensé. Le billet fut donné au Roi comme une chose trouvée par hasard, il en fit la lecture & ne put connoitre la différence de l'écriture, tant elle étoit bien contrefaite. Le véritable sens de l'équivoque, lui frappa d'abord les yeux, & l'étonnement qu'il lui causa ne lui permit pas de tarder plus long-tems sans en recevoir l'éclaircissement. Il alla aussi-tôt à l'appartement d'Astérie : il la trouva dans son cabinet faisant la lecture d'un nouveau Roman. Eh quoi ! Madame ; lui

lui dit-il avec un air un peu méprisant, vous arrêtez-vous encore à ces bagatelles ? Il eſt vrai, reprit-elle, que dans le fond il n'y a rien de ſolide, & j'avoue que ce ne ſont que les ſonges & les viſions des autres, qui nous donnent de la joie, ou nous cauſent de la triſteſſe : néantmoins je ſuis encore aſſez foible pour m'y laiſſer ſéduire, & je n'ai pû voir l'infidélité d'une Amante dont il parle, ſans donner des larmes aux déplaiſirs de ſon Berger. Je m'étonne, dit le Roi, comme une choſe ſi ordinaire vous a émûe, puiſqu'il n'eſt rien de plus commun que l'inconſtance du Sexe. Il continua l'entretien ſur ce ſujet, & le pouſſa ſi loin, qu'Aſtérie qui ne ſavoit point où cela tendoit, lui dit : Hélas ! Sire, ce n'eſt pas une perſonne faite comme vous qui doive rien craindre, quand même elle auroit affaire à la plus volage de nous autres : & ceux dont le mérite particulier eſt auſſi éclatant que le vôtre,
ſont

ſont au deſſus de tous ſoupçons. Juſqu'à préſent, reprit le Roi, je m'en étois flatté : mais ſouvent on s'abuſe, & ceux qui ne jugent que des apparences, ſont fort ſujets à être trompés. Ces ſortes d'expreſſions dont le Roi ſe ſervoit, cauſerent un embarras à Aſtérie, qui ne ſe peut exprimer : elle n'étoit coupable que dans le ſtratagème de ſes ennemis ; & ne pouvant rien ſe reprocher dans le particulier, elle ne répondit à ces paroles que par des marques d'une tendreſſe extraordinaire. Elle mit en uſage tout ce que l'amour le plus paſſionné lui put inſpirer ; & les larmes qui accompagnerent tous ſes tranſports, toucherent le cœur de cet Amant irrité. Le Roi eſt bon & ſenſible, autant qu'il ſe peut aux déplaiſirs de ce qu'il aime : c'eſt pourquoi il ne put ſe réſoudre à prendre l'éclairciſſement qu'il ſouhaitoit, ce qu'il voyoit le perſuadoit du contraire ; il ſe contenta de gliſſer adroitement le billet

billet dans la poche d'Astérie, puis il se retira.

A peine le Roi fut-il sorti, qu'Astérie tirant son mouchoir pour essuyer les larmes que l'amour lui avoit fait répandre, elle vit tomber à ses piéds la lettre funeste, qui étoit la cause de sa peine sans qu'elle le sût. Elle la ramasse, elle l'ouvre, elle la lit, & y apperçoit aussi-tôt l'artifice de ses ennemis. Comme il lui étoit de la derniere importance de défaire au plûtôt le Roi de ses premieres impressions, elle l'alla aussi-tôt trouver, lui fit connoître l'addition de quelques paroles, & lui fit avoüer que c'étoit là ce qui avoit donné sujet à l'entretien précédent. Il la consola, & lui promit de n'avoir dorénavant aucun égard à tous les rapports qu'on pourroit lui faire, que jamais on n'effaceroit de son ame par des craintes ridicules, & mal fondées, l'affection qu'il lui avoit jurée, & qu'elle pouvoit entierement se reposer de cela

sur

sur sa parole. Ah ! Sire, lui dit-elle en pleurant, si Votre Majesté souffre que la médisance aille si proche du Trône, il est à craindre qu'elle n'épargne pas même dans la suite votre Personne quoique sacrée, & qu'elle ne viole ce qu'il y aura de plus saint. Vivez en repos, dit le Roi, j'y mettrai ordre. On eut bien de la peine à découvrir qui étoit l'Auteur de la tragédie; la lettre étoit venue entre les mains du Roi par une personne hors de soupçon, & qui en effet n'étoit point coupable; les sentimens étoient entierement divisés, les uns attribuoient ce coup à la Valiere, disant qu'au milieu de son Cloître elle ne laissoit pas d'être sensible, & que comme elle avoit toûjours éperdûment aimé le Roi, la jalousie avoit pû lui suggérer ce dessein. D'autres plus avisés rejettoient toute l'intrigue sur une des Dames de la Reine, qui étant la confidente de sa Maîtresse, avoit cru sans doute lui rendre un bon

service,

ſervice, que de procurer par cet artifice l'éloignement de ſa Rivale. Quoi qu'il en ſoit, le Roi apparemment en jugea mieux que tous les autres, en diſant que Lauzun avoit part dans cette affaire, non pas qu'il crût qu'en effet ce fût lui, cela étant moralement impoſſible, puiſqu'il étoit déja priſonnier; mais il donnoit à connoître qu'il croyoit que les perſonnes, qui ſe ſont toûjours intéreſſées pour lui, y avoient trempé. Tout le monde ne comprit pas la conſéquence de ces parôles: mais ceux qui ſavoient que la diſgrace du Comte n'étoit venue que pour avoir mal parlé d'Aſtérie, la conçurent auſſitôt.

Il ſembloit qu'après les proteſtations qui ſuivirent l'éclairciſſement de nos Amans, jamais on ne devoit parler de changement: mais la ſuite des tems nous a bien fait connôître qu'il n'y a rien d'aſſûré dans ce monde, & qu'à la Cour les places les plus hautes

hautes y sont toûjours les plus glissantes. L'indifférence a insensiblement succédé à l'amour, & cette passion qui étoit si grande dans le Roi à l'égard d'Astérie, peu-à-peu est devenue languissante, & enfin a expiré. On peut dire que jamais Maîtresse n'a sû si bien donner la vie à un amour mourant comme celle-là, qu'elle l'a accompagné jusqu'au tombeau, & que ce fut entre ses bras qu'il poussa son dernier soûpir. Aussitôt qu'elle s'apperçut qu'il falloit céder la place, elle médita sa retraite, mais une retraite glorieuse, & telle qu'on pouvoit se l'imaginer d'une personne aussi sage & aussi prudente qu'elle. Ceux qui ne jugent des choses que par elles-mêmes sans en faire une juste application, crurent d'abord, qu'elle iroit augmenter le nombre des Religieuses de Fontevrault ; il sembloit que les fréquens voyages qu'elle y avoit faits n'avoient été que pour marquer sa place : mais on s'abusoit,

& le dessein qu'elle avoit étoit bien plus conforme à la raison & au sens commun. Elle ne vit donc pas le jeu fini & la partie perdue , qu'elle se retira, mais d'une maniere à ne rien perdre que ce qu'elle n'avoit pas pû conserver. Bien loin de s'éloigner de la Cour à l'exemple de celle qui l'avoit précédée , elle y est restée, où elle voit le monde, & a encore part à toutes les intrigues du Cabinet. Tous les sages ont trouvé cet adieu bien plus prudent, que celui de la Valiere , & ils s'accordent de croire que comme cette fille aimoit éperdûment le Roi, la retraite qu'elle fit, fut plûtôt un coup de désespoir, qu'un véritable mouvement de dévotion. Quoi qu'il en soit, sa démarche a éte un peu précipitée, peut-être que sans l'honneur qu'on se fait de tenir ferme dans ce qu'on a entrepris, elle auroit corrigé la faute qu'elle fit, dans le tems qu'elle la confirma par son engagement.

Voici

Voici donc le Roi sans Maîtresse, c'est-à dire dans un état de veuvage qui n'a gueres de rapport avec son humeur : mais ne croyez pas qu'il y reste long-tems, puisqu'un homme fait comme lui, quand il n'auroit ni sceptre ni couronne, ne laisseroit pas de faire des conquêtes. L'amour qui se seroit fait un crime de laisser dans l'oisiveté un Héros, dont les moindres actions sont éclatantes, lui marqua bien-tôt celle qu'il lui destinoit. Ce fut Mademoiselle de Fontange, fille jeune, belle & aimable autant qu'il se peut, & dont toutes les maniéres sont si engageantes, que quelque indifférente chose qu'elle puisse dire, il semble toûjours qu'elle demande le cœur. La premiere nouvelle qu'elle apprit du commencement de sa bonne fortune, lui fut portée par Mad. D. L. M. C'est une personne qui a l'esprit bien tourné, & qui sait qu'il n'y a que de la gloire à se rendre commode aux amours de son Prince. Le préju-

gé qu'elle eut des affections du Roi, étoit fondé ſur ce que dans un cercle de perſonnes du premier rang où elle faiſoit figure, il s'enquit avec une curioſité extraordinaire du mérite particulier de Mlle. de Fontange; il prit un plaiſir extrème d'en entendre dire du bien, & le cœur qui porte quelquefois les ſentimens les plus cachés juſques ſur les levres, lui fit lâcher une parole qui fit connoître aux plus éclairés ce qu'il ſentoit pour cette fille. *Aſſûrément*, dit le Roi, *une perſonne ſi belle & ſi ſpirituelle eſt digne d'un attachement conſidérable, & je ne ſuis point ſurpris qu'elle ait fait ſoûpirer tant de monde.* Ah! reprit Mad. D. L. M. elle a un defaut, elle eſt fiere & cruelle au dernier point, on peut dire que tous ſes Amans ont perdu leur tems auprès d'elle, & qu'ils tenoient plus à ſa perſonne par leur paſſion que par ſes ſoins. Il eſt du devoir, dit le Roi, d'une fille auſſi parfaite comme vous la dépeignez, de ne ſe rendre qu'à bonnes

bonnes enseignes. La conversation finit, & le Roi se retira dans le dessein de voir, & de parler au plûtôt à celle qui commençoit à faire son inquiétude.

Jamais nouvelle n'a causé tant de transports de joie comme celle qui apprit à Mlle. de Fontange les sentimens que le Roi avoit pour sa personne ; elle demeura près d'un quart d'heure sans pouvoir répondre à Mad. D. L. M qui lui en portoit la parole, tellement que celle-ci surprise de son silence, & le prenant pour une marque d'indifférence ou d'insensibilité, lui dit : Hé quoi ! Mademoiselle, *le Roi vous aime, & vous n'y êtes pas sensible?* Ah ! reprit Mlle. de Fontange, en poussant un soupir du fond du cœur, je la suis & plus que vous ne pouvez vous l'imaginer. En effet la suite en fit bien connoître la vérité ; car l'excès de sa joie étant extraordinaire, elle tomba dans une foiblesse, où perdant l'usage de la parole, elle ne

répondoit plus que par des regards languiſſans, & par des ſoupirs que l'amour le plus tendre tiroit de ſon cœur. Auſſi-tôt qu'elle fut revenue de cette ſyncope, elle ſe fit inſtruire particulierement de la maniere dont le Roi avoit parlé. Mad. D.L. M. lui apprit juſqu'aux moindres circonſtances, & lui dit comment il s'y falloit prendre pour bien ménager ce commencement de bonne fortune. Sachez, continua-t-elle, que tout dépend des premieres démarches que vous ferez, & qu'il n'y a qu'elles ſeules qui puiſſent vous aſſûrer d'une réüſſite avantageuſe ; l'expérience m'a donné un peu de connoiſſance dans ces ſortes d'affaires; c'eſt pourquoi ſi vous me croyez, quand vous ſerez avec le Roi, qui étudiera bien toutes vos manieres devant que de s'engager, accompagnez toutes vos paroles d'un air ſage & modeſte, qui ne tienne rien de la liberté des Coquettes ; un peu de fierté mêlée avec de
la

la douceur, si vous la ménagez bien, ne pourra produire qu'un bon effet. Car il faut que vous sachiez qu'il y en a, qui pour s'être rendues avec trop de facilité, ont perdu leur fortune. Mademoiselle de Lude, poursuivit-elle, peut vous servir d'exemple; son bonheur fut si court, qu'un jour le commença & le suivant le finit, sa complaisance un peu trop prompte gâta tout, & pour vouloir être trop tôt heureuse, elle devint malheureuse en un moment. Il est néantmoins bien difficile, dit Mlle. de Fontange, d'aimer avec ardeur sans pouvoir le dire, lorsque l'objet que nous chérissons le requiert de nous avec empressement, & je me suis toûjours laissé dire que le Roi en matiere d'amour est ennemi du retardement, qu'il est impatient au dernier point, & que si dès la premiere ouverture qu'il fait, on ne lui donne pas à connoître ce qu'on ressent pour lui, il se lasse, il se rebute, & porte son in-

clination d'un autre côté ; ce feroit beaucoup que de s'expofer à ce malheur par fa conduite. Vous avez raifon, reprit Mad. D. L. M. & pour s'affûrer du fuccès d'une affaire, il faut toûjours éviter les deux extrémités ; il y a un certain milieu entre toutes chofes, dont on ne peut s'éloigner fans prendre un mauvais chemin, c'eft-là mon fentiment, & l'exemple que je vous ai propofé vous doit fervir de regle.

Cependant le Roi n'étoit pas oifif, il ne penfoit qu'à fa Belle, le défir de la pofféder bientôt lui fit chercher avec un foin extraordinaire l'occafion de lui parler ; il fut deux jours fans pouvoir la trouver affez favorable pour lui dire quelque chofe de particulier : il la voyoit prefque tous les jours, tantôt chez la Reine ou chez Madame, & plus il la regardoit, plus il en devenoit amoureux. Ces deux jours lui durerent un fiecle, & l'impatience où il étoit lui fit confulter le Duc de Saint-Aignan fur les

moyens de pouvoir entretenir ſeul à ſeul la perſonne pour qui il avoit conçû tant de tendreſſe. Le Duc fut ravi de ce que le Roi lui faiſoit confidence de ſes nouvelles inclinations, comme il avoit fait des premieres : il va, il cherche, & fait tant de perquiſitions, qu'il apprend que Mademoiſelle de Fontange devoit ſe trouver le lendemain aux Tuilleries avec Madame D. L. M. Il le dit au Roi qui y alla, & trouva l'occaſion auſſi favorable qu'il la pouvoit ſouhaiter. Il eut une longue conférence avec cette Belle, où ſes regards lui en apprirent plus que ſes paroles, parce que, ſuivant le conſeil qu'on lui avoit donné, elle accompagna tous ſes diſcours de tant de modeſtie, que le Roi ne pût s'empêcher de lui reprocher ſon peu de ſenſibilité : elle ne ſe défendit de ce reproche que ſur l'eſtime qu'elle avoit pour Sa Majeſté. Ah Dieu ! reprit le Roi, l'eſtime eſt une choſe qui ne me ſatisfait

point quand elle va toute seule ; c'est à votre cœur que j'en veux, & tant que vous m'en refuserez la tendresse, je me tiendrai malheureux. Eh quoi ! poursuivit-il, est-ce vous blesser que de vous dire que votre mérite me force à ne plus vivre que pour vous, & que si vous voulez, vous trouverez en m'aimant toutes les douceurs qu'on peut espérer de la plus sincere correspondance ! Ah ! Sire, dit Mademoiselle de Fontange, ne pouvant perdre le souvenir de ce que vous êtes & de ce que je suis, permettez-moi de vous dire qu'il n'y a gueres d'apparence que Votre Majesté parle sérieusement. Que faut-il donc, reprit le Roi, pour vous justifier la sincérité de mes intentions ? Est-ce que ces paroles ne sont pas assez expressives, *Je vous aime* ? Ah ! elles ne le sont que trop, dit notre Belle en poussant un soûpir, elles ne le sont que trop pour faire souffrir un cœur qui est sensible à l'amour. Elle dit

dit cela avec un air si embarrassé, que ce trouble acheva de charmer le Roi; & on peut dire que sa pudeur lui fut pour lors d'un usage merveilleux, parce que sa rougeur donnant une nouvelle vivacité à son teint, elle parut aux yeux du Roi la plus belle & la plus aimable qu'il eût jamais vûe. Ils se séparerent, & le Roi lui dit en la quittant: Je me suis bien apperçû, Mademoiselle, que la pudeur a empêché votre amour de dire tout ce qu'il pensoit, je demande qu'il s'exprime avec plus de liberté sur le papier, & j'attends un billet de votre part. A la sortie des Tuilleries Monsieur de Louvois vint au-devant de Sa Majesté pour lui communiquer quelques affaires. Le Roi lui dit, en parlant de Mademoiselle de Fontange, qu'il n'avoit jamais vû une fille si fiere, & dont la vertu fût plus difficile à ébranler. Monsieur de Louvois qui savoit de qui le Roi parloit, lui dit: Eh quoi, Sire, une fille peut-elle con-
 server

ſerver de la fierté auprès de Votre Majeſté ? Sans doute, reprit-il : mais auſſi j'eſpere que quand l'amour ſe ſera une fois rendu le maître de ce cœur qui lui a ſi long-tems réſiſté, comme il ne ſeroit pas aſſûré d'y rentrer quand il voudroit, il n'abandonnera pas facilement la place.

Cependant Mademoiſelle de Fontange fit un fidele rapport à Madame D. L. M. c'eſt à-préſent, lui dit-elle qu'il faut agir ; il y auroit danger de tout. perdre par le retardement, & il eſt tems de vous déclarer ; c'eſt pourquoi écrivez au Roi une lettre telle que l'amour vous l'inſpirera : elle la fit auſſi-tôt & la conçut dans ces termes:

SIRE,

BIEN que le peu de proportion qu'il y a entre un Prince comme vous & une fille comme moi, dût m'obliger à prendre plutôt le diſcours de Votre Ma-

jeſté

jesté pour une galanterie, que pour une sincere déclaration ; néantmoins s'il est vrai que les véritables Amans connoissent en se voyant ce qui se passe de plus secret dans leur cœur, ce seroit en vain que je voudrois plus long-tems vous cacher les sentimens du mien. Oui, SIRE, je vous l'avoue, le seul mérite de votre personne avoit déja disposé de moi-même devant que Votre Majesté m'eût fait l'aveu de ses inclinations ; pardonnez-moi si j'ai combattu cette passion dès le moment de sa naissance, ce n'étoit pas par aucune répugnance que j'eusse à chérir ce qui me paroissoit si aimable, mais plûtôt la crainte que j'avois que mes yeux ou mes actions ne vous fissent connoître à l'insû de mon cœur ce qu'il ressentoit pour vous. Jugez, SIRE, de la disposition où je suis par une confession si ingénue de ma foiblesse.

Je ne vous dirai point par qui la lettre fut portée ; quoi qu'il en soit le Roi la reçut, il la lût, & il est diffi-

cile de trouver des termes pour vous exprimer son ravissement ; il répeta plusieurs fois ces dernieres paroles , *jugez de la disposition de mon cœur par une confession si ingénue de ma foiblesse.* En un mot, il est charmé, il meurt pour sa Belle , & voudroit être en lieu de pouvoir se jetter à ses genoux , pour la remercier comme il doit des tendres marques de son amour. Le Roi étoit dans ces transports de joie, lorsque le Duc de Saint-Aignan entra : tout autre que lui auroit été incommode dans ce moment ; le Roi fut bien aise de le voir , il ne l'entretint que des qualités engageantes de Mademoiselle de Fontange. Le Duc, qui sait faire sa Cour autant qu'homme du monde, témoigna au Roi qu'il ne pouvoit pas mieux placer ses affections , que le choix qu'il avoit fait ne pouvoit pas être plus juste , & que dans toute sa Cour il n'y avoit pas une fille dont le mérite fût plus éclatant. Le Roi fut ravi de

de voir qu'on approuvoit ainsi son choix, il s'étendit sur les loüanges de son Amante. Non, dit-il au Duc, on ne peut pas voir une taille mieux prise, elle a le plus bel œil qu'on ait jamais vû, sa bouche est petite & vermeille, & son teint & sa gorge sont admirables; mais ce qui me charme davantage, c'est un certain air doux & modeste qui n'a rien de farouche ni de trop libre. Le Duc ne manqua pas de relever encore tout ce que le Roi avoit dit, & il poussa sa complaisance si loin, qu'il eût été difficile de rien ajoûter à un portrait si achevé. On ne faisoit donc plus de mystere de l'amour du Roi: il n'y avoit que Mademoiselle de Fontange qui souhaitoit que Sa Majesté en tînt le secret caché le plus qu'Elle pourroit, mais c'étoit demander une chose inutile; & dans un entretien particulier qu'il eut avec elle le jour d'après celui qu'il reçut la lettre, il leva toutes ses craintes, & la fit résoudre

partir le lendemain avec lui pour Verſailles. Jamais il n'a paru plus content, qu'après avoir tiré le conſentement de la Déeſſe pour ſon départ. Ce fut dans ce tête-à-tête amoureux que nos Amans ſe jurerent une affection éternelle, & l'entretien de Mademoiſelle de Fontange eut des charmes ſi doux pour le Roi, que pendant qu'il dura il fut entierement attaché à renouveller à cette aimable perſonne toutes les proteſtations du plus tendre amour. Ils ſe ſéparerent, & cette Belle diſant à ſon Amant un adieu tendre des yeux, elle le laiſſa le plus amoureux de tous les hommes.

Le Roi, devant que de partir pour Verſailles, envoya à Mademoiſelle de Fontange un habit dont la richeſſe ne ſe peut priſer, non plus que l'éclat de la garniture qui l'accompagnoit ne ſe peut trop admirer. Elle le reçut, & partit un peu après avec Sa Majeſté, qui donna tous les divertiſ-

ſemens

ſemens ordinaires aux Dames de la Cour, en en réſervant un particulier pour ſon aimable Maîtreſſe. Ce fut un Jeudi après midi que cette place d'importance, après avoir été reconnue, fut attaquée dans les formes, la tranchée fut ouverte, on ſe ſaiſit des dehors, & enfin après bien des ſueurs, des fatigues, & du ſang répandu, le Roi y entra victorieux. On peut dire que jamais conquête ne lui donna tant de peine. Pour moi, quoique je le croye fort vaillant, je n'en ſuis point ſurpris, parce que s'il nous eſt permis de juger de la nature de la place par les dehors, l'entrée n'en a pû être que très-difficile. Quoi qu'il en ſoit, cette grande journée ſe paſſa au contentement de nos deux Amans, il y eut bien des pleurs & des larmes verſées d'un côté, & jamais une virginité mourante n'a pouſſé de plus doux ſoûpirs. Cette fête fut ſuivie pendant huit jours de toutes ſortes de jeux & de divertiſ-

ſemens. La danſe n'y fut pas oubliée, & Mademoiſelle de Fontange y parut merveilleuſement & ſe diſtingua parmi les autres. Le Duc de Saint-Aignan s'étant trouvé au lever du Roi le lendemain de la nôce, d'abord que le Roi l'apperçut, il ſourit ; & le faiſant approcher de lui, il lui fit confidence du ſuccès de ſes amours. Il l'aſſûra que jamais il n'avoit plus aimé, & il lui dit que, ſelon les apparences, il ne changeroit jamais d'inclination. Le Duc ſuivit le Roi chez ſa nouvelle Maîtreſſe ; ils la trouverent qui conſidéroit attentivement les tapiſſeries faites d'après Monſieur le Brun, qui repréſentoient les victoires de Sa Majeſté, elles faiſoient la tenture de ſon appartement : le Roi lui-même lui en expliqua pluſieurs circonſtances, & voyant qu'elle y prenoit plaiſir, il dit au Duc de faire un *impromptu* ſur ce ſujet. La vivacité de l'eſprit de Monſieur le Duc de Saint-Aignan parut & ſe fit admirer, car dans

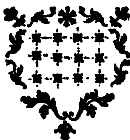
dans un moment il écrivit sur ses tablettes les vers suivans.

Le Héros des Héros a part dans cette Histoire :
Mais quoi ! je n'y vois point sa derniere victoire ?
De tous les coups qu'a fait ce généreux Vainqueur,
Soit pour prendre les villes, ou pour gagner un cœur,
Le plus beau, le plus grand & le plus difficile,
Fut la prise d'un cœur qui sans doute en vaut mille,
Du cœur d'Iris enfin, qui mille & mille fois,
Avoit bravé l'Amour & méprisé ses loix.

Le Roi impatient de voir ce que le Duc écrivoit, lui tira ses tablettes, devant même qu'il eût achevé ; il fit la lecture des vers & les trouva fort spirituels ; il les fit voir à sa Maîtresse qui les trouva fort bien tournés & fort galans. Le Duc lui dit que la chose étoit imparfaite ; mais le Roi répondit que dans son imperfection même il la trouvoit agréable, & qu'il lui demandoit un petit ouvrage sur ce sujet. Le Duc fit un remercîment à Sa Majesté de l'honneur qu'elle lui faisoit de lui commander de travailler

ler ſur une matiere ſi noble & ſi charmante. Après ce compliment, le Duc ſe retira, & laiſſa le Roi avec Mademoiſelle de Fontange : il y paſſa preſque toute la journée, il ne mangea point en public, & la ſolitude eut pour lui des charmes qu'il n'auroit pas rencontrés dans la grandeur de ſa Cour. De vous dire à quoi il employa tout le tems, ce ſeroit un peu trop pénétrer : néantmoins nous avons lieu de croire que l'amour fut mis ſouvent ſur le tapis, & quelquefois ſous la couverture, parce que le lendemain qui étoit deſtiné à une partie de chaſſe, notre Belle ſe trouva un peu laſſe & fatiguée, & elle pria le Roi de la diſpenſer de l'accompagner dans un ſi pénible exercice. Le Roi qui ne pouvoit l'abandonner, aima mieux en différer le divertiſſement, que de le donner aux autres Dames ſans qu'elle y eût part. On remit la partie à trois jours, & on paſſa cet intervalle de tems dans des jeux, des

des bals & des feſtins, où l'adreſſe & la magnificence du Roi parurent toûjours avec éclat. Ce fut dans une de ces fêtes que le Duc préſenta au Roi les vers qu'il avoit faits par ſon ordre ; le Roi en fit la lecture après le bal fini, & les ayant trouvés d'une juſteſſe merveilleuſe, il en donna le plaiſir à toute la Cour, par la lecture qu'on en fit publiquement pendant la collation. En voici une copie qui m'eſt tombée entre les mains.



TRIOMPHE

TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR LE CŒUR D'IRIS.

L'Amour (a) cet aimable vainqueur,
A qui tout céde & que rien ne surmonte,
Etoit prêt de joüir d'un extrème bonheur
Lorsqu'il se souvint à sa honte,
Que bien que tout lui fût soûmis
Il n'avoit point le cœur d'Iris.
Il voyoit mille cœurs qui s'empressoient sans cesse
De venir en foule à sa Cour,
Car les cœurs ont cette foiblesse
Depuis que l'Univers est soûmis à l'Amour.

Le cœur d'Iris ne pouvoit se contraindre,
Il les regardoit tous avec quelque mépris,
Il n'appartient qu'au cœur d'Iris
De connoître l'Amour & de ne le pas craindre.

(a) *Le Roi.*

Que

Ce Conquérant avoit droit de s'en plaindre ;
Que l'on ne soit donc pas surpris,
Si, rempli d'une noble audace,
Il voulut attaquer cette invincible place,
Il le voulut en effet,
Et ce que l'Amour veut est fait.

Avant que d'entreprendre une si juste guerre,
Il fit assembler son Conseil ;
Ce Conseil n'a point de pareil
Ni dans les Cieux ni sur la Terre,
C'est un agréable amas
De guerrieres vigilantes,
Qui sont toutes ses Confidentes.
Et qui toutes ont des appas.
L'on y vit la magnificence,
L'espérance, la complaisance,
La tendresse, la propreté.
L'on y vit la flaterie,
La hardiesse & la galanterie,
L'Amour les aime avec égalité;
Car elle sont sous son obéissance,
Et le servent de tous côtés.
En rendant toutes les Beautés
Tributaires de sa puissance.

Mais il n'est pas mal à propos
De dire en passant quatre mots

De

De tant de guerrieres aimables ;
La galanterie aujourd'hui
Est une des plus agréables ;
Elle plaît à l'Amour & ne va point sans lui
Toutes ses actions font voir sa bonne grace,
Elle charme quoi qu'elle fasse,
Elle a de merveilleux talens,
Elle se voit par tout chérie ;
Et plus d'un cœur hait les Galans
Sans hair la galanterie.

La Flaterie a l'air charmant;
Elle paroît d'abord douce, aimable & sincere ;
Mais à parler ingénûment,
Quand elle du dit bien, ce n'est pas pour en faire,
Ou du moins c'est très-rarement.

L'on peindra bien la complaisance
Lorsqu'on dira que son pouvoir est grand;
Qu'elle vient par sa patience
Presque toûjours à bout de ce qu'elle entreprend ;
Et l'on sçait par expérience,
Qu'Amour, ce charmant vainqueur,
Se déguise en complaisance
Pour faire moins de bruit, ou pour surprendre un cœur.

La magnificence a des charmes,
Quoique la vanité forme tous ses desseins ;

Et

Et les richesses sont des armes
Qui peuvent, dans de nobles mains,
Vaincre les cœurs les plus rebelles,
Et gagner l'amitié des Belles.

La propreté fait moins de bruit,
Elle se plaît d'être bien mise,
Et souvent en une entreprise
Elle retire plus de fruit :
On la voit toûjours paroître,
Sans qu'elle ait rien d'affecté :
L'Amour a de la peine à se faire connoître,
Lorsqu'il est sans la propreté.

L'Espérance est toûjours constante
Et ne se rebute jamais,
Quelquefois elle se contente
Dans des desseins & des souhaits,
Qui passent souvent son attente;
Mais quoiqu'ils soient hors de saison
Elle en pourroit rendre raison.

La tendresse prétend qu'on l'aime
Autant qu'elle prétend aimer,
Et les cœurs se laissent charmer
A sa délicasse extrème;
A peine peut-on concevoir
Et son adresse & son pouvoir :
Chacun l'estime & la caresse;

Et l'Amour avoue à son tour,
Que dès qu'il est sans la tendresse,
Il ne passe plus pour Amour.

Je dirai que la Hardiesse
Est incapable de foiblesse ;
Elle n'a jamais de langueur,
Tout lui donne de l'assurance,
Rien ne l'étonne, & sa vigueur
S'augmente par la résistance.
Les Amans les plus amoureux
La consultent dans leurs affaires,
Et souvent les plus téméraires
Ne sont pas les plus malheureux.

Parlons encore de trois guerrieres
Moins aimables que les premieres
Dont j'ai déja fait les portraits.
Commençons par la Jalousie,
De qui les coups, de qui les traits
Blessent toûjours la fantaisie.
Dieux ! qu'elle est d'une étrange humeur,
Elle n'explique rien qu'à son désavantage,
Et sur le plus léger ombrage,
Elle se rompt la tête & se ronge le cœur.
L'inquiétude est la seconde,
Elle se plaît à fatiguer l'Amour,
Il n'est point d'endroit dans le monde,
Qui ne la divertisse & l'ennuye à son tour.

On

On n'a point de mesure à prendre
Pour l'arrêter ou pour l'attendre.
L'Amour s'en plaint à tout propos,
Mais ce qu'il trouve de plus rude
Est que presque toujours il chasse le repos:
Pour retenir l'Inquiétude.

La Ruse n'a que lâcheté
Et que malice pour partage,
Quand elle dit la vérité
C'est qu'elle est à son avantage.
L'Amour peut s'en servir à la prise d'un cœur,
Quoique bien souvent il s'abuse,
Car les services de la ruse,
Ne lui feront jamais d'honneur.
Or ces guerrieres se rendirent
Dans le lieu du Conseil le jour qu'on avoit pris,
On y parla du cœur d'Iris,
Et quelques-unes d'abord dirent
Qu'il étoit honteux à l'Amour
De laisser encor plus d'un jour
Cette place en état de pouvoir se défendre;
Qu'il falloit désormais ou périr, ou la prendre,
Qu'en vain l'Amour avoit fait tant d'exploits
Si ce cœur refusoit d'obéir à ses loix.
Quelques autres plus retenues,
Leur répondirent hautement,
Que bien que ces raisons fussent assez connues,

On devoit agir prudemment.
Qu'on ne prenoit pas de la sorte
Une place si forte :
Et que le Cœur d'Iris
Pouvoit bien plus d'un jour
Opposer ses remparts aux forces de l'Amour.
Que la place étoit bien gardée ;
Que par la Vertu même elle étoit commandée,
Et que l'Amour avoit été battu
Plus d'une fois par la Vertu.

L'Amour avoit trop de courage
Pour s'arrêter à cét avis ;
Et sans haranguer davantage,
Il voulut que les siens fussent d'abord suivis.
La Valeur lui faisoit entendre
Qu'il est beau de tout entreprendre,
Pour posséder le cœur d'Iris :
Et tenoit pour indubitable
Qu'il n'est point de cœur imprenable,
Et qu'il doit prendre un jour tous ceux qu'il n'a pas pris.
Rempli de ce désir ce Conquerant s'apprête
A cette importante conquête.
Il veut mettre en effet ses généreux projets,
Et pour montrer à tous qu'il peut ce qu'il désire,
Il commande à l'instant qu'on arme ses Sujets,
Dans tous les lieux de son Empire.

La Vertu qui voyoit un effort si puissant,
Craignoit d'être contrainte à céder la victoire;
Et pour mettre remede à ce danger pressant,
Elle fit avertir la Gloire.
La Gloire (*a*) a de l'honneur & de la probité,
Jamais le malheur ne l'étonne,
Elle songe toûjours à l'immortalité,
Et ne fait que ce qui la donne:
Elle aime la Vertu, mais c'est du fond du cœur,
La Vertu l'aime aussi comme sa propre sœur;
Elles sont deux & ne sont qu'une,
Souvent l'une pour l'autre elles ont combattu;
Et l'on a vû souvent la Gloire & la Vertu
Faire tête à la Fortune.
Si la Gloire aimoit les appas,
La Vertu, guerriere aimable,
Quand l'Amour étoit raisonnable,
Ne s'en effarouchoit pas.
Il est vrai qu'autrefois ils avoient eu querelle,
L'Amour l'ayant choquée en cent occasions;
La Gloire avoit aussi blâmé ses actions,
L'ayant même traité d'ingrat & d'infidele;
Mais dans leur amitié sincere & mutuelle
La Gloire avoit aussi servi l'Amour
A gagner plus d'une victoire,
Et l'Amour avoit à son tour,

(*a*) *Md. L. D. M.*

Travaillé souvent pour la Gloire.

Mais cependant l'Amour, pour ne perdre le tems,
Commande à la Renommée
De faire venir son Armée,
Et dans deux jours se met aux champs.
Il divise en trois corps ses Troupes amoureuses,
Et choisit les plus belliqueuses
Pour les ménager prudemment.
Il étoit lui-même à leur tête
Prêt à combattre vaillamment
Pour une si belle conquête.
Il prétendoit à tout prix
Soûmettre le cœur d'Iris.
Il se fondoit sur son expérience,
Sur son adresse & sa vaillance.
Dès qu'on met l'Amour en jeu,
Il n'entend plus raillerie,
Et ne dresse jamais aucune batterie
Qu'à dessein de faire grand feu.

Dans sa marche il fit paroître
Qu'il est toujours très-puissant,
Car il conquit en passant,
Les cœurs qu'il pût reconnoître;
Il emporta d'assaut le cœur d'Amarillis, (a)

(a) *Mancini.*

Il prit celui d'Amynthe (*a*) & celui de Philis (*b*) ;
Il accepta les clés de celui de Climene (*c*).
Et celui de Cloris (*d*) le reconnut sans peine.
Ces cœurs n'étoient pas assez forts
Pour soutenir un siége, & pour se bien défendre :
Aussi l'Amour pour les prendre
Ne fit pas de grands efforts.

Enfin les Troupes se rendirent
Auprès du cœur d'Iris qui ne les craignoit pas,
Et par les formes l'investirent,
Après avoir donné quelques légers combats.

Le cœur d'Iris est fait sur un parfait modele,
C'est une place forte, aimable, noble, belle,
Qui va même de pair avec les plus grands cœurs.
Elle n'est en état que depuis quatre lustres :
Mais le sang de ses fondateurs (*e*)
Tient rang depuis long-tems parmi tous les illustres.

Cette place a de beaux dehors,
Et cinq portes très-régulieres,
La porte de la Vûe est une des premieres,
Et ne sauroit céder qu'à de puissans efforts.
C'est là que sans cesse se montrent

(a) La Valiere. (b) Montespan. (c) Du Lude (d) La Q. H. N. S. (e) Flatterie de Mr. D. S.

Une troupe de doux regards,
Qui, sans avoir nuls égards,
Volent innocemment tous ceux qui s'y rencontrent.

Cent fois l'Amour, ce Conquérant rusé,
Après s'être bien déguisé,
Voulut entrer par cette porte:
Mais la Vertu qu'on trompe rarement,
Le reconnut toûjours déguisé de la sorte,
Et le chassa honteusement.

La porte de l'Ouïe est étroite & petite,
Il faut passer par cent jolis détours,
Et c'est en vain qu'on sollicite,
D'y pouvoir entrer tous les jours.
On n'entre pas dès qu'on ose y paroître,
Il faut parler & se faire connoître.

Celle du Goût a ses beautés,
Et mille régularités;
La nature la fit avec un soin extrème:
C'est un ouvrage sans égal,
Et cette porte enfin d'yvoire & de corail
S'ouvre à propos, & se ferme de même.

Celle de l'Odorat exhale des odeurs
Plus douces que celles des fleurs.

La porte du Toucher est extrèmement forte,

Mais

Mais tout le monde sait, sans en être surpris,
Que ce n'est point par cette porte,
Qu'on entre dans le cœur d'Iris.
Enfin cette Place fameuse
Par son assiette avantageuse,
N'est pas difficile à garder,
Et l'on a toûjours pû connoître,
Qu'on n'y prétend souffrir qu'un Maître,
Et que la Vertu seule a droit d'y commander.

C'est aussi la Vertu qui défend cette Place,
Avec mille beaux sentimens,
L'Amour sans cesse la menace:
Mais elle rit de ses emportemens.
Cette Personne incomparable,
Parfaite en tout, partout aimable,
Rejettoit tous ses Favoris,
Et le monde seroit dans une paix profonde,
Si comme dans le cœur d'Iris,
La Vertu commandoit dans tous les cœurs du Monde.

Huit guerrieres servoient presque en toute saison,
D'Officiers dans la Garnison.
L'on y voyoit toûjours la Force, la Prudence,
La Justice, la Tempérance,
L'Indifférence & la Tranquillité;
L'on y trouvoit la Modestie,
Et l'Amitié qu'un peu de sympathie

Rend semblable à l'Amour par bien plus d'un côté.

L'Amour pour les gagner mettoit tout en usage;
Mais il en connoissoit la vaillance & l'honneur.

Ce n'est pas un petit ouvrage
Que d'attaquer un noble cœur.

Comme il a de l'expérience
Il distribua les quartiers,
S'empara des hauteurs, des bois & des sentiers
Avec beaucoup de diligence,
Tous ses retranchemens n'avoient aucun défaut.
L'Ennemi ne pouvoit lui dresser aucun piége,
Car il étoit alors aussi savant en siége
Qu'il étoit heureux en assaut.
Son courage étoit grand, son soin étoit extrème.
Il voyoit ses travaux lui-même,
Et ce Conquérant à son tour
Employoit son adresse à remuer la terre,
Pour persuader que l'Amour
Est infatigable à la guerre.

Cependant sur le prompt avis
Que la Gloire (a) eut du siége & de la guerre ouverte,
Elle se dépêcha d'aller au cœur d'Iris,
Pour empêcher les deux Partis
De courir chacun à leur perte.

De-

Depuis long-tems elle savoit
Que la Vertu n'avoit point de foiblesse,
Qu'elle écoutoit tous ses conseils sans cesse,
Et que l'Amour quelquefois les suivoit;
Mais que l'Amour étant opiniâtre,
Ou battroit, ou se feroit battre.
Elle eût voulu que la Vertu
Eût traité l'Amour sans rudesse,
Et que l'Amour eût combattu
Par le conseil de la Tendresse.
Le plus grand de tous ses souhaits
Etoit de presser une paix,
Où tous les deux partis eussent de l'avantage.
Le monde l'espéroit, & l'on disoit par-tout,
Que la Gloire étoit assez sage
Pour en pouvoir venir à bout.

L'Amour n'étoit pas sans peine,
Il redoutoit les assiégés,
Et ses gens étoient affligés
De voir son entreprise vaine.
Il prétendoit tout hasarder,
Il ne manquoit ni d'ardeur ni d'audace,
Et vouloit par assaut emporter cette place,
Croyant que la Vertu ne pourroit la garder.

Il fut la reconnoître, & résolut ensuite
De l'attaquer de deux côtés,

(a) *Les intrigues de Mad. D. L. M.*

Il se fondoit sur sa conduite:
Mais souvent il en manque & fait des nullités.
La porte de l'ouie & celle de la vûe
Lui parurent foibles d'abord:
Mais sur ce point l'Amour se trompa fort,
Car la place étoit bien pourvûe.

Les assiégés à tous momens
L'incommodoient dans ses retranchemens;
Et quoiqu'il fît toutes choses possibles,
Ils étoient toûjours invincibles;
Ils regardoient avec indignité,
L'Espérance & la Propreté;
Ils se moquoient de la Tendresse, (a)
Ils repoussoient la hardiesse,
Et sans relâche ils s'opposoient
A ce que les autres faisoient.
Encor que l'Amour soit habile,
Et qu'il puisse achever tout ce qu'il entreprend;
Il vit bien qu'il est difficile
De prendre un cœur que la Vertu défend.

Ces guerrieres pourtant, quoiqu'alors malheureuses,
Faisoient leur devoir constamment;
L'inquiétude seulement,
Par des façons séditieuses,

(a) Conduite de Mlle. de F. T. G.

Les troubloit indirectement :
Son humeur toûjours inconstante,
A qui tout plaît & que rien ne contente,
Donnoit de la peine à l'Amour ;
De tout ce qu'on faisoit elle étoit offensée,
Il ne se passoit point de jour
Qu'elle ne changeât de pensée.
Quant à la jalousie elle étoit sans emploi,
Quoique l'Amour l'eût avec soi,
Et quoiqu'elle en fût bien traitée.
La ruse qui veille toûjours,
Fit une mine en peu de jours:
Mais la mine fut éventée.
L'Amour étoit au désespoir *(a)*
De voir que la vertu méprisoit son pouvoir :
Mais une fortune contraire
Changea le vainqueur en vaincu,
Et fit connoître en cette affaire
Que souvent la fortune aide peu la vertu ;
Car la tendresse étant suivie
Des soins, des soupirs & des pleurs,
Malgré cent nobles défenseurs,
Gagna la porte de l'oüie.
Les assiégés crurent d'abord
Que tout cédoit à cet effort,
Et la surprise fut si grande,

(a) Le Roi.

Que leur courage en fut presque abattu.
Mais rien n'ébranle la vertu,
Lorsque c'est elle qui commande.

Durant ces mouvemens quelques légers soupirs,
Courant au gré de leurs desirs,
Rapportent à l'Amour qu'on voit dans la campagne
Un gros de gens qui viennent sur leurs pas.
L'Amour que la peur accompagne,
Se vit d'abord dans l'embarras.
Il reprend cœur, il s'arme en diligence,
Pour voir qui sont ces Ennemis,
Et plus ce gros de gens s'avance,
Plus l'Amour demeure surpris.
Mais il l'est plus qu'on ne peut croire,
Lorsqu'il voit que ce gros accompagne la Gloire,
Et qu'elle s'en détache afin de l'embrasser.
Pour répondre à ces soins il s'avance, il se presse,
Et chacun les laissant passer,
Ils se rendent tous deux caresse pour caresse.

Les complimens durerent tout le jour,
Celui d'après la Gloire vit l'Amour,
Et lui parla de paix dès cette conférence.
L'Amour fit de la résistance,
Lui remontra qu'il étoit en pouvoir
De vaincre, & de tout entreprendre,
Et par des raisons lui fit voir,

Que

Que la place devoit se rendre.
Mais la Gloire lui fit entendre,
Que bien souvent un noble désespoir
Fait faire des efforts qu'on ne sauroit comprendre.
Il se laisse toucher à ce zéle pressant ;
Et sans différer il consent
Que la Gloire se satisfasse.
On fait trois jours de trêve, & la Gloire d'abord,
Pour mettre enfin l'Amour & la Vertu d'accord,
Se présente devant la place.

Quels plaisirs ne goute pas
Un cœur que la Vertu possede,
Quand la Gloire avec ses appas
Se présente & vient à son aide ;
La Vertu la reçut avec empressement,
Lui donna d'abord audience.
Il est vrai que par bienséance
Tout se passa publiquement.
Le monde sait que d'ordinaire,
La Vertu n'a point de secret,
Et qu'elle auroit bien du regret,
Si chacun ne voyoit tout ce qu'elle veut faire.
Pour persuader la Vertu
La Gloire mit tout en usage,
Et lui fait voir qu'elle avoit combattu
Jusqu'alors à son avantage ;

Qu'elle

Qu'elle ne feroit pas moins sage (a)
Pour être bien avec l'Amour,
Et que peut-être à son dommage
Il faudroit y venir un jour;
Que ce n'étoit pas une honte
De céder à ce Conquérant;
Qu'elle-même étoit son garant;
Et que le cœur d'Iris y trouveroit son compte;
Qu'il falloit céder au Vainqueur
De l'Air, de l'Onde, & de la Terre,
Et que la paix en matiere de cœur,
Valoit cent fois mieux que la guerre.
Enfin la Gloire agit avec tant de douceur,
Avec tant d'adresse & d'ardeur,
Qu'on reçut ses conseils comme de vrais Oracles.
La Vertu répondit par des remercimens,
Et prit un jour pour vaincre les obstacles,
Que pouvoient apporter ses nobles sentimens.
Alors la Gloire crut qu'il étoit nécessaire,
Qu'Amour fût instruit de l'affaire.
L'Amour lui répondit qu'il tiendroit à bonheur,
Qu'elle voulût lui rendre office;
L'Amour acquiert bien de l'honneur,
Lorsque la Gloire agit pour lui rendre service.

Cependant le Conseil s'assemble au cœur d'Iris,

(a) *Conseil de M. D. L. M.*

Et

Et la vertu prend les avis
Pour rendre réponse à la Gloire.
On conclut à la paix, & dès le même jour,
Ce qu'on ne peut qu'à peine croire,
Le cœur d'Iris hait moins l'Amour.
Ensuite on parle, on demande, on propose,
Et pour ne perdre pas le tems,
La Gloire régle toute chose,
Et fait dresser les Articles suivans.

I.

Que dans le cœur d'Iris sans nulle dépendance,
L'Amour & la Vertu vivroient d'intelligence;
Et que tous les beaux sentimens
Obéiroient à leurs commandemens.

II.

Que la Gloire pourroit revenir à toute heure
Y faire sa demeure,
Soit dans un tems de guerre ou dans un tems de paix,
Sans que l'Amour le pût trouver mauvais.

III.

Que l'amitié ne seroit point chassée,
Et qu'elle seroit caressée.

IV.

Qu'on feroit sortir à l'instant,
Bale en bouche & tambour battant,
Les troupes de l'indifférence,
Et qu'elle iroit faire sa résidence
Dans quelque ingrat & froid séjour,

Loin

Loin de l'Empire de l'Amour.

V.

Que la tranquillité pourroit aussi par grace
Aller & venir dans la place;
Mais que l'Amour lui pourroit ordonner
De n'y pas toûjours séjourner.

VI.

Que l'Amour conduit par la Gloire,
Pour triomphe de la victoire,
Entreroit dans le cœur d'Iris,
Avec les jeux, les appas & les ris:
Que ces troupes seroient suivies
De quelques autres Compagnies.

VII.

Qu'il seroit permis à l'Amour
De retenir à sa Cour,
Quand il lui prendroit fantaisie,
L'Inquiétude avec la Jalousie;
Mais que l'Amour présentement
Ordonnoit leur éloignement.

VIII.

Que la hardiesse & l'audace
N'entreroient jamais dans la place;
Et que la ruse aussi ne pourroit obtenir
Nul passage pour y venir.

IX.

Que tous ces grands donneurs d'allarmes,
Comme Chagrins, Soucis & Larmes,

N'en-

N'entreroient point au cœur d'Iris,
Et que s'ils osoient l'entreprendre,
La Justice les voyant pris,
Les casseroit sans les entendre.

Les Articles furent signés,
Tout se passa de bonne grace,
Les Otages étant donnés
L'Amour incognito fut visiter la place.
Les Festins, les Cadeaux, les Bals & les Concerts,
Troupes aussi belles que fortes,
Allerent se poster aux portes,
Trouvant les passages ouverts;
Leur prompt abord troubla la modestie;
Mais la vertu lui défendant d'agir,
Elle obéit sans (a) nulle repartie,
Et se contenta d'en rougir.

Enfin l'Amour pompeux & magnifique,
Fit son entrée (b) au cœur d'Iris,
Les plaisirs, les jeux & les ris
Rendirent la Fête publique.
La Gloire & la Vertu marchoient à ses côtés,
Et sous leur charmante conduite,
Ces guerrieres qu'Amour a toûjours à sa suite,
Etaloient à l'envi mille & mille beautés.

(a) *Passe-tems Royal.* (b) *Le doux moment.*

Tout le monde admiroit son superbe équipage,
Et dès que la Vertu
Le vit paroître avec tant d'avantage,
Elle se repentit d'avoir tant combattu.

Comme j'ai cru que la lecture de cette piece du Duc de S. Agnan ne pourroit pas vous lasser, je l'ai placée dans cet endroit qui lui seroit encore plus naturel si elle n'étoit point si longue. Quoi qu'il en soit, il faut avoüer que bien que ces vers ne soient qu'une description énigmatique des Amours de notre Héroïne, ils ont néantmoins de la beauté, & ils doivent paroître fort spirituels à ceux qui en pourront pénétrer le sens : ils furent lûs du Roi & de la Cour avec bien de la satisfaction ; & le contentement qu'on témoigna, doit passer pour une marque assûrée de leur valeur. Le Duc y réussit merveilleusement, & lorsqu'il travaille sur une matiere qui a du rapport avec son naturel fort galant, il ne fait rien qui ne soit agréable. Le stile en des endroits

droits eſt un peu flateur : mais auſſi ceux qui pourront voir clair dans l'obſcurité de quelques mots, connoîtront que la ſatyre n'en eſt pas entierement bannie. Mais revenons à notre Hiſtoire & ſuivons, s'il ſe peut, notre Belle, qui part avec ſon Prince pour une partie de chaſſe, qui lui donnera du divertiſſement.

Elle étoit vêtue ce jour-là d'un juſte-au-corps en broderie d'un prix conſidérable, & la coëffure étoit faite des plus belles plumes qu'on eût pû trouver. Il ſembloit, tant elle avoit bon air avec cet habillement, qu'elle ne pouvoit pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Le ſoir comme on ſe retiroit, il ſe leva un petit vent qui obligea Mademoiſelle de Fontange de quitter ſa Capeline. Elle fit attacher ſa coëffure avec un ruban dont les nœuds tomboient ſur le front, & cet ajuſtement de tête plût ſi fort au Roi, qu'il la pria de ne ſe coëffer point autrement de tout

ce

ce soir; le lendemain toutes les Dames de la Cour parurent coëffées de la même maniere. Voilà l'origine de ces grandes coëffures qu'on porte encore, & qui de la Cour de France ont passé dans presque toutes les Cours de l'Europe. La crainte qu'avoit son Amant qu'il n'arrivât quelque accident dans la course à cette nouvelle Chasseresse, l'obligea à rester toûjours à ses côtés : il ne l'abandonna point; & après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on couroit, il s'écarta avec elle dans le lieu le plus couvert du Bois, pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Comme l'on sait qu'il est de certains momens, où la solitude a plus de charmes pour nous que toute la pompe de la Cour, on laissa joüir paisiblement le Roi & sa Maîtresse du repos qu'ils cherchoient à l'écart, & on jugea fort bien, car on crut qu'il préferoit ce délassement à la gloire qu'il auroit

pû

pû tirer de la chaſſe. Quoi qu'il en ſoit, la ſuite a fait connoître que nos Amans ne ſe retirerent ainſi tous deux que pour faire un tiers. Mademoiſelle de Fontange depuis ce jour a été fort incommodée de maux de cœur & de douleurs de tête, qui étant les véritables ſymptomes de la groſſeſſe, nous pouvons croire, ſans deviner, que la courſe fut vigoureuſe, & que ces momens de retraite ne ſe paſſerent pas tous dans l'oiſiveté. C'eſt ainſi que les Héros faiſoient autrefois; les Dieux n'avoient point de lieu plus propre pour l'exercice de leurs amours que la campagne, & nous avons ſujet de croire que le fruit qui naîtra de ce paſſe-tems n'en ſera pas plus ſauvage pour avoir pris ſon commencement dans les bois.

Le jour qui ſuivit cette partie de divertiſſement, ne fut pas également heureux pour toute la Cour, puiſque le Roi & ſa Maîtreſſe ne le paſſerent que dans la triſteſſe, cette Belle

Belle ſe reſſentant des fatigues de la chaſſe, ou ſi vous voulez, des momens de la retraite, ſouffrit des maux de cœur fort grands, & des douleurs de tête fort aiguës. Bien que ſon Amant connût que ces maux ne ſeroient pas de durée, il y parut néantmoins autant ſenſible que s'ils avoient été fort dangereux; il ne la quitta point, & agit toûjours auprès d'elle en Amant, mais le plus paſſionné du monde: il court, il va, il revient & ſemble mourir d'un mal qui ne le touche que dans ce qu'il aime; la triſteſſe de ſa Maîtreſſe le mit dans un abattement extraordinaire: mais ce qui lui tira preſque les larmes des yeux, ce fut lorſqu'au plus fort de la douleur, Mademoiſelle de Fontange attachant ſes regards ſur lui, lui dit d'une maniere tendre & languiſſante: *Ah! mon cher Prince, faut-il que les douleurs ſuivent de ſi près les plaiſirs les plus purs? Ah! il n'importe, pourſuivit-elle, j'en chéris la cauſe, & l'aimerai*

merai éternellement. A ces paroles le Roi, qui étoit aſſis ſur ſon lit l'embraſſa étroitement ; & la ſerrant le plus amoureuſement du monde, il lui jura que jamais il n'auroit d'autre Maîtreſſe qu'elle, & que de ſa vie il n'avoit conçû tant d'amour pour une perſonne qu'il en reſſentoit pour elle.

L'après-diné notre malade ſe porta mieux ; elle reçut pluſieurs viſites, & jamais reſte de journée n'a été ſi bien employé que le fut celui-là : on y parla de nouvelles galantes, & des pieces d'eſprit qui étoient les plus récentes ; & comme c'étoit à qui contribueroit davantage au divertiſſement de la Belle, Mad. D. A. qui avoit été de la chaſſe, tira un écrit de ſa poche, & en fit la lecture aſſez vîte pour qu'aucun ne pût en pénétrer le ſens. C'étoit une Enigme qu'elle dit qui lui étoit tombée par haſard entre les mains, qu'elle en ignoroit le mot, mais qu'elle croyoit

qu'elle ne pouvoit être que noble & relevée, puiſqu'il y étoit parlé du Roi. La voici :

ENIGME.

Tantôt je ſuis ouvert, tantôt je ſuis fermé,
Selon qu'il plaît au Roi le plus puiſſant qu'on voye;
Je reſſens la douleur, & je donne la joie,
Je ſuis, ou peu s'en faut, de tout le monde aimé.

Mon frere fort ſouvent de transport animé,
Vient fouler ſans reſpect mon corail & ma ſoie,
Il me perce le ſein, mais auſſi je le noie.
Et j'éteins tous les feux dont il s'étoit armé.

Je ſuis petit de corps, mais je donne la vie,
Plus je ſuis à couvert, plus je reçois de pluie,
J'ai la langue en la bouche, & je ne parle point.

Mon nom eſt trop caché pour le pouvoir connoître,
Un ombrage à vos yeux m'empeche de paroître,
Ne vous rompez donc plus la tête ſur ce point.

Devant que l'énigme paſſât de main en main, le Roi en voulut faire la lecture. Bien qu'il ait de l'eſprit infiniment, il ne l'eut pas pour lors aſ-
ſez

ſez pénétrant pour en découvrir le ſens. Sa Maîtreſſe fut plus ſpirituelle & entra d'abord dans la penſée de celui qui l'avoit compoſée : mais bien loin de la déclarer, elle dit, pour dégoûter les autres d'une recherche plus exacte, que cela ne méritoit pas qu'on s'y appliquât davantage. Cela donna à penſer à une de la Compagnie, qui faiſant une ſeconde lecture de L'ouvrage, y connut ce qui y étoit myſtérieux ; elle eut pour lors plus d'eſprit que de jugement, car elle ne put s'empêcher de dire tout haut, qu'on ne devoit pas être ſurpris ſi le véritable ſens de l'énigme étoit ſi difficile à trouver, puiſqu'il n'y avoit que le Roi qui en eût la véritable clé. Cette parole ne produiſit pas un effet tel, que celle qui l'avoit imprudemment lâchée auroit ſouhaité. Le Roi & toutes celles qui compoſoient le Cercle devinerent facilement qui étoit celle qui étoit ſur jeu ; on s'enquit de Mad. D. A. de qui elle avoit eu

ces vers, on fit toutes les perquiſitions poſſibles pour en apprendre l'Auteur; mais Mad. D. A. qui étoit innocente du ſtratagème, s'en excuſa facilement, & dit qu'elle les avoit trouvés ſur ſa table à ſon lever, ſans ſavoir par qui, ni comment ils y avoient été mis. Cela ne ſatisfit pas le Roi, qui ne veut pas qu'on raille ce qu'il aime. La Compagnie prit congé de Mademoiſelle de Fontange, & pluſieurs des perſonnes qui la compoſoient ſe retirerent, afin de rire à leur aiſe & ſe divertir de l'énigme dont la plaiſanterie avoit choqué ſi vivement cette Belle. On ſoupçonna quelques Amies d'Aſtérie d'avoir part à cet ouvrage: mais elle les juſtifia toutes auprès du Roi, & fit voir que le hazard ſe mêloit ſouvent de beaucoup de choſes qui ſembloient être exécutées avec deſſein. Pour confirmer ce qu'elle diſoit, elle apporta pour exemple la ſimplicité avec laquelle elle avoit produit quelques an-

nées

nées auparavant un Sonnet qui étoit bien plus ſatyrique. Je vais vous dire comment cela ſe paſſa. Vous ſaurez donc que la ruelle d'Aſtérie a toûjours été compoſée de tout ce qu'il y a de plus ſpirituel & de plus éclairé à la Cour parmi le Sexe. Un jour entr'autres que la Compagnie étoit fort grande, & que le Roi étoit préſent, après avoir parlé des modes, qui eſt l'entretien le plus ordinaire des Dames, un jeune Abbé qui ne cherchoit que l'occaſion de faire paroître ſon eſprit, fit tomber la converſation ſur les ouvrages galans nouvellement imprimés. On y parla de toutes ſortes de ſciences, mais d'une maniere qui n'avoit rien de pédanteſque : la Philoſophie de M. Deſcartes y fut agitée ; Gaſſendi eut ſes partiſans, & on peut dire que les Maîtres auroient eu de la peine à en parler plus ſavamment. Aſtérie, qui étoit pour la Sceptique, envoya querir dans ſon cabinet un livre dont elle

avoit besoin pour confirmer quelque chose qu'elle avoit avancée ; on l'apporta, il avoit pour titre, *Recherche de la Vérité* ; elle l'ouvrit, & elle trouva dedans les vers suivans écrits sur un papier volant.

SONNET.

Quatre animaux, M. D. T. S. sont maîtres de ton sort ;
Chacun voit son Rival d'un œil de jalousie,
Et veut gouverner seul, mais leur rage est unie,
Pour sucer tour à tour ton sang jusqu'à la mort.
Le Lion prend par tout sans épargner l'autel,

Le tim de Mouton opprime l'innocence,
Le Lezard des jappins dort dessus la finance,
Mais du dernier de tous le poison est mortel.

C'est ce funeste Auteur de toutes nos miseres,
Qui chassa du jardin le premier de nos Peres,
Et pour prix de sa Foi lui promit un trésor.

Ce serpent garde encor son ancienne malice ;
Il se couvre de fleurs, & tout son artifice
Est de tromper son Maître avec la pomme d'or.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que la lecture de ce Sonnet fit changer

ger l'entretien ; on connut d'abord l'excès de la satyre, & chacun voulut faire paroitre son zele pour en rechercher l'Auteur, mais ce fut inutilement : on l'attribua à un Italien fort critique, qui s'appelloit *Gerolamo Pamphilio*; quelques mécontentemens qu'il avoit reçus sans sujet d'un des Ministres d'Etat, donnerent fondement de croire que c'étoit lui qui avoit ainsi répandu sa bile sur tous les autres. Il avoit déja été soupçonné d'être l'Auteur de cette inscription qui fit tant de bruit, & qui fut placée dans un cartouche au-dessus de la porte de la chambre d'Astérie un jour que le Roi lui donnoit le divertissement de la Musique. Comme je crois que personne ne l'ignore, je ne la mets point ici, outre qu'elle ne fait rien au sujet.

Revenons à Mademoiselle de Fontange, que nous avons laissée avec le Roi, bien fâchée de ce qu'elle avoit servi de divertissement à la

Compagnie. Elle témoigna que cette aventure la touchoit d'autant plus vivement, qu'on l'attaquoit dans ce qu'elle avoit de plus ſenſible. Le Roi n'en marqua pas moins de déplaiſir, mais ſeulement à cauſe qu'il en donnoit à ſa Maitreſſe ; car pour lui on peut dire qu'il ſe met au-deſſus de ces ſortes de bagatelles. Il la conſola & lui promit d'en faire une ſi exacte recherche, qu'il découvriroit celui ou celle qui auroit voulu ſe divertir à ſes dépens. Cela la remit un peu, & après quelques réflexions, elle le pria de laiſſer le tout dans le ſilence, ſans y penſer davantage. Elle fit prudemment, car c'étoit l'unique moyen d'étouffer la raillerie, & d'empêcher le monde d'en parler. Nos Amans ne s'appliquerent donc plus qu'à paſſer agréablement le tems & à ſe donner tous les témoignages les plus tendres de leurs amours. On peut dire que le Roi n'en a jamais marqué davantage que pour Mademoiſelle de Fontange.

Fontange. Il ne peut pas être plus ardent, & le retour avec lequel cette Belle témoigna le ſien, ne peut pas être plus paſſionné. Elle le fit paroitre particulierement, lorſqu'étant à Paris elle apprit de Saint Germain, que le Roi qui ſe fait ſouvent un de ces plaiſirs de vigueur, avoit couru grand danger dans la pourſuite d'un Sanglier; que ſon cheval avoit été bleſſé par cette bête, & que ſans une force & une adreſſe particuliere, Sa Majeſté auroit eu de la peine à ſe tirer du péril. Cette nouvelle lui fut communiquée par un Gentilhomme de Madame la Princeſſe d'Epinoi, qui étoit elle-même de la partie. Mademoiſelle de Fontange y fut preſque auſſi ſenſible que ſi le mal étoit effectivement arrivé; elle tomba dans la plus grande triſteſſe du monde, & envoya dès le même jour ce billet au Roi.

Je ne puis, mon cher Prince, vous

exprimer l'inquiétude où je ſuis. Puis-je apprendre de tous côtés le peu de ſoin que vous apportez à votre conſervation, ſans trembler ? Au nom de Dieu ménagez mieux une vie qui m'eſt plus chere que la mienne, ſi vous voulez me trouver à votre retour. Eh quoi ! votre courage n'eſt-il pas aſſez connu auſſi bien que votre adreſſe, pour vous expoſer ainſi à de nouveaux dangers ? Pouvez-vous trouver le délaſſement des fatigues de la guerre, dans un exercice ſi pénible & ſi périlleux ? Ah j'en tremble de peur. Pardonnez, mon cher Prince, ces reproches à l'ardeur de ma paſſion, & revenez ſi vous aimez, & ſi vous voulez retirer de la crainte celle qui vous chérit ſi tendrement.

Il eſt aiſé à connoître que l'étude a moins de part à cette lettre que le cœur ; l'on découvre d'abord que c'eſt lui qui parle, & il ſeroit difficile de le faire parler plus tendrement. Elle fut lûe du Roi avec des

transports

transſports de joie qu'il ſeroit mal aiſé d'exprimer ; il la baiſa mille fois, & envoya auſſi-tôt un exprès à ſa Maîtreſſe avec cette réponſe.

Non, ma chere Enfant, ne craignez pas, le péril eſt paſſé, & je ne veux plus me conſerver que pour vous ſeule. Je vous l'avoue, je ne ſuis pas excuſable d'avoir cherché du plaiſir dans des exercices que vous n'avez pas partagés avec moi : mais pardonnez ces momens que j'ai donnés au déſir de la gloire, & je pars pour paſſer les jours entiers à vous dire que je vous aime. Ah ! qu'il eſt doux ſeulement d'y penſer, lorſqu'on aime un Enfant ſi aimable, & qu'on eſt certain d'en être aimé !

Le Roi ſuivit de bien près cette lettre, & partit de Verſailles le jour d'après celui qu'elle fut envoyée, pour aller raſſûrer ſa Belle. Ah ! que je ſuis heureuſe, mon cher Prince,

lui dit elle, en l'abordant avec un air engageant, de vous voir ainsi de retour ! Ah que l'éloignement de ce qu'on aime est une chose difficile à supporter ! Je l'ai bien éprouvé, ma chere Enfant, lui dit le Roi en l'embrassant, & ce n'est que l'amour extrème que je vous porte qui m'a si-tôt rappellé, & qui n'a pas pû me permettre de vivre un moment sans vous. Cette entrevûe fut accompagnée d'autant de marques de joie, que si c'eût été la premiere : nos Amans ne pouvoient assez se regarder, & les plaisirs qui suivirent ces transports furent goûtés de l'un & de l'autre dans toute leur étendue. Oui, on peut dire que ce fut dans toute leur étendue, puisque la nuit qui suivit l'arrivée de Versailles, fut trop courte pour Mars & pour Venus : le jour d'après partageoit une partie de leurs ébats ; & les dégoûts qui suivent de si près les plus purs contentemens, n'oserent pas troubler le

doux

doux passe-tems de notre Monarque.

Ce fut dans ces doux momens, que Mlle. de Fontange obtint du Roi la grace de ... qui lui avoit inutilement été demandée par la bouche de plus d'un Prince. Il lui accorda une pension considérable en faveur d'une Demoiselle de ses Amies, & l'Abbaye de Chelles dont sa Sœur a été pourvûe, fut encore un effet de sa liberalité. Tant il est vrai, que nous n'avons plus rien de cher, quand une fois nous avons donné notre cœur. Cette nouvelle Abbesse fut bénite avec une pompe & une magnificence extraordinaire ; c'étoit assez qu'elle fut la sœur de la Maîtresse du Roi pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie, aussi fut-elle honorée d'un grand nombre d'Evêques, presque toute la Cour y assista, & Mlle. de Fontange y parut avec un si grand éclat, qu'elle attira autant de regards sur elle, que celle qui en faisoit

faifoit le principal perfonnage.

Si toutes ces graces & ces faveurs dont nous venons de parler, avoient été accordées à des perfonnes qui ne fuffent pas recommandables par leur mérite particulier, elles pourroient être fujettes aux changemens ; mais toutes les demandes de Mlle. de Fontange, font faites avec tant de choix & de difcrétion, qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Si la V. L. R. avoit autant apporté de circonfpection, dans tout ce qu'elle a exigé du Roi, fon oncle ne feroit pas devenu d'Evêque Meûnier ; le proverbe eft un peu commun, mais il ne convient pas mal au fujet : on dit que c'eft fur fa pure & fimple démiffion, que M. de B. V. V. remplit dignement fa place ; nous ne pouvons le croire pieufement, fans ôter à une vertu ce qui appartient à une autre, & donner à l'humilité de A. B. I. B. ce qui a été un pur effet de fon obéïffance. Peut-être

être que s'il eût eu autant de bonheur qu'il eut de zele pour appaiser quelques légers troubles de son Diocese, il ne seroit pas si-tôt déchû de sa grandeur : mais le peu de réüssite qui suivit ses empressemens ne causa pas seulement sa disgrace, mais contribua aussi à celle de Monsieur de Molac. Le Roi lui en marqua son ressentiment par une lettre qu'il eut la simplicité de faire voir, où, entr'autres termes, il y avoit, *j'entends que votre Bréviaire fasse toute votre occupation.* Tant il est vrai que la Cour ne juge de la nature d'une entreprise que par le bon ou le mauvais succès, & que les bonnes intentions ne produisent pas toûjours de bons effets.

Comme l'air de la campagne donne souvent de l'assaisonnement à des plaisirs que nous trouverions fades & insipides dans les plus grandes Villes, le Roi ne passa pas long-temps à Paris, sans méditer son retour à Versailles. Il est vrai que c'est un lieu rempli

rempli d'enchantement, depuis qu'on s'eſt appliqué à l'orner & à l'embellir. Toute la Cour partit donc pour ce lieu de plaiſance, & le Roi y renouvella toutes les fêtes & tous les divertiſſemens qui avoient été en quelque maniere interrompus par ſon départ ſi précipité. Les parties de chaſſe y furent aſſignées ; les Dames qui accompagnent d'ordinaire Sa Majeſté dans cet exercice, y parurent infatigables, & y firent voir beaucoup de vigueur. La ſanté de Mademoiſelle de Fontange étoit trop chere au Roi pour qu'il lui permît de s'engager comme beaucoup d'autres Dames dans la courſe; elle en eut le plaiſir ſans ſe mettre dans le haſard, & vit de ſon carroſſe tout ce qui pouvoit ſatisfaire ſa curioſité. La chaſſe finie le Roi deſcendit de cheval, prit place auprès d'elle, & la conduiſit dans ſon appartement. Elle étoit pour lors dans l'humeur la plus gaie du monde : & elle dit mille plaiſanteries à

ſon

son Amant sur le divertissement qu'une de la troupe avoit donné en tombant de son cheval. Le Roi rioit de tout son cœur, particulierement quand elle dit devant plusieurs personnes, que cette chûte devoit être d'autant plus sensible à cette belle Chasseresse, que les Dames ne s'étoient pas pourvûes de caleçons contre l'ordinaire. Cela donna occasion à Mademoiselle de B. fille d'honneur de Madame, de dire qu'elle mourroit, s'il lui étoit arrivé un pareil accident; je me reserve, continua-t-elle, pour des divertissemens plus tranquilles, & je ne puis assez admirer celles qui ne peuvent goûter de plaisirs sans courir fortune de leur vie : elle lâcha cette parole sans prendre garde que Madame qui étoit présente, est une des plus passionnées pour cet exercice; aussi releva-t-elle hautement ce qui avoit été dit. Je vois bien, reprit-elle en s'adressant à celle qui eût bien voulu retirer sa parole, je vois bien

bien que les plaisirs de la ruelle vous toucheroient plus vivement, que ceux qui se trouvent dans l'agitation : il faut des divertissemens paresseux & sédentaires à celles dont la foiblesse ne leur permet pas d'en prendre d'autres. Madame la Dauphine fit changer l'entretien en parlant du Bal que Sa Majesté donnoit le lendemain. Ce fut un des plus beaux de tous ceux qui ont paru auparavant, tout y étoit pompeux & magnifique : le Roi y dansa avec son adresse ordinaire ; mais ce qui surprit le plus, ce fut qu'il prit jusqu'à deux fois une jeune Demoiselle, & lui dit quelques galanteries fort obligeantes. Il fut le lendemain au lever de sa Maîtresse, mais il la trouva dans une tristesse & un abattement extraordinaire : il témoigna bien du chagrin de la voir dans cet état, il lui demanda fort tendrement, quel en étoit le sujet. Ah ! Sire, lui dit-elle, en le regardant avec un air fort touchant, si votre personne

-ſonne étoit moins aimable, on auroit moins de triſteſſe. Il connut que c'étoit la jalouſie qui cauſoit ce déſordre, il n'en fut pas fâché, car quand il aime il veut être aimé, & il n'y a rien qui l'engage ſi fortement que ces ſortes de craintes, quand on les marque à propos. Il apprit de ſa Belle que ce qui s'étoit paſſé au Bal l'avoit un peu alarmée, & que c'étoit la ſeule cauſe de ſa mauvaiſe humeur. Il lui fit voir le peu de ſujet qu'elle avoit eu de s'affliger, l'aſſûra qu'il n'aimeroit jamais qu'elle, & que le ſoupçon qu'elle avoit eu étoit le plus mal fondé du monde. Eh quoi! continua-t-il, eſt-il poſſible que vous connoiſſiez ſi mal les ſentimens de mon cœur? J'abandonne tout ce que j'ai de plus cher dans la vie. Ah! c'eſt faire tort à mon amour que d'en avoir ſeulement la penſée, & vous ne le pouvez ſans condamner mon jugement dans le choix que j'ai fait de votre perſonne. Non je vous le dis encore

encore une fois, ne jugez pas de l'amour que je vous porte par celui que j'ai témoigné à d'autres par le passé : la différence vous en doit être connue si vous connoissez votre mérite. Croyez que trouvant en vous seule tout ce qu'il y a d'aimable dans toutes les aurres, je ne ferai jamais rien contre mon intérêt, ma parole, & mon inclination. Ah ! Sire, quel plaisir n'ai-je point goûté par votre discours, & qu'il est doux d'entendre de la bouche d'un Prince si aimable des paroles si tendres & si obligeantes! mais aussi qu'il est difficile d'aimer un Prince comme vous sans crainte & sans inquiétude ! Non je ne puis posséder un cœur comme le vôtre sans en appréhender la perte. C'est pourquoi excusez ma tristesse passée, & profitez de la joie que vous m'avez rendue en me confirmant dans la possession de votre cœur. Elle dit ces dernieres paroles en se jettant au col du Roi, qui ne put resister plus long-tems à ses

ſes careſſes ; il la baiſa, il l'embraſſa, & après tout ce badinage, ils firent quelque choſe qui n'eſt gueres plus ſérieux.

Les maux de cœur de Mlle. de Fontange continuant, elle déclara qu'elle étoit groſſe, ce qui obligea le Roi à lui donner le titre de Ducheſſe, comme il avoit fait à la Valiere, & à lui faire une Maiſon.

Il lui donna cent mille écus par mois. Mais comme elle étoit extrèmement libérale, le Duc de Noailles fut choiſi pour régler les dépenſes qu'elle devoit faire, afin que cette ſomme lui pût ſuffire. On commença alors à l'appeller Madame.

Quelque tems après Madame de Fontange accoucha, mais ſes couches lui furent funeſtes. Elle tomba dans une langueur qui la rendit méconnoiſſable, il lui reſta une perte de ſang qui fit qu'on craignit d'abord pour ſa vie. Il n'y eut perſonne qui ne crût qu'elle avoit été empoiſonnée,

&

& chacun en accusa Madame de Montespan. Bien loin qu'elle fût soulagée par les remedes qu'on lui ordonna, sa langueur augmenta toûjours. Le Roi la voyoit regulierement, & lui témoignoit de la maniere la plus tendre, le chagrin où il étoit sur l'état où il la voyoit réduite. Mais comme elle connoissoit bien que son mal étoit sans remede, elle pria le Roi de permettre qu'elle se retirât de la Cour, ajoûtant en versant des larmes, qu'elle ne devoit plus songer qu'à mourir.

Le Roi, qui étoit sensiblement touché d'être présent à ses souffrances, lui accorda ce qu'elle demandoit. Elle se retira dans un Couvent au Fauxbourg S. Jacques, où le Duc de la Feuillade l'alloit visiter de la part du Roi deux ou trois fois la semaine. Elle mourut peu de tèms après, laissant encore plus de soupçon après sa mort d'avoir été empoisonnée, qu'on n'en avoit eu pendant sa maladie, au

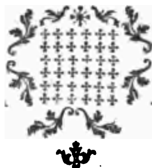
rapport

rapport qu'en firent les Medecins.

La douleur du Roi fut si sensible, qu'il ne put s'empêcher de la faire paroître, & il est certain qu'il se fût vangé de Mad. de Montespan, d'une maniere éclatante, s'il n'eût eu des raisons puissantes pour dissimuler son ressentiment; car il a été pleinement persuadé que Madame de Fontange avoit été sacrifiée à la jalousie & au désespoir de cette femme ambitieuse, qui s'étoit bercée dans l'espérance qu'elle devoit toûjours régner. Cependant le Roi voulant faire voir qu'il regrettoit véritablement Madame de Fontange, & que l'estime & la tendresse qu'il avoit eue pour elle duroit encore après sa mort, donna unerihe Abbaye à l'un de ses freres, maria avantageusement une de ses sœurs; & fit une infinité de choses en faveur de sa famille; ce qui ne causa pas un petit chagrin à Madame de Montespan, qui se flattoit qu'étant délivrée de sa Rivale, le Roi pourroit bien s'atta-

cher

cher de nouveau à elle. Mais elle ſe trompa, le Roi ne la vit que par politique, & réſolut de renoncer à toute ſorte d'intrigue amoureuſe.



AVIS

A V I S

AU LECTEUR.

VOICI des Hiſtoires qui ne te déplairont pas. Tu y verras l'intrigue de pluſieurs perſonnes de qualité que tu ſeras bien-aiſe d'apprendre. La lecture ne t'en ennuyera pas d'ailleurs par le ſtyle qui eſt aſſez aiſé. Mais ce qui te ſatisfera davantage, c'eſt que tu y verras des gens qui ſont tous les jours les béats, & qui ne laiſſent pas d'être auſſi amoureux que les autres. Je ne t'en dirai pas davantage. Prends, lis, & tu verras ſi j'ai cherché à t'en faire accroire.

LA FRANCE GALANTE, OU HISTOIRES AMOUREUSES DE LA COUR.

JAMAIS Cour ne fut si galante que celle du Grand Alcandre. Comme il étoit d'une complexion amoureuse, chacun se picquant de suivre l'exemple de son Prince, fit ce qu'il put pour se mettre bien auprès des Dames. Mais celles-ci leur en épargnerent bien-tôt la peine. Soit qu'elles se plussent à faire des avances, ou qu'elles eussent

peur de n'être pas du nombre des élûes, l'on remarqua que ſans attendre comme la bienſéance le leur ordonne, elles ſe mirent dans peu de tems à courir après les hommes. Cela fut cauſe qu'il y en eut beaucoup qui les mépriſerent, d'où ſe feroit enſuivi la reconnoiſſance de leur faute, ſi ce n'eſt que le tempérament l'emporta ſur la réflexion.

Madame de Monteſpan fut de celles-là. Elle paſſoit pour une des plus belles perſonnes du monde. Cependant elle avoit encore plus d'agrément dans l'eſprit que dans le viſage. Mais toutes ces belles qualités étoient effacées par les défauts de l'ame, qui étoit accoutumée aux plus inſignes fourberies, tellement que le vice ne lui coûtoit plus rien. Elle étoit d'une des plus anciennes Maiſons du Royaume, & ſon alliance autant que ſa beauté avoit été cauſe que Monſieur de Monteſpan l'avoit recherchée en mariage, & l'avoit préférée

préférée à quantité d'autres qui auroient beaucoup mieux accommodé ſes affaires.

Madame de Monteſpan, qui n'avoit ſouhaité d'être mariée que pour pouvoir prendre l'eſſor, ne fut pas plûtôt à la Cour qu'elle fit de grands deſſeins ſur le cœur du grand Alcandre. Mais comme il étoit pris en ce tems-là, & que Madame de la Valiere, perſonne d'une médiocre beauté, mais qui avoit mille autres bonnes qualités en récompenſe, le poſſédoit entierement; elle fit bien des avances inutiles, & fut obligée de chercher parti ailleurs.

Comme elle mépriſoit tout ce qui n'approchoit pas de la Couronne, elle jetta les yeux ſur le cœur de Monſieur, Frere du grand Alcandre, qui lui témoigna de la bonne volonté, plûtôt pour faire croire qu'il pouvoit être amoureux des Dames, que parce qu'il reſſentît aucune choſe pour elle qui approchât de l'amour. Monſieur

ſurprit par-là un grand nombre de perſonnes ; qui ne le croyoient pas ſenſible pour le beau Sexe ; mais le Chevalier de Lorraine , jaloux de ce nouvel attachement, fit revenir bientôt ce jeune Prince à ſes premieres inclinations ; & comme il avoit ſon étoile , Madame de Monteſpan n'eut que des apparences, pendant qu'il eut toute la part dans ſes bonnes graces.

Madame de Monteſpan qui ne s'étoit retranchée au cœur de Monſieur que pour n'avoir pû réüſſir ſur celui du Roi, en fut encore plus dégoûtée quand elle vit qu'il le falloit partager avec le Chevalier de Lorraine, qui n'avoit rien de recommandable que la naiſſance : elle réſolut de mépriſer qui la mépriſoit, & fit de grands reproches à Monſieur , qui s'en conſola avec le Chevalier de Lorraine.

La beauté de Madame de Monteſpan étoit cependant le ſujet des déſirs de toute la Cour, & particulierement

rement de Monſieur de Lauzun, Favori du grand Alcandre, homme d'une taille peu avantageuſe & d'une mine fort médiocre, mais qui récompenſoit ces deux défauts par deux grandes qualités, c'eſt-à-dire, par beaucoup d'eſprit, & par un je ne ſai quoi qui faiſoit que quand une Dame le connoiſſoit une fois, elle ne le quittoit pas volontiers pour un autre. D'ailleurs la faveur où il étoit auprès du Roi le rendoit recommandable; ſi bien que Madame de Monteſpan qui avoit oüi parler de ſes belles qualités, & qui vouloit ſavoir par expérience ſi on ne lui en donnoit point plus qu'il n'en avoit effectivement, ne dédaigna pas les offres de ſervice qu'il lui fit. Cependant, comme il y avoit beaucoup de politique mêlée avec ſa curioſité, elle le fit languir pendant cinq ou ſix ſemaines ſans lui vouloir accorder la derniere faveur; & pendant qu'elle le faiſoit attendre, il arriva une affaire

à ce Favori qui le devoit perdre auprès de son Maître, s'il n'eût été plus heureux que sage.

Le grand Alcandre, tout élevé qu'il étoit par-dessus les autres hommes, n'étoit pas d'une autre humeur ni d'un autre tempérament que les hommes du commun. Quoiqu'il aimât passionnément Madame de la Valiere, il se sentoit épris quelquefois de la beauté de quelque Dame, & étoit bien aise de satisfaire son envie. Il étoit dans ces sentimens pour la Princesse de Monaco, dont Monsieur de Lauzun possédoit les bonnes graces; & comme Monsieur de Lauzun se croyoit capable, à cause de ses grandes qualités, que j'ai remarquées ci-devant, de conserver l'amitié de la Princesse de Monaco, & de se mettre bien dans le cœur de Madame de Montespan, il défendit à la Princesse de Monaco, qui lui avoit découvert la passion du grand Alcandre, d'y répondre aucunement,

&

& la menaça, s'il s'appercevoit du contraire, de la perdre de réputation dans le monde.

Ces menaces au lieu de plaire à la Princesse de Monaco lui firent penser à sortir de la tyrannie qu'il vouloit exercer sur elle ; & prenant en même tems des mesures avec le grand Alcandre, ce qu'elle n'avoit point fait auparavant, elle le fit résoudre d'envoyer Monsieur de Lauzun à la guerre, où il avoit une grande Charge. Ainsi le grand Alcandre ayant dit à Monsieur de Lauzun qu'il se tînt prêt à partir dans deux ou trois jours, Monsieur de Lauzun demeura tout surpris à cette nouvelle, & en devinant la cause aussi-tôt, il dit au grand Alcandre qu'il n'iroit point à l'Armée à moins qu'il ne lui en donnât le commandement ; qu'il voyoit bien cependant pourquoi il vouloit l'y envoyer, que c'étoit pour joüir paisiblement de sa Maîtresse pendant son absence, mais qu'il

ne ſeroit pas dit qu'on le trompât ſi groſſierement, ſans qu'il fît voir du moins qu'il s'appercevoit qu'on le trompoit ; que cette action étoit d'un perfide plûtôt que d'un grand Prince, tel qu'il l'avoit toûjours eſtimé ; mais qu'il étoit bien aiſe de le connoître, afin de ne s'y pas tromper dorénavant.

Quoique le grand Alcandre eût toujours accoûtumé de parler en maître, & que perſonne n'eût oſé juſques-là lui faire aucun reproche, il ne laiſſa pas d'écouter Monſieur de Lauzun juſqu'au bout. Mais voyant que ſa folie continuoit toûjours de plus en plus, il lui demanda froidement s'il extravaguoit, & s'il ſe ſouvenoit bien qu'il parloit à ſon maître, & à celui qui pouvoit l'abaiſſer en auſſi peu de tems qu'il l'avoit élevé. Monſieur de Lauzun lui répondit qu'il le ſavoit tout auſſi bien que lui : qu'il ſavoit bien encore que c'étoit à lui ſeul à

qui

qui il étoit redevable de sa fortune, n'ayant jamais fait sa Cour à aucun Ministre, comme tous les autres Grands du Royaume : mais que tout cela ne l'empêchoit pas de lui dire ses vérités. Et continuant sur le même ton, il alloit dire encore quantité de choses ridicules & extravagantes, quand le grand Alcandre le prévint, lui disant qu'il ne lui donnoit que vingt-quatre heures pour se résoudre à partir, & que s'il ne lui obéissoit, il verroit ce qu'il auroit à faire.

L'ayant quitté après ce peu de paroles, Monsieur de Lauzun entra en un désespoir inconcevable ; & comme il attribuoit tout ce qui venoit d'arriver à l'intelligence que la Princesse de Monaco commençoit d'avoir avec lui, il s'en fut chez elle, & ne l'ayant point trouvée, il cassa un grand miroir, comme s'il eût été bien vengé par-là. La Princesse de Monaco s'en plaignit au grand Alcandre, qui lui répondit que c'étoit

un fou, dont elle alloit être assez vengée par son absence : qu'il en avoit souffert lui même des choses surprenantes : mais qu'il lui pardonnoit tout cela, considérant bien qu'il devoit être au désespoir de perdre les bonnes graces d'une Dame qui avoit autant de mérite qu'elle en avoit.

Au bout de vingt-quatre heures il demanda à Monsieur de Lauzun à quoi il étoit résolu : à quoi ayant répondu que c'étoit à ne point partir s'il ne lui donnoit le commandement de l'Armée, le grand Alcandre se mit en colere contre lui, & le menaça tout de nouveau de le réduire en tel état qu'il auroit lieu de se repentir de l'avoir poussé à bout. Mais Monsieur de Lauzun n'en devenant pas plus sage pour toutes ces menaces, lui répondit que tout le mal qu'il lui pouvoit faire étoit de lui ôter la Charge de Général des Dragons qu'il lui avoit donnée & que

comme

comme il l'avoit bien prévû, il en avoit la démiſſion dans ſa poche. Il la tira en même tems, & la lui jetta ſur une table auprès de laquelle il étoit aſſis; ce qui fâcha tellement le grand Alcandre, qu'il l'envoya à l'heure même à la Baſtille. On fut étonné de ſa diſgrace, perſonné ne ſachant encore ce qui étoit arrivé, & devinant encore moins juſqu'où avoit été la brutalité de ce favori.

Madame de Monteſpan ayant appris ſon malheur, fut ravie du retardement qu'èlle avoit apporté à ſon intrigue, & ne ſe mit pas beaucoup en peine de le conſoler, croyant qu'après ſa folie dont on commençoit à parler dans le monde, il n'y auroit plus de retour pour lui aux bonnes graces du grand Alcandre. Cependant ſa diſgrace ne dura pas ſi long-tems qu'on s'étoit imaginé, car le grand Alcandre n'ayant pas trouvé dans la poſſeſſion de la Pr n-ceſſe de Monaco aſſez de charmes pour

pour le retenir, n'eut pas plûtôt passé sa fantaisie qu'il pardonna à Monsieur de Lauzun, qui revint à la Cour avec plus de crédit que jamais, dont néantmoins chacun demeura assez étonné, ne croyant pas que de l'humeur dont étoit le grand Alcandre, il dût jamais oublier le manque de respect qu'il avoit eu pour lui.

Le retour de Monsieur de Lauzun à la Cour ayant fait concevoir à tout le monde, qu'il falloit qu'il eût un grand ascendant sur l'esprit du grand Alcandre, chacun s'empressa de lui donner des marques de son attachement. Madame de Montespan entr'autres ne lui put refuser ses dernieres faveurs. Cette nouvelle intrigue qui devoit consoler Monsieur de Lauzun de l'infidélité de la Princesse de Monaco, n'empêcha pas qu'il ne songeât à s'en venger. Il en trouva l'occasion quelques jours après. Cette Dame étoit assise avec plusieurs autres sur un lit de gason,

&

& ayant la main ſur l'herbe, il mit ſon talon deſſus, comme par mégarde : puis ayant fait une pirouette pour appuyer davantage, il ſe tourna vers elle, faiſant ſemblant de lui demander pardon.

La douleur que la Princeſſe de Monaco ſentit, lui fit faire un grand cri; mais y étant encore moins ſenſible qu'à un rire moqueur que Monſieur de Lauzun affectoit en s'excuſant : elle lui dit mille injures, & fit comprendre à tous ceux qui étoient-là, qu'on ne pouvoit tant s'emporter contre un homme ſans en avoir d'autres raiſons. Monſieur de Lauzun qui avoit intérêt de conſerver ſa réputation parmi les Dames, laiſſa évaporer ſon reſſentiment en reproches, ſans y vouloir répondre que par des ſoûmiſſions & des excuſes; & les Dames qui étoient-là s'étant mêlées de les accommoder, la Princeſſe de Monaco fut obligée de s'appaiſer, pour ne pas leur donner à connoître clai-

clairement que son chagrin procédoit d'ailleurs.

La Princesse de Monaco ayant ainsi perdu son Amant, & n'ayant fait que tâter, s'il faut ainsi dire, du grand Alcandre, elle chercha à s'en consoler par la conquête de quelque autre. Mais comme son tempérament ne la rendoit pas cruelle, & que son appétit ne lui permettoit pas d'ailleurs de se contenter d'un seul, elle tenta tant de hazards qu'elle y succomba à la fin. Un Page beau & bien fait, mais qui couroit tout Paris, à la maniere des Pages, lui ayant plû, elle voulut voir si elle s'en trouveroit mieux que de quantité de gens de qualité, dont elle avoit essayé jusques-là. Mais celui-ci s'étant trouvé malade, il lui communiqua sa maladie, dont ne se faisant pas traiter assez promptement, peut-être pour ne pas savoir d'abord ce que c'étoit, peut-être aussi par la peine qu'elle avoit à se dé-

cou-

couvrir, elle mourut dans les remedes, faisant voir par sa mort quelle appréhension doivent avoir celles qui l'imitent dans ses débauches.

Les Parens de la Princesse de Monaco cacherent avec grand soin la nature de sa maladie: mais Monsieur, Frere du grand Alcandre, qui avoit eu quelque commerce avec elle, quoique de peu de durée, & qui pour récompense de ses services, & pour ceux qu'elle avoit rendus au Chevalier de Lorraine, lui avoit donné la Charge de Sur-Intendante de la Maison de sa femme; eut peur d'être enveloppé dans son malheur. Ainsi il n'eut point de repos jusqu'à ce qu'il eût assemblé quatre personnes des plus habiles dans ce genre de maladie, pour savoir s'il n'y avoit rien à craindre pour lui. Ils l'assûrerent que non, ce qui remit son esprit entierement, & lui fit oublier cette personne dont il avoit peur de se souvenir malgré lui.

Le

Le grand Alcandre ſoupçonna l'intrigue de Madame de Monteſpan & de Monſieur de Lauzun, & comme l'amour entre de pluſieurs manieres dans le cœur des hommes, la réflexion qu'il fit ſur le bonheur de ſon favori, lui fit conſidérer de plus près qu'il n'avoit fait juſques-là, le mérite & la beauté de cette Dame. D'ailleurs la poſſeſſion de Madame de la Valiere commençoit à lui donner du dégoût; malheur inſéparable des longues poſſeſſions. Comme Madame de Monteſpan avoit une attention toute particuliere ſur la perſonne du grand Alcandre, elle s'apperçut bien-tôt à ſes regards & à ſes actions qu'il n'étoit pas inſenſible pour elle; & comme elle ſavoit que pour fomenter des ſentimens amoureux, la préſence eſt la choſe du monde la plus néceſſaire, elle fit tout ſon poſſible pour s'établir à la Cour: ce qu'elle crut pouvoir faire ſi elle entroit une fois dans la confidence de Ma-

Madame de la Valiere, qui cherchoit de ſon côté à ſe décharger ſur quelque bonne amie du déplaiſir qu'elle avoit de la tiédeur des feux du grand Alcandre. Les avances que Madame de Monteſpan faiſoit à Madame de la Valiere, lui ayant plû, il ſe lia une eſpece d'amitié entre ces deux Dames, ou du moins quelque apparence d'amitié; car je ſai bien que Madame de Monteſpan qui avoit ſon but, n'avoit garde d'aimer Madame de la Valiere, elle qui étoit l'unique obſtacle à ſes deſſeins. Le grand Alcandre qui ſe ſentoit déja quelque choſe de tendre pour elle, fut ravi de la voir tous les jours avec Madame de la Valiere, qui en étoit charmée pareillement, parce qu'elle entroit adroitement dans tous ſes intérêts, & avoit une complaiſance toute particuliere pour elle. De fait elle blâmoit non ſeulement le grand Alcandre de ſon indifférence, mais lui fourniſſoit encore des moyens pour

pour le faire revenir, ſachant bien que quand deux Amans commencent à ſe dégoûter l'un de l'autre, il eſt comme impoſſible de les rapatrier.

Cependant le grand Alcandre, pour avoir le plaiſir de voir Madame de Monteſpan, alloit plus ſouvent chez Madame de la Valiere qu'il n'avoit de coûtume; & Madame de la Valiere ſe faiſant l'application de ces nouvelles aſſiduités, en aimoit encore davantage Madame de Monteſpan, croyant que c'étoit par ſes ſoins qu'elle joüiſſoit plus ſouvent de ſa vûe. Mais enfin comme elle avoit eu part dans les véritables affections de ſon cœur, elle s'apperçut bien-tôt qu'il y avoit du déguiſement dans tout ce qu'il lui diſoit; & la paſſion qu'elle avoit pour lui, lui tenant lieu d'eſprit dont elle n'étoit pas trop bien partagée de ſa nature, elle conçut que Madame de Monteſpan la joüoit, & que le grand

Al-

Alcandre étoit mieux avec elle qu'elle n'avoit cru jusques-là.

D'abord que ce soupçon se fut emparé de son esprit, elle les observa de si près, qu'elle n'eut plus de doute qu'on la trompoit ; & sa passion ne lui permettant pas de garder plus long-tems le secret, elle s'en plaignit tendrement au grand Alcandre, qui lui dit qu'il étoit de trop bonne foi pour l'abuser davantage ; qu'il étoit vrai qu'il aimoit Madame de Montespan, mais que cela n'empêchoit pas qu'il ne l'aimât comme il devoit ; qu'elle se devoit contenter de tout ce qu'il faisoit pour elle, sans desirer rien davantage, parce qu'il n'aimoit pas à être contraint.

Cette réponse qui étoit d'un maître plûtôt que d'un amant, n'eut garde de satisfaire une maîtresse aussi délicate qu'étoit Madame de la Valiere : elle pleura, elle se plaignit, mais le grand Alcandre n'en étant pas plus attendri pour tout cela, il lui

lui dit pour une ſeconde fois, que ſi elle vouloit qu'il continuât de l'aimer, elle ne devoit rien exiger de lui au-delà de ſa volonté : qu'il deſiroit qu'elle vécût avec Madame de Monteſpan comme par le paſſé, & que ſi elle témoignoit la moindre choſe de déſobligeant à cette Dame, il l'obligeroit à prendre d'autres meſures.

La volonté du grand Alcandre ſervit de loi à Madame de la Valiere. Elle vécut avec Madame de Monteſpan dans une concorde qu'on ne devoit point vraïſſemblablement attendre d'une Rivale, & elle ſurprit tout le monde par ſa conduite, parce que tout le monde commençoit à être perſuadé que le grand Alcandre ſe retiroit d'elle peu-à-peu, & ſe donnoit entièrement à Madame de Monteſpan.

Cependant comme le grand Alcandre étoit un amant délicat, & qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'un mari partageât

tageât avec lui les faveurs de ſa maîtreſſe, il réſolut de l'éloigner ſous prétexte de lui donner de grands emplois. Mais ce mari ayant l'eſprit peu complaiſant, il refuſa tout ce qu'on lui offrit, ſe doutant bien que le mérite de ſa femme contribuoit plus à ſon élévation, que tout ce qu'il pouvoit y avoir de recommandable en lui.

Madame de Monteſpan, qui avoit pris goût aux careſſes du grand Alcandre, ne pouvant plus ſouffrir celles de ſon mari, ne lui voulut plus rien accorder; ce qui mit Monſieur de Monteſpan dans un tel déſeſpoir, que quoiqu'il l'aimât tendrement, il ne laiſſa pas de lui donner un ſoufflet. Madame de Monteſpan qui ſe ſentoit alors de l'appui, le maltraita extrèmement de paroles; & s'étant plaint au grand Alcandre de ſon procédé, il exila Monſieur de Monteſpan, qui s'en alla avec ſes enfans dans ſon pays, proche les

[illegible] grand
[illegible] il eût
[illegible] il y
[illegible] sa
[illegible] en-
[illegible] pour
[illegible] avoit
[illegible]
[illegible] après
[illegible]
[illegible] qui
[illegible] les
[illegible]
[illegible] l'on
[illegible]

voit, & qui cachoit ainſi le ventre.

Cela n'empêcha pourtant pas que toute la Cour ne vît bien ce qui en étoit : mais comme il s'en falloit peu que les Courtiſans n'adoraſſent ce Prince, leur encens paſſa juſqu'à ſa maîtreſſe, chacun commençant à rechercher ſes bonnes graces. Comme elle avoit infiniment d'eſprit, elle ſe fit des amis autant qu'elle put ; ce que n'avoit pas fait Madame de la Valiere, qui pour montrer au grand Alcandre qu'elle n'aimoit que lui, n'avoit jamais voulu rien demander pour perſonne. Ainſi on ne ſe fut pas plûtôt apperçu du crédit de ſa Rivale, que chacun prit plaiſir à s'éloigner d'elle. De quoi s'étant plainte au Maréchal de Grammont, il lui répondit, que pendant qu'elle avoit ſujet de rire, elle devoit avoir eu ſoin de faire rire les autres avec elle, ſi pendant qu'elle avoit ſujet de pleurer, elle vouloit que les autres pleuraſſent auſſi.

Madame de la Valiere ſe voyant ainſi abandonnée de tout le monde, réſolut de ſe jetter dans un Couvent; & ayant choiſi celui des Carmelites, elle s'y retira, & prit l'habit quelque tems après, où elle vit, dit-on, en grande ſainteté: ce que je n'ai pas de peine à croire, parce qu'ayant éprouvé, comme elle a fait, l'inconſtance des choſes du monde, elle voit bien qu'il n'y a qu'en Dieu ſeul qu'on doive mettre ſon eſpérance.

Sa retraite ſatisfit également le grand Alcandre, & Madame de Monteſpan: celle-ci parce qu'elle appréhendoit toûjours qu'elle ne rentrât dans les bonnes graces du grand Alcandre, dont elle avoit poſſédé les plus tendres affections; celui-là, parce que ſa préſence lui reprochoit toûjours ſon inconſtance. Cependant le tems des couches de cette Dame approchant, le grand Alcandre ſe retira à Paris où il n'alloit que rarement,

espérant qu'elle y pourroit accoucher plus secretement que s'il demeuroit à Saint-Germain, où il avoit coûtume de demeurer.

Le terme venu, une femme de chambre de Madame de Montespan, en qui le grand Alcandre & elle se confioient particulierement, monta en carosse, & fut dans la rue Saint Antoine chez le nommé Clement, fameux Accoucheur de femmes, à qui elle demanda s'il vouloit venir avec elle pour en accoucher une qui étoit en travail. Elle lui dit en même tems, que s'il vouloit venir, il falloit qu'on lui bandât les yeux, parce qu'on ne desiroit pas qu'il sût où il alloit. Clement à qui de pareilles choses arrivoient souvent, voyant que celle qui le venoit querir avoit l'air honnête, & que cette aventure ne lui présageoit rien que de bon, dit à cette femme, qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'elle voudroit; & s'étant laissé bander les yeux, il monta en carros-

se avec elle, d'où étant descendu après avoir fait plusieurs tours dans Paris, on le conduisit dans un appartement superbe, où on lui ôta son bandeau.

On ne lui donna pas cependant le tems de considérer le lieu, & devant que de lui laisser voir clair, une fille qui étoit dans la chambre, éteignit les bougies : après quoi le grand Alcandre, qui s'étoit caché sous le rideau du lit, lui dit de se rassûrer & de ne rien craindre. Clement lui répondit qu'il ne craignoit rien, & s'étant approché, il tâta la malade, & voyant que l'enfant n'étoit pas encore prêt à venir, il demanda au grand Alcandre, qui étoit auprès de lui, si le lieu où ils étoient, étoit la Maison de Dieu, où il ne fût permis ni de boire ni de manger; que pour lui, il avoit grand'faim, & qu'on lui feroit plaisir de lui donner quelque chose.

Le grand Alcandre, sans attendre qu'une des deux femmes qui étoient

dans la chambre s'entremît de le servir, s'en fut en même tems lui-même à une armoire, où il prit un pot de confitures qu'il lui apporta; & lui étant aller chercher du pain d'un autre côté, il le lui donna de même, lui disant de n'épargner ni l'un ni l'autre, & qu'il y en avoit encore au logis. Après que Clement eut mangé, il demanda si on ne lui donneroit point à boire. Le grand Alcandre fut querir lui-même une bouteille de vin dans l'armoire avec un verre, & lui en versa deux ou trois coups l'un après l'autre. Comme Clement eut bû le premier coup, il demanda au grand Alcandre s'il ne boiroit pas bien aussi; & le grand Alcandre lui ayant répondu que non, il lui dit que la malade n'en accoucheroit pourtant pas si bien, & que s'il avoit envie qu'elle fût délivrée promptement, il falloit qu'il bût à sa santé.

Le grand Alcandre ne jugea pas à

propos de répliquer à ce discours, & ayant pris dans ce tems-là une douleur à Madame de Montespan, cela rompit la conversation. Cependant elle tenoit les mains du grand Alcandre, qui l'exhortoit à prendre courage, & il demandoit à chaque moment à Clement si l'affaire ne seroit pas bientôt faite. Le travail fut assez rude, quoiqu'il ne fût pas bien long, & Madame de Montespan étant accouchée d'un garçon, le grand Alcandre en témoigna beaucoup de joie. Mais il ne voulut pas qu'on le dît si-tôt à Madame de Montespan, de peur que cela ne fût nuisible à sa santé.

Clement ayant fait tout ce qui étoit de son métier, le grand Alcandre lui versa lui-même à boire, après quoi il se remit sous le rideau du lit, parce qu'il falloit allumer de la bougie, afin que Clement vît si tout alloit bien avant que de s'en aller. Clement ayant assûré que l'accouchée n'avoit rien à craindre, celle qui l'étoit allée querir

lu

lui donna une bourſe où il y avoit cent Louis d'or. Elle lui rebanda les yeux après cela, puis l'ayant fait remonter en Caroſſe, on le remena chez lui avec les mêmes cérémonies; je veux dire qu'on lui banda les yeux, comme on avoit fait en l'amenant.

Cependant M. de Lauzun tâchoit de ſe conſoler dans les bras d'une autre, & tout glorieux de ce que le grand Alcandre n'avoit que ſon reſte, il n'envioit aucunement ſon bonheur, ſoit qu'il n'eût jamais eu de véritable paſſion pour Madame de Monteſpan, ſoit qu'il eût reconnu en elle des défauts cachés que ſon mari publioit être fort grands; mais ſur quoi on ne l'en croyoit pas, parce qu'on ſavoit qu'il avoit intérêt à en dégoûter. Quoi qu'il en ſoit, Lauzun n'étant plus ſon amant, vécût avec elle en bon ami, du moins ſelon toutes les apparences. Mais pour elle, elle ne le pouvoit ſouffrir,

parce que lui ayant donné de si grandes prises, elle avoit peur qu'il ne la perdît auprès du grand Alcandre, où il n'avoit pas moins de pouvoir qu'elle.

Comme on n'aime jamais gueres ceux qu'on appréhende, elle eut bien voulu en être défaite; mais elle n'osoit encore l'entreprendre, de peur de n'être pas assez puissante pour en venir à bout. Comme elle étoit dans ces sentimens, la charge de Dame d'honneur de la femme du grand Alcandre vint à vaquer par la mort de la Duchesse de Montauzier; & les Duchesses de Richelieu & de Créqui y prétendant toutes deux, chacune employa ses amis pour l'avoir. Madame de Montespan se déclara pour la Duchesse de Richelieu, & Mr. de Lauzun pour la Duchesse de Créqui, ce qui commença à jetter ouvertement de la division entr'eux. Car Monsieur de Lauzun vouloit à toute force que

Madame de Montespan se désistât de parler en faveur de la Duchesse de Richelieu ; & Madame de Montespan ne pouvant pas s'en désister honnêtement après avoir fait les premiers pas, trouva étrange que M. de Lauzun, après avoir sû qu'elle avoit entrepris cette affaire, fût venu à la traverse prendre les intérêts de la Duchesse de Créqui. C'étoit au grand Alcandre à décider ou en faveur de son Favori, ou en faveur de sa Maîtresse : mais ce Prince ne voulant mécontenter ni l'un ni l'autre, demeura long-tems sans donner cette charge, espérant qu'ils s'accorderoient ensemble, & que leur réunion lui donneroit lieu de se déterminer. Mais sa longueur au contraire leur faisant croire à l'un & à l'autre que le grand Alcandre n'avoit point d'égard à leurs prieres, ils s'en voulurent encore plus de mal qu'auparavant, & même M. de Lauzun commença à tenir des discours si désavantageux de Madame de

Monteſpan, qu'elle ne les pût apprendre ſans déſirer d'en tirer vengeance.

Madame de Monteſpan s'en plaignit au grand Alcandre, qui en fit une ſévere reprimande à M. de Lauzun. Mais celui-ci d'autant plus animé contre elle qu'il voyoit que ſon crédit l'emportoit par-deſſus le ſien, (car le grand Alcandre venoit de donner la charge de la Ducheſſe de Montauzier à la Ducheſſe de Richelieu) ne laiſſa pas de ſe déchaîner contre elle, & en fit des médiſances en pluſieurs rencontres. Le grand Alcandre l'ayant ſû par un autre que par Madame de Monteſpan, en reprit encore aigrement M. de Lauzun, qui voyant que le grand Alcandre n'entendoit point raillerie là-deſſus, lui promit d'être ſage à l'avenir, & pour lui faire voir que ſon deſſein étoit de bien vivre dorénavant avec Madame de Monteſpan, il le pria de les remettre bien enſemble, ce que le grand Alcandre lui promit.

En

En effet, ayant difpofé l'efprit de Madame de Montefpan à lui pardonner, il les fit embraffer le lendemain en fa préfence, obligeant Monfieur de Lauzun de lui demander pardon, & de lui promettre qu'il n'y retourneroit plus.

Cet accommodement fait, Monfieur de Lauzun fut plus puiffant que jamais fur l'efprit du grand Alcandre, & comme ce Favori avoit une ambition démefurée que rien ne pouvoit remplir, il fe laiffa aller à la penfée d'époufer Mademoifelle de Montpenfier, Coufine-germaine du grand Alcandre, dans laquelle il y avoit déja long-tems que fa fœur, confidente de la Princeffe, l'entretenoit. Cette Princeffe étoit déja dans un âge affez avancé : mais comme elle étoit extraordinairement riche, & que Monfieur de Lauzun eftimoit plus cette qualité & le Sang dont elle fortoit que tous les agrémens du corps &

de l'esprit, il pria sa sœur de lui continuer ses soins ; & dans la vûe de parvenir à un si grand mariage, il fit mille avances à Madame de Montespan, ne doutant pas qu'il n'eût grand besoin de son crédit en cette rencontre.

Car quoïque celui qu'il avoit sur l'esprit de son Amant lui fît présumer beaucoup de choses en sa faveur, comme ce qu'il entreprenoit néantmoins étoit de grande conséquence, il avoit peur qu'il n'y donnât pas les mains si facilement. Ainsi il songea à le gagner par quelque endroit où il eût intérêt lui-même, ce qu'il fit de cette maniere. Il dépêcha un Gentilhomme en qui il avoit beaucoup de confiance, vers le Duc de Lorraine, qui étoit dépouillé de ses Etats, pour lui offrir cinq cens mille livres de rente en fonds de terre pour lui & pour ses héritiers, s'il vouloit lui céder ses droits. Le Duc de Lorraine, qui ne voyoit pas grande apparence de

pouvoir jamais rentrer dans son bien, goûta cette proposition d'autant plus que c'étoit un homme à tout faire pour de l'argent, ce qui l'avoit mis en l'état où il étoit. Ainsi M. de Lauzun se voyant en état de réussir, en témoigna quelque chose au grand Alcandre, à qui il insinua qu'il lui seroit beaucoup avantageux que le Duc de Lorraine cédât ses prétentions à quelqu'un qui lui rendît foi & hommage de la Duché de Lorraine.

Le grand Alcandre ayant approuvé la chose, Monsieur de Lauzun lui découvrit que dans la pensée qu'il avoit eue de lui rendre ce service, il avoit écoûté quelques propositions de mariage qui lui avoient été faites de la part de Mademoiselle de Montpensier, par l'entrêmise de sa sœur : qu'il lui demandoit pardon s'il ne l'en avoit pas averti plûtôt ; mais qu'il avoit cru ne le pouvoir faire qu'il n'eût tâché auparavant de mettre les choses en état de réussir ; que c'étoit

IIS

ng-tc
Princ
doit
beau
s'eſt
e qu'i
t feinc
es cor
urs eue
e à-prét
s ſpirit
en ſon
s pour
eſt avec
e s'eſt
& qu'e
amour
ge, &
voit ſes
e s'eſt d
ut rang
e de tou
ainteni
& ſans c
diſcord

ent qu'il n'y avoit point de diffé-
ce en France entre les Gentils-
nmes quand ils étoient une fois
cs & Pairs (ce qu'il lui étoit aisé
faire en faveur de Monsieur de
zun) & les Princes étrangers, à
desquels il avoit donné il n'y
oit pas long-tems une sœur de Ma-
noiselle de Montpensier, qu'elle
eva de le résoudre.

Quand le grand Alcandre eut ainsi
nné son consentement à Madame
Montespan, il prit des mesures
ec elle & avec Monsieur de Lau-
n, afin de se disculper dans le mon-
du consentement qu'il donnoit à
mariage. Cependant il ne crut rien
plus propre à cela que de paroître
avoir été forcé. Pour cet effet il
voulut deux choses; l'une, que Ma-
demoiselle de Montpensier vint elle-
même le prier de lui donner Mon-
sieur de Lauzun en mariage; l'autre,
les plus considérables d'entre les
rens de Monsieur de Lauzun vins-
sent

ſent en corps lui demander la permiſſion que leur parent épousât cette Princeſſe. On vit donc arriver ces Ambaſſadeurs & cette Ambaſſadrice tout en même-tems, & ceux-là ayant eu audience les premiers, ils dirent au grand Alcandre : Que quoique la grace qu'ils avoient à lui demander en faveur de leur parent, ſemblât être au-deſſus de leur mérite, & même au-deſſus de leurs eſpérances, ils le prioient néantmoins de conſidérer que ce ſeroit le moyen de porter la Nobleſſe aux plus grandes choſes, chacun eſpérant dorénavant de pouvoir parvenir à un ſi grand honneur pour récompenſe de ſes ſervices.

Ils repréſenterent encore au grand Alcandre ce que j'ai touché ci-devant, ſavoir, qu'il y avoit beaucoup d'autres Gentilshommes à qui l'on avoit accordé la même grace : tellement que le grand Alcandre paroiſſant ſe laiſſer aller à leurs prieres, il leur répondit, qu'il vouloit bien à leur conſi-

considération, comme étant de la premiere Noblesse de son Royaume, que leur parent eût l'honneur d'épouser Mademoiselle de Montpensier, mais qu'il vouloit cependant savoir d'elle-même si elle se portoit volontiers à cette alliance, ce qu'il ne savoit pas encore tout-à-fait.

On fit donc entrer en même-tems cette Princesse, qui, sans considérer que ce n'étoit gueres la coûtume que les femmes demandassent les hommes en mariage, pria le grand Alcandre de lui permettre d'épouser Monsieur de Lauzun. A quoi le grand Alcandre s'étant opposé d'abord, mais d'une maniere à lui faire voir seulement qu'il vouloit sauver les apparences, la Princesse réitéra ses prieres, & obtint enfin ce qu'elle demandoit.

La nouvelle de ce mariage fit grand bruit non-seulement dans tout le Royaume, mais encore beaucoup plus loin, chacun ne se pouvant lasser

ser d'admirer les effets de la fortune qui favorisoit tellement un homme qui en paroissoit si indigne, qu'ôté ses vertus cachées, il y en avoit cent mille dans le Royaume qui valoient beaucoup mieux que lui.

Cependant quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, il fit une grande faute en cette rencontre ; car au lieu d'épouser Mademoiselle de Montpensier au même-tems, il s'amusa à faire de grands préparatifs pour ses nôces, & cela les retardant de quelques jours, le Prince de Condé & son fils furent se jetter aux piés du grand Alcandre, pour le prier de ne pas permettre qu'une chose si honteuse à toute la Maison Royale, s'achevât. Le grand Alcandre fut fort ébranlé à ces remontrances, & comme il ne savoit, pour ainsi dire, à quoi se résoudre, étant combattu d'un côté par leurs raisons, & de l'autre par la parole qu'il avoit donnée aux parens de Monsieur de Lauzun, Monsieur

ſieur joignit ſes remontrances à celles de ces Princes, & l'obligea à ſe retracter. Madame de Monteſpan de ſon côté, quoiqu'elle parût agir ouvertement pour Monſieur de Lauzun, tâchoit en ſecret de rompre ſon affaire, craignant que s'il étoit une fois allié à la Maiſon Royale, il ne prît encore bien plus d'aſcendant ſur l'eſprit du grand Alcandre, qu'elle vouloit régenter toute ſeule.

Le grand Alcandre avoit cependant tant de foibleſſe pour Monſieur de Lauzun, qu'il ne ſavoit comment lui annoncer ſa volonté. Mais comme c'étoit une néceſſité de le faire, il le fit entrer dans ſon cabinet & lui dit là, qu'après avoir bien fait réflexion ſur ſon mariage, il ne vouloit pas qu'il s'achevât : qu'en toute autre choſe il lui donneroit des marques de ſon affection, mais qu'il ne lui devoit plus parler de celle-là, s'il avoit deſſein de ſe maintenir dans ſes bonnes graces.

Monſieur

Monſieur de Lauzun reconnoiſſant à ce langage que quelqu'un l'avoit deſſervi auprès de lui, ne crut pas devoir s'efforcer de le fléchir, s'imaginant bien que cela ſeroit inutile ; mais s'en allant en même-tems chez Madame de Monteſpan qu'il ſoupçonnoit, il lui dit tout ce que la rage & la paſſion peuvent faire dire d'emporté & d'extravagant. Il lui dit qu'il avoit eu tort de ſe confier en une femme de ſa ſorte, puiſqu'il devoit ſavoir que celles qui lui reſſembloient ayant fait banqueroute à leur honneur, la pouvoient bien faire à leurs amans : qu'il alloit employer tout le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit du grand Alcandre pour le faire revenir d'un amour qui le perdoit de réputation dans le monde, & dont il ne connoiſſoit pas l'indignité.

Il lui dit encore pluſieurs choſes de la même force, après quoi il s'en fut chez Mademoiſelle de Montpenſier à qui il annonça la volonté du

grand

grand Alcandre. Cette Princeſſe qui s'attendoit à des douceurs, après quoi il y avoit nombre d'années qu'elle ſoûpiroit, n'eut pas plûtôt appris cette nouvelle qu'elle tomba évanoüie, de ſorte que toute l'eau de la Seine n'auroit pas été capable de la faire revenir, ſi Monſieur de Lauzun n'eût approché ſon viſage contre le ſien pour lui dire à l'oreille, qu'il n'étoit pas tems de ſe déſeſpérer ainſi, mais de prendre des meſures qui les puſſent mettre à couvert l'un & l'autre de la haine de leurs ennemis : que cela ne conſiſtoit cependant que dans une extrème diligence ; parce que la perte d'un ſeul moment entraînoit une étrange ſuite : que pour lui il étoit d'avis que, ſans s'arrêter aux ordres du grand Alcandre, ils ſe mariaſſent ſécretement ; que quand la choſe ſeroit faite il y conſentiroit bien, puiſqu'il y avoit déja conſenti, & qu'en tout cas cela n'empêcheroit pas toûjours leur intelligence & leur commerce. La

La Princeſſe revint de ſa pâmoiſon à un diſcours ſi éloquent & ſi agréable, & s'étant enfermés tous deux dans un cabinet, ils y appellerent la Comteſſe de Nogent en tiers, qui leur confirma qu'ils ne pouvoient prendre une réſolution plus avantageuſe au bien de leurs affaires & à leur contentement. On dit même qu'elle fut d'avis qu'ils devoient conſommer leur mariage d'avance, & que comme ils déféroient beaucoup à ſes avis, la choſe fut exécutée ſur le champ. Après cela on convint dans ce conſeil d'amour que la Princeſſe iroit trouver le grand Alcandre, pour eſſayer ſi elle ne pourroit point lui faire changer de ſentiment; & en effet elle monta en caroſſe en même-tems pour y aller.

Le grand Alcandre étant averti qu'elle demandoit à lui parler en particulier, ſe douta bien de ce que ce pouvoit être, & quoiqu'il ne fût pas réſolu de lui accorder ſa demande, comme

comme il ne pouvoit honnêtement se dispenser de lui donner audience, il la fit entrer dans son Cabinet après en avoir fait sortir tous ceux qui y étoient avec lui. La Princesse se jetta là à ses piés, & se cachant le visage de son mouchoir, moins cependant pour essuyer ses larmes que pour cacher sa confusion, elle lui dit qu'elle faisoit là un personnage qui la devoit combler de honte, si lui-même ne lui avoit donné de la hardiesse, en approuvant comme il avoit fait les desseins de Monsieur de Lauzun; que c'étoit sur cela qu'elle avoit pris des engagemens qu'il lui étoit bien difficile de rompre; que quoiqu'il ne fût pas trop bienséant à une personne de son sexe de parler de la sorte, le mérite de Monsieur de Lauzun, à qui il n'avoit pû refuser lui-même ses affections, pouvoit bien lui servir d'excuse; qu'enfin quiconque considéreroit que ses feux étoient légitimes & approuvés par son Roi, n'y trou-

veroit peut-être pas tant à redire que l'on pourroit bien s'imaginer.

Le grand Alcandre qui lui avoit commandé plusieurs fois de se lever sans qu'elle eût voulu lui obéir, lui dit, voyant qu'elle avoit cessé de parler, que si elle ne se mettoit dans une autre posture il n'avoit rien à lui répondre. La Princesse se leva l'entendant parler de la sorte, & attendant avec une crainte inconcevable l'arrêt de sa mort ou de sa vie. Mais le grand Alcandre ne la laissa pas long-tems dans l'incertitude, il lui dit: Que s'il avoit eu la foiblesse de consentir à son mariage, il en étoit assez puni par les remords qu'il en avoit; que c'étoit une chose dont il se repentiroit toute sa vie; & qu'il ne concevoit pas comment elle qui avoit toûjours fait paroitre un courage au-dessus de son sexe, pouvoit se résoudre à une action qui la devoit combler d'infamie.

Mademoiselle de Montpensier ayant

eu

eu cette réponſe s'en retourna chez elle la rage dans le cœur contre le grand Alcandre ; & y ayant trouvé Monſieur de Lauzun qui attendoit avec impatience des nouvelles de ce qu'elle auroit fait, ils convinrent enſemble que, puiſque rien n'étoit capable de le fléchir, ils devoient, pour achever leur mariage, y faire mettre les cérémonies. Un Prêtre fut bien-tôt trouvé pour cela ; & ayant été épouſés dans le Cabinet de la Princeſſe, ils attendirent du tems & de la fortune quelque occaſion favorable pour divulguer leur mariage.

Cependant il ne put être fait ſi ſecretement que le grand Alcandre n'en fût averti par un Domeſtique de la Princeſſe, que Monſieur de Louvois, ennemi juré de Monſieur de Lauzun, avoit gagné pour l'avertir de tout ce qui ſe paſſeroit dans ſa maiſon. Le grand Alcandre en témoigna une grande colere. Monſieur de Louvois & Madame de Monteſpan, qui étoient

d'intelligence ensemble pour l'abaissement de Monsieur de Lauzun, tâcherent encore de l'animer davantage ; car il faut savoir que Monsieur de Lauzun avoit maltraité Monsieur de Louvois en plusieurs rencontres, & que ce Ministre, qui commençoit déja à entrer en grande faveur, cherchoit à s'en venger par toutes sortes de moyens.

Ils conseillerent néantmoins au grand Alcandre de dissimuler son ressentiment, soit qu'ils crussent ne pouvoir encore procurer la perte de Monsieur de Lauzun, ou qu'ils appréhendassent de choquer la Princesse, qui ne pardonnoit pas volontiers quand on lui avoit donné une fois sujet de vouloir du mal. Le Roi continua donc d'en user en apparence avec lui comme il faisoit auparavant : mais il donna ordre à Monsieur de Louvois de le faire observer de si près qu'il pût lui rendre compte de sa conduite.

Monsieur

Monſieur de Lauzun cependant prenant des airs de grandeur avec ſa nouvelle épouſe, auxquels il n'avoit déja que trop de diſpoſition naturellement, s'en faiſoit accroire tous les jours de plus en plus, ſi bien qu'il avoit preſque toute la Cour pour ennemie. Il ſoûtenoit cependant tout cela avec une hauteur extraordinaire; mais il lui ſurvint bientôt une occaſion qui fut cauſe de ſa diſgrace, que l'on méditoit il y avoit déja longtems.

Le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, étoit Colonel du Régiment des Gardes du grand Alcandre, en ſurvivance de ſon Pere, & le grand Alcandre l'ayant exilé pour des deſſeins approchans de ceux de Monſieur de Lauzun, c'eſt-à-dire, pour avoir oſé aimer la femme de Monſieur, enfin à la conſidération du Maréchal, pour qui le grand Alcandre avoit beaucoup d'amitié, il permit à ſon fils de revenir,

condition néantmoins qu'il se déferoit de sa charge. Or la charge du Comte de Guiche étant sans contredit la plus belle & la plus considérable de toute la Cour, ceux qui avoient du crédit auprès du grand Alcandre, y prétendoient, Monsieur de Lauzun entr'autres, que le grand Alcandre avoit fait il n'y avoit pas long tems Capitaine de ses Gardes. Cependant il n'osoit la lui demander, soit qu'il se fût apperçû qu'il commençoit à n'être plus si bien dans son esprit qu'il avoit été autrefois, ou qu'il ne voulût pas à toute heure & à tous momens l'importuner pour de nouvelles graces.

Il avoit fait la paix en apparence avec Madame de Montespan, qui pour le faire donner plus adroitement dans le panneau, avoit fait semblant de lui pardonner. Monsieur de Lauzun croyant donc qu'elle ne lui refuseroit pas son entremise, la pria de vouloir le servir en cette rencontre,

contre, mais de ne pas dire au grand Alcandre qu'il lui eût fait cette priere. Madame de Montespan le lui promit, mais allant en même tems trouver le grand Alcandre, elle lui dit que Monsieur de Lauzun n'étoit plus rien que mystere : qu'il lui avoit fait promettre de lui demander la charge du Comte de Guiche, mais qu'il avoit exigé en même tems de ne lui pas dire qu'il l'en avoit priée : qu'elle ne concevoit pas pourquoi tous ces détours avec un Prince qui l'avoit comblé de tant de graces, & qui l'en combloit encore tous les jours : que quoiqu'il n'y eût pas lieu de croire qu'il pût avoir de méchans desseins en demandant cette charge, néantmoins elle ne la lui accorderoit pas si elle étoit à sa place, puisque toutes les bontés qu'il avoit pour lui, méritoient bien du moins que pour toute reconnoissance il fît paroitre plus de franchise.

Quoique le procédé de Monsieur

de Lauzun ne fût rien dans le fond ; comme Madame de Montespan néantmoins y donnoit les couleurs les plus noires qu'il lui étoit possible, le grand Alcandre y fit réflexion, & témoignant à Madame de Montespan qu'il ne pouvoit comprendre le dessein que Monsieur de Lauzun pouvoit avoir, elle lui conseilla de lui en parler lui-même, pour voir s'il useroit toûjours des mêmes détours. Le grand Alcandre approuva ce conseil ; & s'étant enfermé avec Monsieur de Lauzun dans son Cabinet, après lui avoir parlé de choses & d'autres, il l'entretint de tous ceux qui aspiroient à la charge du Comte de Guiche, lui disant que son dessein n'étoit pas d'en gratifier aucun, parce qu'ils ne lui sembloient pas avoir assez d'expérience pour remplir une si grande charge.

Monsieur de Lauzun ravi de voir le grand Alcandre dans ces sentimens, tâcha de l'y confirmer, ajoûtant à

ce qu'il avoit dit de ces perſonnes-là, quelques choſes à leur déſavantage. Mais comme il ne venoit point à ce que le grand Alcandre déſiroit de lui, c'eſt-à-dire, à lui demander ſi elle ne l'accommoderoit pas, & s'il n'avoit pas envie de l'avoir lui même, Monſieur de Lauzun lui répondit, qu'après avoir reçu tant de graces de Sa Majeſté, il n'avoit garde d'en prétendre de nouvelles; qu'ainſi il oſoit lui aſſûrer qu'il n'en avoit pas eû ſeulement la penſée, ſe rendant aſſez de juſtice pour ſavoir qu'il y en avoit mille autres qui en étoient plus dignes que lui. Cette modeſtie vous ſied bien, répondit un peu froidement le grand Alcandre; à quoi il ajoûta, que cependant Madame de Monteſpan lui avoit parlé pour lui, ce qu'il ne croyoit pas qu'elle eût fait s'il ne l'en avoit priée: qu'il ne concevoit pas pourquoi il faiſoit myſtere d'une choſe à laquelle il pouvoit prétendre préférablement à tant d'autres, &

qu'il vouloit qu'il lui en dît la vérité. Monſieur de Lauzun ſe voyant preſſé de cette ſorte par le grand Alcandre, lui jura tout de nouveau qu'il n'y avoit jamais penſé : ſur quoi le grand Alcandre prenant tout d'un coup un air à le faire trembler, il lui dit qu'il s'étonnoit extrèmement de la hardieſſe qu'il avoit de lui mentir avec tant d'impudence ; qu'il n'avoit que faire de déguiſer davantage, que Madame de Monteſpan lui avoit tout dit, & qu'il pouvoit s'aſſûrer qu'il n'auroit jamais aucune confiance en tout ce qu'il lui pourroit dire. En même tems il ſe leva, & l'ayant congédié ſans vouloir entendre ſes excuſes, Monſieur de Lauzun s'en alla plein de déſeſpoir & de rage.

Il rencontra au ſortir du Cabinet du grand Alcandre, le Duc de Créqui, qui le voyant tout changé, lui demanda ce qu'il avoit ; il lui répondit qu'il étoit un malheureux, qu'il avoit la corde au cou, & que celui

qui

qui voudroit l'étrangler feroit le meilleur de ses amis. Il s'en fut de-là chez Madame de Montespan, où il n'y eut sorte d'injures qu'il ne lui dît, & même de si grossieres, qu'on n'eût jamais cru que ç'eût été un homme de qualité qui les eût pû avoir à la bouche. Madame de Montespan lui dit que si ce n'étoit qu'elle espéroit que le grand Alcandre lui en feroit justice, elle le dévisageroit à l'heure même, mais qu'elle vouloit bien s'en remettre à lui.

Après qu'il lui eut encore dit tout ce que le désespoir & la rage peuvent inspirer de plus sale & de plus vilain, il s'en fut chez Mademoiselle de Montpensier, qu'il ne put caresser comme il avoit accoûtumé, tant l'abattement de l'esprit avoit contribué à celui du corps. Cependant comme la Princesse n'y trouvoit pas son compte, elle voulut savoir d'où cela provenoit, lui jurant que la chose seroit bien difficile si elle ne tâchoit

d'y apporter remede. Monſieur de Lauzun ſe croyant obligé de lui dire ce que c'étoit, lui fit part de la converſation qu'il avoit eue avec le grand Alcandre, & de la viſite qu'il avoit renduë enſuite à Madame de Monteſpan, ne lui cachant rien de tout ce qu'il lui avoit dit de déſobligeant.

La Princeſſe à qui l'âge avoit donné plus d'expérience qu'à lui, qui naturellement avoit beaucoup d'eſprit, mais fort peu de jugement, le blâma de ce qu'il avoit fait, lui diſant que toutes vérités n'étoient pas toûjours bonnes à dire. Elle appréhenda le reſſentiment du grand Alcandre; & dans la crainte qu'elle avoit que cette conjoncture ne fût nuiſible à ſes plaiſirs, elle fit ce qu'elle put pour en prendre toûjours par proviſion, de peur qu'il ne fût pas permis d'en prendre toutes fois & quantes qu'elle en auroit la volonté.

En effet, le grand Alcandre ayant ſû que Monſieur de Lauzun, nonobſtant

tant ses ordres réitérés tant de fois, s'étoit encore déchaîné contre Madame de Montespan, résolut de le faire arrêter. Les remontrances de Monsieur de Louvois, qui ne cessoit de lui représenter qu'il ne pourroit ramener autrement cet esprit à la raison, y servirent beaucoup. Enfin après avoir vaincu tous les retours qu'il avoit encore pour cet indigne Favori, l'ordre en fut donné au Chevalier de Fourbin, Major des Gardes du Corps, qui se transporta à l'heure même chez Monsieur de Lauzun, où ayant appris qu'il étoit allé à Paris, il laissa un Garde en sentinelle à la porte, avec ordre de le venir avertir dès le moment qu'il seroit revenu. Monsieur de Lauzun arriva une heure après, & le Garde en étant venu avertir le Chevalier de Fourbin, il posa des Gardes au tour de la maison, puis entra dedans & le trouva auprès du feu qui ne songeoit gueres à son malheur ; car

d'aussi loin qu'il le vit venir, il s'enquit de lui ce qui l'amenoit, & s'il ne venoit point de la part du grand Alcandre pour lui dire de le venir trouver. Le Chevalier de Fourbin répondit que non, mais qu'il lui envoyoit demander son épée : qu'il étoit fâché d'être chargé d'une telle commission, mais que comme il étoit obligé de faire ce que son Maître lui commandoit, il n'avoit pû s'en dispenser.

Il est aisé de juger de la surprise de Monsieur de Lauzun à un compliment si peu attendu ; car quoiqu'il eût donné lieu au grand Alcandre d'en user encore plus rigoureusement avec lui, comme on ne se rend jamais justice, & que d'ailleurs on se flatte toûjours, il croyoit que l'amitié qu'il lui avoit toûjours témoignée, prévaudroit par-dessus son ressentiment. Il demanda au Chevalier de Fourbin s'il n'y avoit pas moyen qu'il lui pût parler ; mais lui ayant dit que cela

lui

lui étoit défendu, il s'abandonna au déſeſpoir. On le garda à vûe pendant toute la nuit, comme on eût pû faire l'homme du monde le plus criminel ; & le Chevalier de Fourbin l'ayant remis le lendemain entre les mains de Monſieur d'Artagnan, Capitaine-Lieutenant de la premiere Compagnie des Mouſquetaires du grand Alcandre, Monſieur de Lauzun ſe crut perdu, parce que Monſieur d'Artagnan n'avoit jamais été de ſes amis. Ainſi il ſe mit dans l'eſprit qu'on ne l'avoit choiſi que pour lui faire piece, inférant en même-tems que pour le traiter avec tant de cruauté, il falloit que ſes ennemis euſſent prévalu entierement ſur l'eſprit du grand Alcandre.

Monſieur d'Artagnan ayant pris les ordres de Monſieur de Louvois par le commandement du grand Alcandre, conduiſit Monſieur de Lauzun à Pierre-Enciſe, & de-là à Pignerol, où on l'enferma dans une chambre gril-

grillée, ne lui laiſſant parler à qui que ce ſoit, & n'ayant que des livres pour toute compagnie, avec ſon Valet-de-chambre, à qui l'on annonça que s'il vouloit demeurer avec lui, il falloit ſe réſoudre à ne point ſortir. Le chagrin qu'il eut de ſe voir tombé d'une ſi haute fortune dans un état ſi déplorable, le réduiſit bientôt à une telle extrémité, qu'on déſeſpera de ſa vie. Il tomba même en létargie; de ſorte qu'on dépêcha un Courier au grand Alcandre pour lui donner avis de ſa mort. Mais ſix heures après il en vint un autre qui apprit ſa réſurrection, dont on ne témoigna ni joie ni chagrin, j'entends dans le général, chacun le comptant déja comme un homme mort au monde, ce qui faiſoit qu'on n'y prenoit plus d'intérêt.

Cependant Mademoiſelle de Montpenſier étant au déſeſpoir que les plaiſirs à quoi elle s'étoit attendue avec lui, fuſſent diſparus ſitôt, ſouf-

froit

froit d'autant plus qu'elle osoit moins le faire paroître. Ses bonnes amies faisoient cependant tout ce qu'elles pouvoient pour adoucir sa douleur ; mais comme elles n'étoient pas toûjours avec elle, & sur-tout la nuit, pendant laquelle la maladie qu'elle avoit, est toujours la plus pressante, elles contribuoient plûtôt à la rendre plus malheureuse, en la faisant ainsi ressouvenir de son malheur, qu'elles ne lui apportoient du soulagement. Son plus grand mal étoit cependant de n'oser se plaindre : car comme son mariage étoit secret, elle jugeoit bien qu'il falloit que ses peines fussent secrettes, si elle ne vouloit se résoudre d'apprêter à rire, non seulement à ses ennemis, mais encore à toute la France qui avoit les yeux tournés sur elle, pour voir de quelle façon elle recevroit la disgrace de son bon ami. Cela ne l'empêcha pourtant pas de prendre l'homme d'affaires de Monsieur de Lauzun, dont

dont elle fit ſon Intendant, & de recevoir à ſon ſervice ſon Ecuyer & ſes plus fideles domeſtiques, qui furent ravis de pouvoir ſurgir à ce port après le naufrage de leur maître.

Cependant le grand Alcandre, ni plus ni moins que ſi Monſieur de Lauzun n'eût jamais été ſon favori, écoutoit tout ce qu'on lui en diſoit ſans en être touché, & même ſans y répondre; ce qui étoit cauſe que ceux qui étoient encore de ſes amis, dont le nombre néantmoins étoit très-petit, n'oſoient plus lui en parler. On n'oſoit même preſque plus lui demander la charge du Comte de Guiche, parce que chacun ſachant que ç'avoit été là la pierre d'achopement, on craignoit qu'elle ne fît le même effet pour les autres qu'elle avoit fait pour lui. Comme on étoit cependant tous les jours dans l'attente, pour voir à qui le grand Alcandre la donneroit, on fut tout ſurpris qu'un matin à ſon lever

il dit au Duc de la Feuillade, que s'il pouvoit trouver cinquante mille écus, il lui donneroit le reste pour avoir la charge du Comte de Guiche, à qui il falloit compter six cens mille francs avant que d'avoir sa démission. Le Duc de la Feuillade répondit en riant au grand Alcandre, qu'il les trouveroit bien s'il lui vouloit servir de caution; & après l'avoir remercié sérieusement de la grace qu'il lui faisoit, il prit congé de lui pour aller chercher à Paris la somme qu'il lui demandoit.

Comme la nouvelle de ce que le grand Alcandre faisoit pour lui, s'étoit répandue parmi les Courtisans, il en trouva un grand nombre dans l'antichambre & sur le degré, qui lui en vinrent faire leurs complimens. Mais ne les ayant pas à demi écoutés, il s'en retourna avec son air brusque dans la chambre du grand Alcandre, à qui il dit qu'on n'avoit plus que faire d'avoir recours aux Saints

Saints pour voir des miracles : que Sa Majesté en faisoit de plus grands que tous les Saints du Paradis : que quand il étoit arrivé le matin à son lever il n'avoit été regardé de personne, parce que personne ne croyoit que Sa Majesté dût faire ce qu'elle avoit fait pour lui ; mais que chacun n'avoit pas plûtôt entendu la grace qu'elle lui avoit accordée, qu'on s'étoit empressé à l'envi l'un de l'autre de lui faire des offres de service, mais des offres de service à la mode de la Cour, c'est-à-dire, sans que pas un lui eût offert sa bourse pour y pouvoir prendre les cinquante mille écus dont il avoit tant de besoin.

Le grand Alcandre se mit à rire de la saillie du Duc de la Feuillade ; & voyant qu'il s'en retournoit avec autant de précipitation qu'il étoit venu, il lui dit ne pas s'en aller si vite, s'il n'avoit affaire à Paris que pour aller chercher de l'argent ; qu'il consentoit

ſentoit de lui en prêter, mais à condition qu'il le lui rendroit quand il ſe trouveroit en état. Ainſi le grand Alcandre ayant abaiſſé en un jour ſon favori, en éleva un autre presqu'en auſſi peu de tems. Car il eſt conſtant que le matin que le grand Alcandre fit ce préſent au Duc de la Feuillade, il étoit ſi mal dans ſes affaires, que lui étant mort un de ſes chevaux de carroſſe, il n'avoit point trouvé d'argent chez lui pour en ravoir un autre.

Quoique la diſgrace de M. de Lauzun eût privé les Dames de la Cour d'un de leurs meilleurs combattans, comme d'un moment à l'autre il s'en préſente-là de tout frais, la vigueur de ceux-ci les conſola de la perte de l'autre, & elles ne l'eurent pas plûtôt perdu de vûe qu'elles ne ſongerent plus à ſes bravoures. Parmi les jeunes gens qui ſe préſenterent pour remplir ſa place, le Duc de Longueville étoit ſans doute le plus con-

considérable pour le bien & pour la naissance; car il descendoit de Princes qui avoient possédé la Couronne avant qu'elle tombât dans la branche du grand Alcandre, & il avoit bien six cens mille livres de rente en fonds de terre pour soutenir une origine si illustre. Pour ce qui est de sa personne, sa jeunesse accompagnée d'un je ne sai quoi, la rendoit toute charmante : ainsi, quoiqu'il ne fût ni de si belle taille ni de si grand air que beaucoup d'autres, il ne laissoit pas de plaire généralement à toutes les femmes; de sorte qu'il ne parut pas plûtôt à la Cour, qu'elles firent toutes des desseins sur sa personne.

La Maréchale de la Ferté fut de celles-là; & trente-sept ou trente-huit ans qu'elle avoit sur la tête, ne lui permettant pas d'espérer qu'il la préférât à tant d'autres, qui étoient plus jeunes & plus belles qu'elle, elle crut qu'elle ne feroit point mal

de

de lui faire quelques avances, & que les avances pourroient lui tenir lieu de mérite. Comme on joüoit chez elle, & que c'étoit le rendez-vous de tous les honnêtes gens, & de tous ceux qui n'avoient que faire, elle pria le Duc de Longueville de la venir voir; & lui ayant marqué une heure pour le lendemain où il ne devoit encore y avoir personne, elle eut le plaisir de l'entretenir tout à son aise. Cependant ce fut avec peu de profit, car le jeune Prince étoit encore si neuf dans les mysteres amoureux, qu'il n'entendit ni ce que cent œillades, ni ce que cent minauderies lui vouloient dire, & qui en eussent néantmoins assez averti un autre, qui en auroit été mieux instruit que lui.

Cependant comme la Maréchale, toute vieille qu'elle étoit, ne lui avoit pas déplû, il la fut revoir le lendemain à la même heure, & la trouvant à sa toilette, il lui dit qu'il lui

lui vouloit faire présent d'une poudre admirable. La Maréchale lui demanda quelle poudre c'étoit ; & le Duc de Longueville lui ayant dit que c'étoit de la poudre de Polleville, à peine eut-il lâché la parole, qu'elle s'écria qu'elle le dispensoit de lui en envoyer : que c'étoit une poudre abominable, & qu'il faudroit faire brûler celui qui l'avoit inventée. Elle demanda aussi-tôt au Duc de Longueville s'il s'en servoit, & le Duc lui ayant dit qu'oüi, elle lui dit de ne la pas approcher, & que cette poudre étoit pire que la peste. Le Duc qui ne savoit ce que cela vouloit dire, la pria de lui expliquer cette enigme ; & la Maréchale lui demandant s'il n'avoit pas entendu parler de ce qui étoit arrivé au Comte de Saux ; comme il lui eut répondu que non, elle lui dit qu'il n'avoit qu'à le lui demander à lui-même, & qu'après cela elle ne croyoit pas qu'il mît encore de la poudre de Polleville.

Elle

Elle ne voulut jamais lui rien dire davantage, jusqu'à ce qu'elle fût coëffée; mais celle qui la coëffoit s'en étant allée, elle lui dit après cela, que le Comte de Saux ayant eu un rendez-vous avec Madame de Cœuvres, il n'en étoit pas sorti à son honneur, à cause du Polleville, & qu'elle croyoit bien qu'il lui en pourroit arriver autant s'il se trouvoit en pareille rencontre. Ce reproche fit rire le Duc de Longueville; & comme la force de sa jeunesse lui faisoit croire qu'il ne haïssoit pas la Maréchale qu'il avoit trouvée jolie femme à son miroir, il lui dit qu'il avoit mis ce jour-là du Polleville, mais qu'il parieroit bien qu'il ne lui arriveroit pas le même accident qui étoit arrivé au Comte de Saux. Là-dessus il se mit en état de la caresser, & la Maréchale feignant de lui savoir mauvais gré de sa hardiesse, pour l'animer encore davantage se défendit jusqu'à ce qu'elle fût proche d'un lit où elle se laissa

laissa tomber. Elle éprouva là que ce qui se disoit du Comte de Saux étoit un effet de sa foiblesse, & non pas du Polleville, comme il avoit été bien aise de le faire accroire.

Le Duc de Longueville, ravi de son aventure, en usa en jeune homme, ce qui ne déplût pas à la Maréchale qui lui recommanda le secret, lui faisant entendre qu'elle avoit affaire à un mari difficile, & qui n'entendroit point de raillerie, s'il venoit à découvrir qu'ils eussent commerce ensemble. Le Duc de Longueville lui promit d'en user sagement, & qu'elle auroit lieu d'en être contente; mais il lui recommanda de son côté de ne lui point faire d'infidélité, ajoûtant qu'il l'abandonneroit dès le moment qu'il en reconnoîtroit la moindre chose.

Cette loi fut dure pour la Maréchale, qui avoit cru jusques-là qu'un homme étoit trop peu pour une femme. Mais comme elle aimoit le Duc:
&

& que d'ailleurs elle venoit d'éprouver qu'il ne s'en falloit pas de beaucoup qu'il n'en valût deux autres, elle résolut de faire effort sur son naturel, & de lui tenir parole tant qu'elle le pourroit. Ainsi dès ce jour-là elle congédia le Marquis d'Effiat qui tâchoit de se mettre bien auprès d'elle, & qui y auroit bien-tôt réussi sans la défense du Duc de Longueville.

Le Marquis d'Effiat étoit un petit homme, têtu, brave, quoiqu'il n'aimât pas la guerre, adonné à ses plaisirs, & peu capable de raison quand il s'étoit mis une fois une chose en tête. Il trouva de la dûreté dans le commandement de la Maréchale avec qui il s'étoit vû à la veille de la conclusion, & ne doutant point qu'il n'y eût quelqu'autre amant en campagne, il soupçonna aussi-tôt le Duc de Longueville. Ses soupçons étant tombés sur lui, quoique cette Dame en vît bien d'autres, il fut fâché d'a-

voir affaire à un Prince avec qui il n'ofoit fe mefurer fans s'expofer à d'étranges fuites. Cependant fa paffion étant plus forte que fa raifon, il vouloit, avant que de le quereller, favoir au vrai s'il ne fe meprenoit pas, & ayant mis pour cela des efpions en campagne, il fut averti d'un rendez-vous que ces amans avoient pris enfemble; & il fe trouva luimême devant la porte en gros manteau, afin d'être plus fûr fi cela étoit vrai ou non. Comme il eut vû de fes propres yeux qu'on ne lui avoit dit que la vérité, il réfolut de quereller le Duc de Longueville à la premiere occafion, & l'ayant rencontré bien-tôt après, il lui dit à l'oreille qu'il le vouloit voir l'épée à la main. Le Duc de Longueville lui répondit fans s'émouvoir, qu'il devoit apprendre à fe connoître; qu'il fe pouvoit battre contre fes égaux, mais que pour lui, il avoit appris à ne fe jamais commettre avec des

gens dont il n'y avoit pas long-tems qu'on connoissoit les ancêtres.

Ce reproche fut sensible au Marquis d'Effiat, de l'extraction duquel l'on n'avoit pas grande opinion dans le monde. Cependant comme il n'étoit pas tout seul dans l'endroit où il avoit parlé au Duc de Longueville, il s'éloigna sans faire semblant de rien, & sans donner même aucun soupçon de ce qu'il lui avoit dit. Le Duc de Longueville sortit peu de tems après; mais comme il avoit quantité de Pages & de Laquais à sa suite, d'Effiat crut à propos d'attendre une occasion plus favorable, pour tirer raison & de l'injure qu'il venoit de recevoir, & du vol qu'on lui avoit fait de sa Maîtresse.

Cependant le Duc de Longueville voyant que d'Effiat n'étoit point venu après lui, prit pour un effet de son peu de courage ce qui n'étoit qu'un effet de son jugement; si bien qu'il commença à en faire des médisances,

lesquelles étant rapportées à d'Effiat, le mirent dans un tel excès de colere qu'il resolut de se perdre ou d'en tirer vengeance. Pour cet effet il dépêcha deux ou trois espions pour savoir quand le Duc de Longueville sortiroit tout seul, ce qui lui arrivoit souvent, ayant outre l'intrigue de la Maréchale quelques amourettes en ville, qui lui donnoient de l'occupation. Deux ou trois jours après, un de ces espions l'étant venu avertir que le Duc étoit sorti tout seul en chaise, & étoit allé à quelque découverte, il se fut poster sur son chemin, tellement que comme il s'en revenoit à deux heures après minuit, il se présenta devant lui, tenant un bâton d'une main & l'épée de l'autre, lui criant de sortir de sa chaise, sinon qu'il le maltraiteroit. Le Duc de Longueville ayant fait en même tems arrêter ses porteurs, voulut mettre l'épée à la main : mais d'Effiat le chargeant devant qu'il eût le tems de la

tirer du foureau, il lui donna quelques coups de canne ; ce que voyant les porteurs, ils tirerent les bâtons de la chaiſe,& alloient aſſommer d'Effiat, s'il n'eût jugé à propos d'éviter leur furie par une prompte fuite.

Il eſt aiſé de comprendre le déſeſpoir du Duc après un affront ſi ſenſible, & combien il déſira de ſe venger. Il défendit aux porteurs de chaiſe de parler jamais de cette aventure, & n'en parlant lui-même qu'à un de ſes bons amis, celui-ci lui conſeilla de ſe donner de garde de s'en plaindre. Car quoique le grand Alcandre n'eût pas manqué d'en faire une punition exemplaire ; comme il ne croyoit pas qu'un Prince à qui on avoit fait un tel affront, pût ſe venger par le miniſtere d'autrui, il lui dit qu'il n'y avoit rien à faire que de faire aſſaſſiner ſon ennemi. En effet, c'étoit le ſeul parti qu'il y avoit à prendre en cette occaſion ; car quoiqu'il ne ſoit pas généreux de faire des actions de cette nature, toutefois

comme c'eût été s'exposer à être battu que de prendre d'Effiat en brave homme, il n'étoit pas juste, & sur-tout à un Prince, de recevoir deux affronts en un même tems.

Quoi qu'il en soit, le Duc s'étant déterminé à suivre ce conseil, il ne chercha plus que les occasions de le faire réussir. Mais c'étoit une chose bien difficile, parce que d'Effiat, après avoir fait une pareille folie, n'alloit plus que bien accompagné, & se tenoit sur ses gardes. Cependant il arriva que la Maréchale de la Ferté devint grosse, ce qui alarma extrèmement cette Dame. Car il faut savoir qu'elle ne couchoit point avec son mari qui étoit un vieux gouteux, grand chemin du cocuage, sur-tout quand on a une femme de bon appétit comme étoit la Maréchale. Ainsi elle s'imaginoit avec raison que s'il venoit à le savoir, il l'enfermeroit aussi-tôt pour toute sa vie ; si bien qu'il lui fallut user de grande

grande précaution pour le lui cacher. Mais elle le découvrit au Duc de Longueville, qui ravi de se voir renaître, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant lui-même, en aima plus tendrement la Maréchale. Comme elle fut grosse de quatre ou cinq mois, elle ne voulut plus se commettre à aller dans la chambre du Maréchal, & demeurant à joüer toute la nuit, elle restoit le jour au lit où elle se faisoit apporter à manger, & ne se levoit point que les joüeurs ne revinssent, devant qui elle ne bougeoit point de son fauteuil, de peur qu'ils ne vinssent à découvrir le sujet de ses inquiétudes.

Quoique le Maréchal ne se défiât de rien, il ne laissa pas de trouver à redire à cette maniere de vivre, & lui ayant fait dire qu'il seroit bien-aise de lui parler, elle se hasarda à venir dans sa chambre, où il lui lava la tête comme il faut. Mais la Maréchale, qui ne demandoit qu'un pré-

texte pour n'y plus revenir, feignant d'être fort offensée de ses corrections, les reçut tout en colere; si bien que la conversation s'échauffant de paroles à autres, ils se dirent l'un & l'autre beaucoup de pauvretés, ce qui donna lieu à la Maréchale de lui dire qu'elle lui permettoit de la quereller quand elle le reviendroit voir; & sortant en même tems de la chambre, elle n'y remit point le pié qu'après ses couches.

Comme elle fut à six semaines ou deux mois près de son terme, elle feignit une indisposition pour se délivrer de la compagnie qui l'accabloit. Enfin le terme étant venu, elle accoucha dans sa maison tout de même que si elle eût été grosse de son mari. Ce fut Clement qui l'accoucha, & le Duc de Longueville, qui étoit présent à l'accouchement, lui fit promettre le secret, moyennant deux cens pistoles qu'il lui donna.

Cependant il venoit souvent de

pareilles

pareilles aubeines à cet Accoucheur, car peu de tems après, Madame de Montespan étant encore devenue grosse du grand Alcandre, on eut recours à lui, de sorte qu'on le fut querir de la même maniere, & avec la même cérémonie qu'on avoit fait la premiere fois. Il y eut cependant de la distinction dans la récompense, car on lui donna cette fois-là deux cents Louis-d'or, au lieu qu'on ne lui en avoit donné que cent la premiere fois. L'on observa toûjours la même chose tant que l'on eut besoin de lui, ayant eu jusqu'à quatre cents Louis-d'or pour le quatrieme enfant dont il accoucha Madame de Montespan. Mais soit que cela parût violent à cette Dame, qui naturellement est fort ménagere, ou qu'elle en eût d'autres raisons, le grand Alcandre l'ayant encore laissée grosse quelque tems après, & étant obligé de s'en aller en campagne, elle envoya marchander avec Clement pour lui envoyer un

de ſes garçons à Maintenon, où elle avoit réſolu d'aller accoucher. Elle paſſa-là pour une des bonnes amies de la Marquiſe de Maintenon, ſi bien que le garçon qui l'accoucha, ne ſut pas qu'il avoit accouché la maîtreſſe du grand Alcandre.

Cependant pour revenir au Duc de Longueville, comme il n'épioit, ainſi que j'ai déja dit, que l'occaſion de ſe venger de d'Effiat, il fut obligé de ſe préparer à ſuivre le grand Alcandre qui avoit déclaré la guerre aux Hollandois. Cette Campagne fut extrèmement glorieuſe à ce grand Prince, mais fatale à ce Duc : car s'étant amuſé à faire la débauche une heure ou deux avant que le grand Alcandre fît paſſer le Rhin à ſes troupes, le vin lui fit tirer mal à propos un coup de piſtolet contre les ennemis qui parloient déja de ſe rendre ; ce qui fut cauſe que ceux-ci firent leur décharge ſur lui & ſur les principaux de l'armée du grand Alcandre,

dont

dont il y en eut beaucoup de tués, & lui entr'autres, qui étoit cause de ce malheur.

La nouvelle en étant portée à Paris, la Maréchale en pensa mourir de douleur, aussi-bien que plusieurs autres Dames qui prenoient intérêt à sa personne. Il fut regretté d'ailleurs généralement de tout le monde, excepté de d'Effiat qui se voyoit délivré par-là d'un puissant ennemi. En faisant l'inventaire de ses papiers, on trouva son Testament qu'il avoit fait avant que de partir, dans lequel on fut tout surpris de voir qu'il reconnoissoit le fils qu'il avoit eu de la Maréchale pour être à lui, & lui laissoit cinq cents mille francs, en cas qu'il vînt à mourir devant que d'être marié.

Comme cette nouvelle fut bientôt publiée par toute la Ville, la Maréchale en fut avertie par Madame de Berthillac sa bonne amie, qui en même tems lui dit de prendre garde qu'elle

ne vînt aux oreilles de ſon mari. La Maréchale penſa enrager voyant que ſon affaire devenoit ainſi publique : mais comme le tems conſole de tout, elle ſoûtint cela le mieux du monde, & s'accoûtuma à la fin à en entendre parler ſans en rougir. Le grand Alcandre ſachant que le Duc de Longueville avoit un fils de la Maréchale, en eut beaucoup de joie ; car comme il y avoit du rapport entre l'aventure du Duc de Longueville & la ſienne, je veux dire, comme le fils que ce Duc laiſſoit venoit d'une femme mariée auſſi bien que ceux qu'il avoit de Madame de Monteſpan, il voulut que cela lui ſervît de planche pour faire légitimer ſes enfans quand la volonté lui en prendroit. Il envoya donc ordre au Parlement de Paris de légitimer le fils du Duc de Longueville, ſans qu'on fût obligé de nommer la mere, ce qui étoit néantmoins contre l'uſage & contre les loix du Royaume.

Quand

Quand les premiers bruits que cette nouvelle avoit apportés furent un peu appaisés, la Maréchale qui voyoit sa réputation perdue parmi tous les honnêtes gens, résolut de faire banqueroute à toute la pudeur qui lui pouvoit rester. Elle tâta de tous ceux qui voulurent bien se contenter des restes du Duc de Longueville & du reste de plusieurs autres; & ayant lié une forte amitié avec Madame de Berthillac qui étoit une des plus belles femmes de Paris, elles furent confidentes l'une de l'autre, & goûterent de bien des sortes de plaisirs. La Maréchale avoit un Laquais qui fut roüé, & qui avoit une des plus belles têtes du monde; & la médisance vouloit qu'il eût part dans ses bonnes graces, parce qu'on voyoit qu'elle le distinguoit des autres Laquais.

Une si grande liaison de Madame de Berthillac avec la Maréchale, ne plut pas à M. de Berthillac son beau-pere,

pere, qui craignoit que pendant que son fils étoit à l'Armée, sa femme ne vînt à se débaucher. Mais c'étoit une chose faite, & elle n'avoit pû entendre parler à la Maréchale du plaisir qu'il y avoit à faire une infidélité à son mari, sans vouloir éprouver ce qui en étoit. M. de Berthillac y tenoit la main cependant autant qu'il lui étoit possible, avoit l'œil sur elle, & lui recommandoit d'avoir l'honneur en recommandation: mais comme il étoit beaucoup occupé à la garde des Trésors du grand Alcandre, que ce Prince lui avoit confiés, autant qu'il lui étoit difficile de pouvoir répondre de la conduite de sa belle-fille, autant il étoit aisé à sa belle-fille de lui en faire accroire.

Cependant Madame de Berthillac étant allée un jour à la Comédie avec la Maréchale, comme celle-ci eut vû danser le Basque Sauteur, elle dit à l'autre qu'elle s'imaginoit qu'un homme qui avoit les reins si

souples

ſouples étoit un admirable acteur, lui avoüant en même-tems qu'elle ſeroit ravie d'en faire l'expérience elle-même. L'ingénuité de la Maréchale ayant obligé Madame de Berthillac de lui parler auſſi à cœur ouvert, elle dit qu'elle croyoit bien qu'il y auroit beaucoup de plaiſir à faire ce qu'elle diſoit, mais que pour elle, ſi elle étoit tentée de quelque choſe, c'étoit de ſavoir ſi Baron Comédien avoit autant d'agrément dans la converſation qu'il en avoit ſur le Théatre. Cette confidence fut ſuivie de l'approbation de la Maréchale, elle releva le mérite de Baron, afin que Madame de Berthillac relevât celui du Baſque, & s'encourageant toutes deux à tâter de cette aventure autrement que dans l'idée, elles ne furent pas plûtôt ſorties de la Comédie, qu'elles ſe réſolurent d'écrire à ces deux hommes, pour les prier de leur accorder un moment de leur converſation.

Baron & le Baſque furent ſurpris de l'honneur qu'on leur faiſoit, & n'ayant pas manqué d'y répondre civilement, l'entrevûe ſe fit à Saint Cloud, d'où les Dames s'en revinrent ſi contentes, qu'elles convinrent avec eux que ce ne ſeroit pas là la derniere fois qu'ils ſe verroient. Elles ſe firent part après cela l'une à l'autre de ce qui leur étoit arrivé, & elles furent obligées de tomber d'accord que ce n'étoit pas toûjours des gens de qualité qu'on tiroit les plus grands ſervices. A l'égard des hommes, ils n'eurent pas tous deux pareil ſujet de contentement. Si Baron fut ſatisfait de ſa fortune, il n'en fut pas de même du Baſque, qui trouvoit que la Maréchale étoit inſatiable. Il dit à Baron que quoiqu'il fatiguât beaucoup à la Comédie, il aimeroit mieux être obligé d'y danſer tous les jours, que d'être ſeulement une heure avec elle. Baron le conſola ſur le bonheur d'être bien avec une femme

de grande qualité, & il fut assez fou pour se laisser repaître de cette chimere.

Cependant Madame de Berthillac se laissa tellement aller à l'extravagance, qu'elle ne pouvoit plus être un moment sans Baron ; & ayant sû qu'il avoit perdu une somme fort considérable au jeu, elle le força à prendre ses pierreries qui valoient bien vingt mille écus. Mais il arriva par malheur pour elle, qu'une des amies de son beau-pere en ayant eu affaire pour quelque assemblée, elle le pria de les emprunter de sa belle-fille ; & Monsieur de Berthillac étant bien aise d'obliger cette Dame, dit à Madame de Berthillac de les lui prêter, ce qui l'embarrassa extrèmement.

Comme d'abord elle avoit paru surprise, Monsieur de Berthillac crut que, comme elle étoit joüeuse, elle les avoit joüées ou engagées quelque part ; & la pressant de lui dire où c'étoit, afin qu'il les pût retirer, elle s'embarrassa

s'embarrassa encore davantage, disant tantôt qu'elle les avoit prêtées à une de ses amies, tantôt qu'elles étoient chez le Jouaillier qui les raccommodoit. Monsieur de Berthillac qui étoit homme d'expérience vit bien qu'il y avoit quelque mystere, là-dessous : mais n'en pouvant rien tirer davantage, il fut obligé de divulguer l'affaire dans la famille de sa belle-fille, qui la tourna de tant de côtés, qu'elle avoüa à la fin qu'elle les avoit données à Baron, ce qu'elle tâcha néantmoins de déguiser sous le nom de prêter. Les parens furent en même-tems chez ce Comédien, qui nia d'abord la chose, croyant qu'on ne lui en parloit que par soupçon : mais sachant un moment après que c'étoit Madame de Berthillac même qui avoit été obligée de le dire, & que même on en avoit déja parlé au grand Alcandre, si bien que cela l'alloit perdre, il prit le parti de les rendre, & évita par-là de se faire beaucoup d'affaires. Mon-

Monſieur de Berthillac croyant que ſon fils, qui étoit à l'Armée, ne pouvoit pas manquer d'être averti de ce qui ſe paſſoit, ſe mit en tête qu'il valoit mieux que ce fût lui qui lui en donnât les premiers avis qu'un autre. Mais Madame de Berthillac, qui avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari, l'ayant prevenu par une lettre, Monſieur de Berthillac fut fort ſurpris qu'au lieu de remercimens qu'il attendoit de ſon fils, il n'en reçut que des plaintes, comme ſi ſa femme eût encore eu raiſon. Madame de Berthillac pouſſa l'artifice encore plus loin : elle manda à ſon mari de lui permettre de ſe retirer dans un Couvent, diſant qu'elle ne pouvoit plus vivre avec Monſieur de Berthillac, qui en uſoit avec elle d'une maniere que, s'il n'avoit pas été ſon beau-pere, elle auroit cru qu'il auroit été amoureux d'elle, tant il étoit devenu jaloux.

Ces nouvelles fâcherent ſon mari, qui

qui l'aimoit tendrement, & qui étoit bien éloigné de la croire infidelle; & attribuant toute la faute à ſon pere, le reſte de la campagne lui dura mille ans, tant il étoit preſſé d'aller conſoler cette chere épouſe. Cependant il manda à Monſieur de Berthillac, qu'il le prioit de laiſſer ſa femme en repos; qu'il connoiſſoit ſa vertu, & que c'en étoit aſſez pour ne rien croire de tous les bruits qui couroient à ſon déſavantage. Pour ce qui eſt d'elle, il lui écrivit de ſe donner bien de garde d'aller dans un Couvent, à moins qu'elle ne le voulût faire mourir de douleur; qu'elle prît patience juſqu'à la fin de la Campagne, & qu'après cela il donneroit ordre à tout. En effet, il ne fut pas plûtôt revenu, qu'il ne voulut écouter perſonne à ſon préjudice. Ainſi il vécut avec elle comme à l'ordinaire, de ſorte que ſi elle n'étoit point morte quelque temps après, elle auroit pris un ſi grand aſcendant ſur ſon eſprit, qu'elle

qu'elle auroit fait tout ce qu'elle auroit voulu, ſans qu'il y eût jamais trouvé à redire.

La mort de Madame de Berthillac fit rentrer la Maréchale en elle-même. Elle dit à ſes amis qu'elle vouloit renoncer à toutes les vanités du monde : mais comme elle en avoit dit autant à la mort du Duc de Longueville, & cependant n'en avoit rien fait, on ne crut pas qu'elle tînt mieux parole cette fois là que l'autre, en quoi l'on ne ſe trompa pas ; car la mort de ſon mari, qui arriva quelques années après, l'ayant miſe en liberté de vivre à ſa mode, elle fit ſuccéder au Baſque un nombre infini de fripons qui valoient encore moins que lui. Le Chevalier du Liſcouet l'entretint juſqu'à ce qu'il en fût las, à qui ſuccéda l'Abbé de Lignerac ; & comme elle lui faiſoit part de ſon lit, elle l'obligea de lui faire part de ſa bourſe. Enfin l'Abbé de Lignerac ayant quitté la belle-mere pour la belle-

belle-fille, elle eſt réduite aujourd'hui à ſe livrer au petit du Pré (a), qui ne lui donne pas ſeulement de ſon Orvietan, mais qui lui apprend encore tous les tours de cartes & de ſoupleſſe avec leſquels ils dupent enſemble les nouveaux venus, & ceux qui ſont aſſez foux de croire qu'on puiſſe joüer honnêtement chez une femme qui a renoncé depuis ſi long-temps à l'honnêté.

L'exemple de la Maréchale avoit excité la Ducheſſe de la Ferté ſa belle-fille à n'être pas plus vertueuſe. Cependant, comme elle étoit plus jeune & qu'elle ſe croyoit plus belle, elle ne jugea pas à propos de ſe jetter à la tête de tout le monde comme faiſoit ſa belle-mere. Préſumant au contraire aſſez de ſa beauté pour s'imaginer qu'elle pouvoit toucher le cœur du fils du grand Alcandre, elle commença non pas à lui faire la Cour,

(a) Fils d'un Opérateur.

mais

mais à lui faire l'amour si ouvertement, que tout le monde ne put voir, sans en rougir pour elle, l'effronterie avec laquelle elle le poursuivoit.

La Maréchale de la Motte sa mere, qui avoit été Gouvernante du fils du grand Alcandre, & qui avoit marié une autre de ses filles au Duc de Ventadour, de la conduite de laquelle elle n'étoit pas déja trop contente, s'appercevant bien-tôt des desseins de celle-ci, résolut d'en arrêter le cours, pour conserver ce qui restoit de réputation à sa Maison. Elle dit donc à la Duchesse de la Ferté tout ce que l'expérience & l'autorité d'une mere lui pouvoient faire dire : mais toutes ses remontrances ne servirent qu'à la faire cacher d'elle, pendant qu'elle exposoit aux yeux des autres des desseins qui faisoient murmurer les moins retenus. Car un jour ayant trouvé le fils du grand Alcandre d'assez bonne humeur, elle lui dit les

choses

choſes du monde les plus hardies ; & ce Prince ayant loüé la beauté de ſes cheveux, qui à la vérité ſont fort beaux & d'une fort belle couleur, elle lui dit que s'il l'avoit vû décoiffée il les trouveroit encore bien plus à ſon gré : que quand il voudroit elle lui donneroit cette ſatisfaction ; & baiſſant en même-tems la tête pour lui faire voir la quantité qu'elle en avoit, elle mit ſa main dans un endroit que la bienſéance m'empêche de nommer, pendant que le Prince conſidéroit ſa tête, ſans penſer peut-être à ce qu'elle faiſoit.

Comme ce Prince étoit beaucoup plus jeune qu'il n'eſt aujourd'hui, l'action de la Ducheſſe de la Ferté lui fit plus de honte qu'à elle-même, & ſe retirant en arriere, ſa confuſion augmenta quand il vit que ſa chemiſe ſortoit, & qu'il la lui falloit raccommoder. La rougeur qui parut en même tems ſur ſon viſage, avec quelques autres circonſtances qu'on remarqua, firent

firent concevoir que la Dame n'avoit pas perdu ſon tems pendant qu'elle s'étoit baiſſée : mais n'en paroiſſant pas plus étonnée pour tout cela, elle dit à ce Prince qui raccommodoit ſa chemiſe, que cela n'étoit gueres honnête de faire ce qu'il faiſoit devant les Dames, & que ſi ſon mari ſurvenoit par haſard, cela ſeroit capable de lui donner de la jalouſie.

Le Prince ne lui donna pas lieu de pourſuivre la converſation, dont la matiere lui étoit déſagréable, tellement qu'après s'en être allé, elle fut dire à deux ou trois Dames qui lui reſſembloient, qu'elle venoit de voir un homme qui n'étoit pas homme : & comme on ne ſavoit ce qu'elle vouloit dire par-là, & que cependant on le vouloit ſavoir, elle dit qu'elle venoit de voir le fils du grand Alcandre qui ne ſeroit jamais le fils de ſon pere. On la preſſa d'expliquer cette énigme, ce qu'elle ne voulut pas faire, quoique ces Dames l'en

priassent. Mais elles n'eurent pas plûtôt sû l'aventure qui étoit arrivée à ce jeune Prince, que le reste leur fut aisé à deviner. Ainsi elles comprirent dans un moment que le désordre où il s'étoit trouvé, étoit l'ouvrage des mains de la Duchesse.

Le grand Alcandre en ayant été averti, dit à la Maréchale de la Motte qu'il n'étoit point content du tout de sa fille : qu'elle l'avertît d'avoir une conduite plus honnête; sinon qu'il seroit obligé d'en dire un mot à son mari. Cependant ce mari étoit un homme qui ne se mettoit gueres en peine ni de la réputation de sa femme ni de la sienne propre, & pourvû qu'il bût & qu'il allât chez les Courtisannes, il étoit au-dessus de tout ce que l'on pouvoit dire & de tout ce qui pouvoit arriver. Il étoit toûjours avec un tas de jeunes débauchés comme lui, & tous leurs beaux faits n'étoient que de pousser la débauche jusqu'à la derniere extrémité; tellement

ment que les filles de joie, toutes aguerries qu'elles devoient être, ne les voyoient point entrer chez elles ſans trembler.

Ils firent en ce tems-là une débauche qui alla un peu trop loin, & qui fit beaucoup de bruit & à la Cour & dans la ville. Car après avoir paſſé toute la journée chez des Courtiſanes où ils avoient fait mille déſordres, ils furent ſouper aux Cuilliers dans la rue aux Ours. Ils ſe prirent là de vin, & étant ſoûs, pour ainſi dire comme des cochons, ils firent monter un Oublieur à qui ils couperent les parties viriles, & les lui mirent dans ſon corbillon. Ce pauvre malheureux ſe voyant entre les mains de ces Satellites, alarma non-ſeulement toute la maiſon, mais encore toute la rue par ſes cris & ſes lamentations : mais quoiqu'il ſurvînt beaucoup de monde qui les vouloient détourner d'un coup ſi inhumain, ils n'en voulurent point démordre,

& l'opération étant faite, ils renvoyerent le malheureux Oublieur, qui s'en alla mourir chez ſon Maître.

Cet excès de débauche, ou plûtôt cet excès de rage, ayant été ſû du grand Alcandre, il en fut en une colere épouvantable. Mais la plûpart de ces déſeſpérés appartenant aux premiers de la Cour & aux Miniſtres, il jugea à propos, à la conſidération de leurs parens, de ſe contenter de les éloigner. Les parens trouverent cet arrêt ſi doux en comparaiſon de ce qu'ils méritoient, qu'ils en furent remercier le grand Alcandre, avoüant de bonne foi qu'un crime ſi énorme ne méritoit pas moins que la mort.

Le Marquis de Biran & le Chevalier Colbert, qui étoient de la débauche, & toûjours des premiers à mettre les autres en train, furent un peu mortifiés avant que de partir, car celui-ci qui étoit fils du fameux Monſieur Colbert, en fut régalé d'une

volée de coups de bâtons, qu'il lui donna en présence de tout le monde : parce que comme il étoit grand Politique, il étoit bien aise qu'on fût dire au grand Alcandre qu'il n'avoit pû savoir un tel déreglement, sans qu'il fût suivi d'un châtiment proportionné à la faute. A l'égard du Marquis de Biran, le grand Alcandre dit, en parlant de lui, qu'il n'avoit que faire de prétendre de sa vie de devenir Duc, & qu'il seroit toûjours plus prêt à lui donner des marques de son mépris, qu'à faire aucune chose qui tendît à sa fortune. Cependant nous venons de voir il n'y a gueres que ce Prince ne s'est pas ressouvenu de sa parole, à moins qu'on ne veuille dire que ce n'est pas au Marquis de Biran qu'il vient d'accorder le rang de Duc, mais à Mademoiselle de Laval qu'il a épousée.

Le bruit qu'avoit fait cette débauche étant un peu appaisé, les parens des exilés solliciterent leur retour,

pendant que la Ducheſſe de la Ferté ſouhaitoit que ſon mari ne revînt pas ſitôt, par des raiſons fortes, & que je rapporterai ſuccinctement. Comme elle avoit reconnu que c'étoit inutilement qu'elle avoit prétendu à la conquête du fils du grand Alcandre, elle s'étoit rabattue ſur le premier venu, dont elle n'avoit point lieu du tout d'être contente. Quelqu'un lui avoit fait un fort méchant préſent; & comme elle ne connoiſſoit rien à un certain mal qui l'incommodoit, elle prit le parti d'aller incognito chez un fameux Chirurgien pour en être éclaircie. Y étant arrivée toute ſeule avec une chaiſe à porteurs, ce qui ne faiſoit rien préſumer de bon d'une femme de ſon air, elle lui expoſa ſon affaire ſans façon, lui diſant qu'elle reſſentoit depuis quelques jours quelques incommodités, qui lui faiſoient craindre que ſon mari, qui étoit un peu débauché, n'eût pas eu toute la conſi-

dération qu'il étoit obligé d'avoir pour elle : qu'elle le prioit d'examiner la chose, & de lui en dire son sentiment ; & faisant en même-tems exhibition de ses pieces, elle s'attendoit que le Chirurgien alloit du moins se montrer pitoyable en entrant dans ses intérêts : mais celui-ci étant accoûtumé tous les jours à entendre rejetter sur les pauvres maris des choses dont ils sont le plus souvent innocens, il lui dit qu'il étoit tant rebattu de ces sortes de contes qu'il ne pouvoit plus avoir de complaisance pour celles qui les lui faisoient : que sans se mettre davantage en peine d'accuser son mari, elle songeât seulement à se faire traiter promptement, parce que le mal qu'elle avoit pouvoit devenir pire, si par hasard elle venoit à le négliger.

Cet arrêt étonna la Duchesse, qui avoit oüi parler plusieurs fois à son mari de ces sortes de maux, dans lesquels l'expérience le rendoit savant.

vant. Ainsi étant bien aise de savoir si celui qu'elle avoit étoit le plus grand de tous, elle s'en informa du Chirurgien. Le Chirurgien lui dit que non, mais que, comme il lui avoit déja dit, il falloit y remédier promptement, sinon qu'il pouvoit le devenir. Comme elle eut entendu cela, elle lui dit, qu'elle avoit tant de confiance en lui, sur la réputation qu'il avoit dans le monde, qu'elle s'abandonnoit entierement entre ses mains; & se nommant en même-tems, elle surprit le Chirurgien, qui sachant qu'il avoit affaire à une personne de la premiere qualité, fut fâché de lui avoir parlé si nettement. Il lui demanda pardon de ce qu'il s'étoit montré si libre en paroles, s'excusant que comme les plus abandonnées lui tenoient le même langage qu'elle lui avoit tenu, il avoit cru être obligé de lui répondre ce qu'il avoit fait, n'ayant pas l'honneur de la connoître.

La Duchesse lui pardonna aisément,

ment, à condition néantmoins qu'il la sortiroit bientôt d'affaire ; ce que le Chirurgien lui promit, si elle vouloit observer un certain régime de vivre. Elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'il lui ordonneroit, & même fit encore davantage ; car elle voulut garder le lit tant qu'elle fut dans les remedes, craignant que si elle continuoit de vivre comme elle avoit de coûtume, les veilles n'échauffassent son sang, & ne rendissent la guérison plus difficile.

Cependant quoiqu'elle ne voulût voir personne, comme elle se seroit beaucoup ennuyée d'être toute seule, elle permit à Monsieur l'Avocat, Maître des Requêtes, qui lui disoit depuis long-tems qu'il l'aimoit, sans en pouvoir tirer aucunes faveurs, de la venir voir. L'Avocat étoit fils d'un Juif de la ville de Paris, qui, après avoir gagné deux millions de bien par ses usures, s'étoit laissé mourir de froid, de peur de donner de l'ar-

gent pour avoir un fagot. Sa Mere étoit encore de race Juive : cependant, comme s'il n'eût pas été connu de tout Paris, il faisoit l'homme de qualité. On lui avoit mis une Charge de robe sur le corps, comme on fait une selle à un cheval : mais il étoit si peu capable de s'en acquitter, que tout le monde se moquoit de lui. Cela faisoit qu'il ne se plaisoit qu'avec les gens d'épée, à qui il servoit de divertissement. Il affectoit de paroître chasseur, quoiqu'il ne sût aucuns termes de l'art; & quand il lui arrivoit de tirer un coup de fusil, ce qui ne lui arrivoit pas souvent, il tournoit la tête en arriere, de peur que le feu ne prît à ses cheveux : au reste grand parleur & grand menteur, mais avec tout cela le meilleur homme du monde, offrant ses services à un chacun sans jamais en rendre à personne.

La réputation où il étoit de n'être pas trop dangereux avec les femmes, à qui l'on disoit même qu'il ne pou-

voit

voit faire ni bien ni mal, ayant fait croire à la Duchesse de la Ferté qu'il s'appercevroit moins qu'un autre du sujet qui la retenoit au lit, elle lui manda de la venir voir, & lui faisant valoir cette grace, elle en reçut des remerciemens proportionnés à son esprit. Il lui protesta qu'après des marques d'une si grande distinction il vouloit vivre & mourir son serviteur très-humble; & pour lui donner des témoignages plus essentiels de son attachement, il lui jura qu'elle & ses amis n'auroient jamais de procès pardevant lui qu'il ne le leur fît gagner, sans entrer en connoissance de cause qui auroit raison ou non: que c'étoit ainsi que les bons amis en devoient agir, sans rien examiner davantage que le plaisir de leur rendre service.

Après mille autres protestations de service de la même force, il en revint enfin à l'amour qu'il avoit pour elle depuis si long-tems, & tâchant

d'accorder ses yeux avec ses paroles, il les tourna languissamment sur elle, lui demandant si elle étoit résolue de le faire mourir. La Duchesse lui dit qu'apparemment ce n'étoit pas là son dessein, ce qu'il pouvoit bien juger lui-même, puisqu'elle l'avoit envoyé querir, se ressouvenant qu'il lui avoit dit plusieurs fois qu'il ne pouvoit vivre sans la voir. Cette réponse fit que l'Avocat recommença ses complimens, qui n'auroient point eu de fin, si elle ne les eût interrompus pour lui demander comment il gouvernoit Louison d'Arquien. Il rougit à cette demande, & la Duchesse s'en étant apperçûe, lui dit qu'elle estimoit les hommes qui avoient de la pudeur : qu'il étoit bien vrai que cette fille étant une Courtisanne publique, il n'y avoit pas trop d'honneur à la voir ; mais que le Comte de Saux, le Marquis de Biran, le Duc de la Ferté même, & enfin toute la Cour la voyant, il n'y

avoit

avoit pas plus d'inconvénient pour lui à la voir, qu'à tant de personnes de qualité : que pourvû qu'il ne l'entretint pas publiquement comme le bruit en couroit, il n'y avoit pas grand mal, mais que pour elle, elle n'en avoit jamais voulu rien croire, l'ayant toûjours reconnu trop sage & trop homme d'honneur pour cela.

Monsieur l'Avocat, Maître des Requêtes, soûtint hautement que c'étoit une médisance, & même il auroit encore soûtenu qu'il ne l'avoit jamais vûe, si la Duchesse qui le voyoit embarrassé, ne lui eût donné moyen de s'excuser, tournant la conversation comme elle avoit fait. Il lui dit donc, qu'il n'y avoit jamais été que par compagnie ; & croyant dire les plus belles choses du monde, il lui jura que quelque beauté qu'eussent ces sortes de femmes-là, il faisoit bien de la différence entr'elles & une personne de son mérite. Et tâchant de faire son portrait en même

me tems, il lui fit voir qu'il avoit beaucoup de mémoire, s'il n'avoit pas beaucoup de jugement; car la Duchesse se ressouvint d'avoir lû il y avoit quelques jours, dans un livre de galanterie, toutes les choses dont il lui faisoit alors l'application.

Cependant elle fut toute prête de se scandaliser de la comparaison qu'il sembloit avoir faite d'elle & de Louison d'Arquien. Car quelque distinction qu'il y eût apportée, elle ne laissoit pas de la choquer, & cela apparemment parce que sachant elle-même la vie qu'elle menoit, elle croyoit que c'étoit un avertissement secret que l'Avocat lui donnoit de se corriger. Cependant comme elle fit réflexion qu'il n'étoit pas malicieux de son naturel, & que cette parole lui étoit échappée plûtôt par hasard qu'à aucun méchant dessein, elle calma sa colere, en sorte que la conversation se termina sans aigreur.

Le lendemain il la revint voir, & trouva

trouva la Duchesse fort mal, car elle avoit pris ce jour là un grand reméde. Elle se plaignit fort d'une grande douleur qu'elle souffroit, & l'attribuant à une medecine qu'elle avoit prise, dont il restoit encore environ la moitié dans un verre, il fut prendre ce verre & avala ce qui étoit dedans. Il dit avant que de le faire, qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit que la personne du monde qu'il aimoit le plus, souffrît pendant qu'il étoit en santé.

La Duchesse ne put s'empêcher de rire de cette extravagance, qu'il faisoit cependant sonner bien haut, comme une marque de la plus belle amitié qui fût jamais. Mais faisant réflexion ensuite que cette médecine l'empêcheroit peut-être de sortir le lendemain, & qu'il ne pourroit par conséquent voir la Duchesse ce jour-là, il poussa des regrets & des soûpirs qui l'auroient fait crever de rire nonobstant la douleur qu'elle ressentoit,

toit, si elle eût osé témoigner sa pensée. Ce fut par-là que se termina cette Comédie ; car des tranchées l'ayant pris en même-tems, à peine eut-il le tems de gagner son carrosse & de se retirer chez lui.

Comme il y avoit du mercure dans la médecine, il fut tourmenté comme il faut tout la nuit & tout le lendemain, & ne pouvant aller chez la Duchesse, il lui écrivit un billet, dont je ne puis pas rapporter les paroles, n'étant jamais tombé entre mes mains ; mais dont ayant assez oüi parler dans le monde, comme d'une chose ridicule, j'en puis dire le sens, que voici :

» Qu'il ne pouvoit avoir l'honneur
» de la voir de tout le jour, parce
» qu'il étoit devenu comme ces Filles
» de joie, lesquelles ne peuvent plus
» répondre de ne point faire de fo-
» lies de leur corps, tant elles y sont
» accoûtumées ; que le sien étoit tel-
» lement habitué à de certaines cho-
» ses,

» ſes, qu'il n'oſoit dire, qu'il falloit
» qu'il gardât la chambre juſqu'à ce
» qu'il fût entierement remis de ſon
» indiſpoſition; qu'il la prioit cepen-
» dant d'être perſuadée qu'il n'avoit
» pas pris la médecine comme un re-
» mede contre l'amour, mais pour
» lui montrer qu'il ſeroit amoureux
» d'elle toute ſa vie.

La Ducheſſe lût & relût ce billet, s'étonnant comment un homme qui avoit cinquante ans paſſés, & qui avoit vû le monde, pouvoit être ſi fou, & étant bien-aiſe de continuer à s'en divertir, elle eut de l'impatience de le revoir, & qu'il fût quitte de ſa ſotiſe. L'Avocat, après avoir ſouffert deux jours tout ce qu'on peut ſouffrir dans ces ſortes de remedes, lui vint dire, qu'enfin il étoit quitte, graces à Dieu, du mal qu'il avoit enduré: qu'il lui ſouhaitoit une ſanté pareille à celle dont il joüiſſoit, & que s'il ſavoit qu'en faiſant encore ce qu'il avoit fait, il dût avancer

ſa guériſon, il étoit prêt de ſe dévoüer à toutes ſortes de tourmens pour l'amour d'elle.

La Ducheſſe le remercia de ſa bonne volonté, & lui dit, que commençant à ſe porter mieux, il y avoit eſpérance que ſon mal ne ſeroit plus guere de choſe. Que cependant à meſure que le corps ſe guériſſoit, l'eſprit devenoit malade; qu'elle avoit beſoin de deux cents piſtoles pour une affaire preſſée, & ne ſachant où les trouver, elle n'avoit aucun repos ni jour ni nuit.

Quoique l'Avocat fût fils, comme j'ai dit ci-devant, d'un homme riche, trois choſes contribuoient néanmoins à le rendre peu à ſon aiſe. La premiere, que ſon pere avoit laiſſé beaucoup d'enfans; la ſeconde, que ſa mere Juive qui avoit emporté la moitié du bien, vivoit toûjours; la troiſieme, qu'il avoit une charge qui lui avoit coûté beaucoup, & qui ne lui rapportoit pas grand revenu.

venu. Tout cela faiſant, dis-je, qu'il étoit brouillé le plus ſouvent avec l'argent comptant, il ne put offrir à l'heure même les deux cents piſtoles dont elle avoit affaire, il lui promit qu'il les lui apporteroit le lendemain; & en effet il ne manqua pas à ſa parole, ce qui étoit une choſe bien extraordinaire pour lui.

Je ne puis pas dire quel beſoin la Ducheſſe avoit de cet argent, cela étant au-deſſus de ma connoiſſance: mais s'il m'eſt permis d'en juger par les circonſtances qui ſuivirent, je dirai qu'il falloit qu'il fût grand. Car voyant l'Avocat arriver avec une bourſe, elle l'embraſſa, non pas tendrement, mais avec des apparences du moins d'une grande tendreſſe. L'Avocat en étant excité à des choſes qui ſurpaſſoient, ce me ſemble, ſes forces naturelles, il chercha à ne pas laiſſer échapper une occaſion qui ne ſe préſentoit pas tous les jours chez lui,

&

& à laquelle la Ducheſſe ne faiſoit aucune réſiſtance.

Enfin ſoit que la Ducheſſe ne ſe ſouvînt plus du régime de vivre, que le Chirurgien lui avoit ordonné, ou qu'elle s'imaginât d'avoir quelqu'un entre ſes bras de plus agréable que l'Avocat, elle ne voulut pas avoir quelque choſe pour rien, & lui donna des faveurs au lieu de ſon argent. Comme l'Avocat n'étoit pas importun ſur l'article, il ſe contenta de ce témoignage d'amour de la Ducheſſe, ſans lui en demander d'autres. Après cela il ſe retira chez lui le plus content du monde; & ne s'entretenant que des grandeurs où il étoit appellé; il en devint encore plus fou & encore plus vain qu'à l'ordinaire.

Cependant comme il avoit ſoin de ſa ſanté, & qu'il avoit oüi dire que l'excès en toutes choſes eſt nuiſible, il fut trois ou quatre jours ſans retourner chez la Ducheſſe, au bout def-

desquels il commença à s'appercevoir qu'on tomboit souvent malade lorsqu'on en avoit le moins d'envie. Il eut peine à croire d'abord ce qu'il voyoit; mais enfin sachant que les plus incrédules avoient cru quand ils avoient vû, il commença à se laisser persuader qu'il en pouvoit bien être quelque chose, sur-tout quand après une consultation où il avoit appellé Janot & deux autres Chirurgiens de même trempe, ils lui dirent qu'il avoit besoin de passer par leurs mains. Ce fut un étrange retour pour un homme enflé de vanité comme lui. Cependant il ne put dire dans un tel accident à quoi il étoit le plus sensible, ou au dépit, ou à la joie. Car si d'un côté il lui sembloit que la Duchesse en avoit mal usé en le ménageant si peu pour la premiere fois; d'un autre côté il consideroit que c'étoit toûjours un présent d'une Duchesse; & comme la vanité avoit beaucoup de pouvoir

ſur lui, il ſe diſoit en même tems, que les faveurs de telles perſonnes, quelques qu'elles fuſſent, étoient toûjours conſidérables. Une autre réflexion ſe joignit encore à celle-ci ; ſavoir, que cet accident étant répandu dans le monde, il alloit rétablir ſa renommée chez toutes les femmes, qui l'ayant pris juſques-là pour un parent du Marquis de Langés, c'eſt-à-dire, pour un homme qu'il auroit fallu démarier, s'il avoit eu une femme, elles ſeroient obligées d'avoüer qu'on ſe trompe ſouvent dans le jugement que l'on fait de ſon prochain.

Auſſi étoit-ce pour cette raiſon-là qu'il avoit entretenu Loüiſon d'Arquien ſi publiquement, comme lui avoit reproché la Ducheſſe, ainſi que j'ai rapporté ci-deſſus. Mais on n'avoit pas eu meilleure opinion pour cela de ſa bravoure, & il fallut cette derniere circonſtance pour détromper tout le monde. Au lieu donc de ſe

cacher

cacher comme un autre auroit fait, il se mit dans les remedes publiquement, & ses bons amis se doutant de son incommodité, il les confirma dans leurs soupçons, & en fit galanterie comme un jeune homme auroit pû faire.

Cependant cette circonstance qu'il croyoit si avantageuse à sa réputation, fut plus nuisible à sa fortune qu'il ne pensoit; car outre que pour avoir été mal pansé dans les commencemens, ou peut-être, pour être d'un tempérament difficile à guérir, il fut obligé d'entrer dans le grand remède, le grand Alcandre ayant sû son désordre, perdit le peu d'estime qu'il pouvoit avoir pour lui, & lui refusa la charge de Prévôt des Marchands de la Ville de Paris, qu'il étoit disposé de lui accorder, à la recommandation de Monsieur de Pompone son beau-frere, qui étoit l'un de ses Ministres.

L'aventure de Monſieur l'Avocat, que tout le monde ne manqua pas d'imputer à la Ducheſſe de la Ferté, donna un grand chagrin à la Maréchale de la Motte ſa mere, qui d'ailleurs n'étoit gueres plus contente de la Ducheſſe de Ventadour, qui accuſoit ſon mari de lui avoir fait préſent d'une galanterie ; mais qui ſous prétexte qu'il étoit débauché, s'en donnoit à cœur joie avec Monſieur de Tilladet, couſin-germain du Marquis de Louvois. Le Duc de Ventadour étoit un petit homme tout contrefait, mais qui ne manquoit pas de courage, tellement qu'ayant eu quelque vent de l'intritrigue de ſa femme, il réſolut de l'obſerver ſi bien qu'il pût la prendre ſur le fait. Pour cet effet il lui permit de faire un voyage avec la Ducheſſe d'Aumont ſa ſœur, ſe doutant bien qu'en cas qu'il en ſût quelque choſe, le Galant ne manqueroit pas de ſe rencontrer en chemin. Cependant

pendant il monta à cheval pour voltiger sur les aîles, & il arrivoit tous les soirs incognito à la même hôtellerie où sa femme logeoit. Il n'eut pas fait ce manége cinq ou six jours, qu'il vit arriver en poste Monsieur de Tilladet, qui fut si pressé de voir Madame de Ventadour, qu'il ne se donna pas le tems de se faire débotter, ni même de se donner un coup de peigne. Il fit semblant devant le Duc d'Aumont, qui étoit aussi du voyage, que le hasard l'avoit conduit dans l'hôtellerie : mais le Duc de Ventadour, qui savoit bien ce qu'il en devoit penser, ne lui donnant pas le tems d'entrer en conversation, il monta en haut en même tems, & mettant l'épée à la main, il surprit toute la compagnie, qui ne songeoit gueres à lui, & qui le croyoit bien éloigné de-là.

Le Duc d'Aumont, qui avoit épousé en premieres nôces la sœur de Monsieur de Louvois, cousine-

germaine de Monsieur de Tilladet, prit son parti contre le Duc de Venta- pour son beau-frere, prenant pour prétexte, que comme il avoit si peu de considération pour lui, que de venir attaquer jusques dans sa chambre un homme qui ne lui avoit jamais donné sujet d'être son ennemi, il ne méritoit pas qu'il fît nulle réflexion sur leur proximité. Ainsi avec l'aide de ses gens, il empêcha qu'il n'arrivât du désordre, & ayant reconnu qu'il y avoit de la jalousie sur le jeu, il conseilla à la Duchesse de Ventadour de se donner bien de garde de s'en aller avec son mari, qui la vouloit emmener à toute force; à quoi elle obéit ponctuellement.

Ce refus de Madame de Ventadour outra entierement son mari, & comme il étoit beaucoup mutin, il défia au combat le Duc d'Aumont, à qui il dit des choses tout-à-fait outrageantes, mais à quoi celui-ci crut ne devoir pas prendre garde, parce qu'elles

qu'elles partoient d'un homme qui n'étoit pas en grande eſtime dans le monde.

Cependant le Duc de Ventadour ayant été obligé de partir ſans ſa femme, il fut ſe plaindre au grand Alcandre, du procédé du Duc d'Aumont; & les plus grands de la Cour ayant pris parti dans cette querelle, le Prince de Condé, qui étoit proche parent du Duc de Ventadour, dit des choſes fâcheuſes à la Maréchale de la Motte, qui prétendant excuſer ſa fille & le Duc d'Aumont, tâchoit de deshonorer le Duc de Ventadour. Le grand Alcandre défendit les voies de fait de part & d'autre, & ayant pris connoiſſance de l'affaire, il donna le tort au Duc, & permit à ſa femme de retourner avec lui, ou de ſe retirer en religion ſelon que bon lui ſembleroit.

Ces deux partis n'accommodoient guere la Ducheſſe, qui en eut bien mieux aimé un troiſieme, s'il eût été

à ſon choix, qui étoit de demeurer avec la Ducheſſe d'Aumont ſa ſœur, où elle eut pû voir tous les jours Monſieur de Tilladet : mais le grand Alcandre ayant prononcé, ce fut à elle à ſe ſoumettre à ſon jugement ; ce qu'elle fit, en ſe retirant à un petit Couvent au Fauxbourg Saint Marceau. Monſieur de Tilladet la vit là deux ou trois fois incognito, du conſentement de la Supérieure.

Peu de tems après, les exilés dont j'ai parlé tantôt, revinrent à la Cour, & ils furent obligés de ſe montrer plus ſages. Le Duc de la Ferté trouva ſa femme guérie : mais l'Avocat ne l'étoit pas ; & quoiqu'il ſe fût conſolé d'abord dans l'eſpérance, comme j'ai dit, d'être après cela en meilleure réputation dans le monde, il lui en coûta ſi cher, qu'il auroit renoncé de bon cœur à toutes les vanités du monde, & être ſorti du bourbier où il étoit. Enfin, ſon Chirurgien l'ayant tiré d'affaire, il ne

ſe

se souvint plus du mal qu'il avoit eu ; & comme il avoit oüi parler de l'affaire du Duc d'Aumont & du Duc de Ventadour, & que son sort étoit de s'entremettre pour les accommodemens, comme je dirai ci-après, il dit à l'un & à l'autre, qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas été en bonne santé dans ce tems-là ; & qu'il auroit tâché de leur rendre service.

Cependant, comme il avoit la couleur d'un véritable mort, chacun demanda s'il revenoit de l'autre monde ; à quoi il fut fort embarrassé de répondre. Mais s'étant à la fin aguerri à toutes ces demandes, il fut le premier à en rire avec les autres, ce qui fit cesser toutes les railleries qu'on lui en faisoit. Cependant, la Duchesse de la Ferté lui en ayant un jour voulu faire la guerre, comme naturellement il est fort brutal : Morb... Madame, lui répondit-il, cela est bien de mauvaise

grace à vous, qui après m'avoir mis vous-même dans l'état où je suis, devriez du moins avoir l'honnêteté de me ménager. Croyez-moi, ce sera pour la premiere & pour la derniere fois de ma vie, que j'aurai affaire à vous; & quoique j'aye vû Loüisson d'Arquien un an tout entier, ce que je veux bien vous avoüer maintenant, je n'ai jamais eu le moindre sujet de m'en repentir toute ma vie.

La Duchesse de la Ferté ne put souffrir ses reproches sans entrer dans un emportement épouvantable. Elle prit les pincettes du feu, dont elle lui déchargea un coup de toute sa force, & faisant succéder les injures aux coups, elle lui dit que c'étoit bien à faire à un petit bourgeois comme lui, de vouloir se familiariser avec une femme de sa qualité: que quand ce qu'il disoit seroit vrai, elle lui avoit fait encore trop d'honneur; qu'il prît la peine de sortir de sa maison, sinon qu'elle l'en feroit sortir

par

par les fenêtres ; & le poussant dehors avec le bout des pincettes, l'Avocat qui voyoit qu'il n'y avoit point de raillerie avec elle, se jetta à ses piés, la priant de lui vouloir pardonner ; qu'il connoissoit bien qu'il avoit tort, mais qu'il lui étoit dur de voir qu'elle l'insultoit, s'imaginant que ce qu'elle en faisoit n'étoit que par mépris ; que c'étoit là le sujet de ses plaintes ; qu'elle entrât dans ses sentimens, qu'il n'y avoit rien à redire à sa délicatesse ; & que si elle avoit été présente à ses tourmens, elle auroit vû qu'il les avoit soufferts avec tant de résignation, qu'elle avoueroit qu'il étoit un véritable martyr d'amour.

Toutes ces raisons n'adoucirent point l'esprit de la Duchesse, qui étoit hautaine & méprisante ; & l'ayant fait sortir de sa chambre, elle lui défendit de la revenir voir jamais, s'il ne vouloit s'exposer à un traitement beaucoup plus rude. L'A-

vocat s'en alla le cœur gros, pouſſant des ſoupirs, & ayant enfin toutes les envies du monde de pleurer : mais comme il avoit à paſſer la Cour de l'Hôtel de la Ferté, qui eſt fort grande, & qu'il craignoit-là de rencontrer quelqu'un, il retint ſes larmes juſqu'à ce qu'il fût dans ſon carroſſe.

Comme il y montoit, il vint un des gens du Maréchal de la Ferté lui dire que ſon maître vouloit lui parler avant qu'il s'en allât; ce qui fut cauſe qu'il tâcha encore de les retenir. Et après avoir raccommodé ſa perruque & ſon rabat qui étoient un peu en déſordre, il monta dans l'appartement du Maréchal, où il trouva une Dame fort bien faite avec quelques Gentilshommes, qui étoient-là les uns & les autres pour une querelle qu'ils avoient enſemble. Le Maréchal lui dit, qu'il lui avoit donné la peine de monter, pour voir s'il n'y auroit point moyen de les

accom-

accommoder, ſans les obliger de venir à une Aſſemblée générale des Maréchaux de France; & que comme il y avoit eu quelques procédures de faites de part & d'autre, & que cela le regardoit, (car le grand Alcandre lui avoit attribué la connoiſſance de ces ſortes de choſes) il étoit bien aiſe qu'il lui en dît ſon ſentiment.

L'Avocat lui demanda de quoi il s'agiſſoit, & le Maréchal lui ayant dit qu'il avoit dû voir les informations, le Maître des Requêtes lui répondit, que ſon Sécrétaire ne les lui avoit pas encore données; ce qui lui ſervit d'excuſe légitime. Le Maréchal ſachant que c'étoit une uſage établi chez lui que de laiſſer tout faire à ſon Secrétaire, il lui dit donc que la Dame qu'il voyoit-là devant lui, ſe plaignoit qu'un Gentilhomme qui étoit auſſi là préſent l'avoit deshonorée par des contes ſcandaleux, & dont elle demandoit réparation; que quoiqu'il n'y eût point de té-

moins, la chose étoit néantmoins avérée par le propre aveu du Gentilhomme, qui soûtenoit que, bien loin d'avoir eu tort de parler mal de cette Dame, il en avoit eu fort grande raison : que pour justifier cela, il rapportoit qu'il l'avoit aimée passionnément, avoit recherché toutes les occasions de lui rendre service, lui en avoit rendu même d'assez considérables jusqu'à lui avoir prêté pour une seule fois 200 pistoles ; mais que pour toute récompense, elle ne lui avoit donné qu'une maladie qui l'avoit tenu trois mois entiers sur la litiere : croyant donc avoir lieu de se plaindre, il avoit publié que cette Dame n'étoit pas cruelle, mais que cependant il ne vouloit plus de ses faveurs à ce prix-là.

L'Avocat entendant une histoire qui avoit tant de rapport avec la sienne, crut que son intrigue étoit découverte, & qu'il falloit que quelqu'un eût

eût écouté au travers de la porte de la Ducheſſe de la Ferté. C'eſt pourquoi perdant toute ſorte de contenance, il rougit, il pâlit, & mettant ſon manteau ſur ſon nez, il dit au Maréchal qu'il ſe mocquoit de lui, & prit le chemin de la porte ſans lui rien davantage. Le Maréchal qui étoit dans ſon lit rongé de ſes gouttes, ne pouvant courir après lui le rappella : mais voyant qu'il ne vouloit point revenir, il dit à ſon Capitaine des Gardes de ne le pas laiſſer aller comme cela, & qu'il avoit beſoin de lui pour accommoder cette affaire. L'Avocat fit difficulté de revenir, diſant au Capitaine des Gardes que Monſieur le Maréchal ſe railloit de lui : mais le Capitaine des Gardes lui ayant dit qu'il n'y avoit point de raillerie à cela; & que ce qu'il en faiſoit n'étoit que parce qu'il eût été bien aiſe de rendre ſervice à ces perſonnes-là, il rentra dans la chambre, & le Maréchal lui deman-

da depuis quand il ne vouloit plus accommoder les Gentilshommes : reproche qu'il lui faisoit, parce qu'il savoit que sous prétexte de cette occupation il négligeoit les autres affaires qui étoient du dû de sa Charge de Maître des Requêtes.

Après que l'Avocat se fut excusé le mieux qu'il put, on parla de l'affoire en question, & sans attendre qu'on en déduisît tout au long les particularités, il conclut que le Gentilhomme seroit envoyé en prison, d'où il ne sortiroit qu'après avoir demandé pardon à la Dame, qui pour le remercier de ses conclusions favorables lui fit une grande révérence. Comme c'étoit là l'avis du Maréchal, ce qu'il avoit dit fut suivi de point en point, de sorte que le Gentilhomme fut envoyé en prison. Cependant Monsieur l'Avocat s'étant retiré chez lui se fit donner de l'encre & du papier, & écrivit à la Duchesse de la Ferté un billet, dont voici la copie.

Billet de Monsieur l'Avocat à la Duchesse de la Ferté.

JE ne vous pouvois faire une plus grande réparation de ma faute que celle que je vous ai faite en sortant de votre chambre. Un Gentilhomme qui avoit avec une Dame une pareille affaire que celle que j'ai avec vous, a été envoyé en prison, & je l'ai condamné outre cela à se rétracter de tout ce qu'il avoit dit, quoiqu'il n'eût peut-être dit que la vérité, comme je puis avoir fait. Si une semblable réparation vous peut satisfaire, ordonnez-moi seulement dans quelle prison vous voulez que j'aille, & j'y obéirai ponctuellement, ayant résolu d'être toute ma vie votre fidele prisonnier d'amour.

La Duchesse de la Ferté à ce billet, reconnut le caractere de l'Avocat qui étoit de dire des sottises lorsqu'il croyoit dire les plus belles choses du monde.

monde. Elle fut tentée mille fois de lui faire une réponse fort aigre : mais jugeant que cela tiendroit plus du ressentiment que du mépris, elle demeura dans le silence. Cela affligea extrèmement l'Avocat, qui outre le plaisir qu'il se faisoit d'être bien avec une Duchesse, se voyoit privé par là d'aller dîner chez elle, ce qui lui étoit fort commode, & ce qui lui arrivoit souvent, ne faisant point d'ordinaire, & la Duchesse logeant fort près de chez lui. Comme il vit enfin que sa disgrace duroit toûjours, il s'adonna entierement chez le Duc de Ventadour, à qui il conseilla de se raccommoder avec sa femme. Il fut l'entremetteur secret de ce raccommodement, & trouvant là ce qu'il avoit perdu, c'est-à-dire, autant de qualités tout au moins que chez la Duchesse de la Ferté, une belle femme & une bonne table, il picqua la table assiduement, & tâcha de se mettre bien auprès de la femme,

femme, qui étant plus réservée que sa sœur dans les plaisirs, le rebuta tellement la premiere fois qu'il lui voulut parler, qu'il n'osa plus s'exposer à un second refus.

Cependant le Duc & la Duchesse de la Ferté continuoient toûjours de vivre comme ils avoient commencé. La Duchesse avoit l'Abbé de Lignerac pour Tenant, & son argent lui tenoit lieu de mérite. Pour ce qui est du Duc, il ne s'arrêtoit nulle part, & comme il n'étoit pas homme à filer le parfait amour, il trouvoit toutes fois & quantes qu'il en vouloit, des Maîtresses dans les lieux publics. Sa passion étant là bien assouvie, il les battoit le plus souvent après les avoir caressées, & faisoit après succéder les caresses aux coups. Un jour qu'il faisoit la débauche dans un de ces endroits là avec le Duc de Foix, Biran & quelques autres, Biran lui dit qu'il s'étonnoit de ce que lui qui aimoit à goûter les plaisirs dans leur naturel,

naturel, n'eût pas fait venir coucher sa femme une fois chez Louison d'Arquien, ou chez Madelon du Pré : qu'il y auroit trouvé mille fois plus de satisfaction que chez lui, & que s'il en vouloit essayer, il lui en diroit après son sentiment.

Quoique le Duc de la Ferté ne fût pas trop délicat sur le chapitre de sa femme, il trouva à redire que Biran lui parlât de la faire venir dans un lieu de débauche; & le Duc de Foix qui étoit beau-frere de Biran, fut le premier à le condamner, ajoûtant que la Duchesse de la Ferté n'étoit pas femme à venir dans ces sortes de lieux-là. Biran lui répondit qu'elle étoit personne à y venir tout comme une autre, & même sa femme qui faisoit plus la scrupuleuse que la Duchesse de la Ferté : que s'ils vouloient parier seulement cent pistoles contre lui, lui qui parloit les y feroit venir quand il voudroit; & s'étant mis à assurer la chose, il

fit rire toute la compagnie, qui le connoiſſoit pour un homme infiniment agréable & qui avoit beaucoup d'eſprit. Il ne ſe rétracta pas cependant de ce qu'il avoit avancé, mais formant en même-tems la réſolution de leur faire voir l'effet de ce qu'il leur diſoit, il changea de diſcours adroitement, ſi bien qu'on ne fit plus de réflexion à ce qu'il avoit dit.

A cinq ou ſix jours de là Biran fut voir ſa ſœur la Ducheſſe de Foix, & lui dit qu'il avoit fait une partie avec la Ducheſſe de la Ferté pour aller à la Foire Saint Germain, & que ſi elle en vouloit être, il les y meneroit toutes deux un matin; mais qu'il n'en falloit rien dire à ſon mari, que la Ducheſſe de la Ferté n'en diroit rien pareillement au ſien, & qu'il y avoit des raiſons pour cela, qu'il ne lui apprendroit que quand ils ſeroient à la foire. La Ducheſſe de Foix ſans s'informer autrement de ces raiſons-là, accepta la partie, & le jour étant

pris

pris pour le lendemain, il la fut prendre dans son carosse, & fut querir de-là la Duchesse de la Ferté à qui il en avoit dit autant.

Comme ils furent en chemin, quelque chose manqua tout d'un coup au carosse, & ces deux Dames ayant peur de verser, crierent au Cocher d'arrêter, qui leur obéït aussitôt, tout cela n'étant qu'une piece faite à la main par Biran, afin de montrer à leurs maris qu'il né leur avoit rien dit qu'il ne fût sûr d'exécuter. Cependant ayant donné la main à ces Dames, il fit fort l'empressé, demanda à son Cocher ce que c'étoit, & le querella beaucoup en apparence, de ce qu'il n'avoit pas fait accommoder son carosse devant que de sortir. Il dit cependant à ces Dames qu'il n'y avoit point d'apparence de demeurer dans la rue : qu'il connoissoit une Bourgeoise tout auprès delà, qu'il falloit monter chez elle & se reposer, en attendant que le carosse fût raccommodé.

Ces

Ces Dames n'ayant point d'autre parti à prendre que celui-là, elles y accorderent volontiers, & étant montées dans une maiſon elles y furent reçûes par une femme qui leur fit beaucoup de civilités. Cette femme les fit entrer dans une chambre fort propre, où elle les entretint aſſez ſpirituellement, pendant que Biran fut écrire dans une autre chambre deux billets aux Ducs de Foix & de la Ferté, par leſquels il les prioit de le venir trouver promptement chez la Madelon du Pré, qui étoit juſtement le lieu où il avoit fait entrer leurs femmes.

Les Ducs de Foix & de la Ferté ayant reçû ces billets, ſe hâterent de ſe rendre au lieu déſigné. Biran courut au devant d'eux leur dire qu'ils ne ſeroient pas fâchés de la peine qu'ils avoient priſe : qu'il leur vouloit faire voir deux des plus jolies femmes de toute la Ville, dont la du Pré avoit fait la découverte depuis peu. Il leur ouvrit

ouvrit en même-tems la chambre où étoient les Duchesses de la Ferté & de Foix, & les leur présentant, il les pria d'en user si bien avec elles, qu'elles ne s'en allassent pas mécontentes. Il est aisé de juger de l'étonnement de ces deux Ducs, & encore plus de celui des deux Duchesses, qui sachant où elles étoient, voulurent prendre leur sérieux avec Biran. Mais lui les raillant tous quatre, il les obligea à en rire avec lui. Après il envoya querir à dîner & ils dînerent tous cinq ensemble dans cet honnête lieu, quoique les femmes fissent mine de n'y vouloir pas demeurer davantage.

Comme elles virent néantmoins que c'étoit-là la volonté de leurs maris, elles s'y laisserent résoudre ; & pour ne pas s'ennuyer en attendant le dîner, elles dirent à la du Pré de leur faire passer ses Religieuses en revûe ; ce que la du Pré fit, parce que se doutant bien qu'elles étoient

toutes de même confrairie, elle ne vouloit pas désobéir à celles qui méritoient bien d'être les Abbesses du Couvent.

Cependant la disgrace de Monsieur l'Avocat duroit toûjours : mais étant arrivé en ce têms-là un malheur au Chevalier de Lignerac, (frere de l'Abbé de Lignerac) qui avoit été mis en prison à la requête d'un nombre infini de personnes qu'il avoit attrapées, la Duchesse de la Ferté l'envoya querir, & lui dit qu'elle lui pardonnoit pourvû qu'il le fît sortir de prison. L'Avocat qui savoit l'intrigue de l'Abbé & d'elle, trouva bien rude qu'il fallût s'employer pour le frere de son rival, & que sa grace ne fût qu'à ce prix là : mais comme elle l'avoit puni l'autre fois pour avoir dit la vérité, ils n'osa la dire cette fois là, & il lui promit que si le Chevalier ne sortoit pas de prison, ce ne seroit pas manque d'y employer tout son crédit.

L'Avocat

L'Avocat trouva de l'obſtacle dans ſon entrepriſe : tous les créanciers du Chevalier de Lignerac furent crier aux oreilles des Juges, & leur ayant fait voir qu'il avoit déja fait ceſſion de biens, & que depuis ce tems-là il avoit encore emprunté deux cents mille écus, ſans avoir jamais eu ni ſervante ni laquais : les Juges firent comprendre à l'Avocat qu'il leur étoit impoſſible de le mettre hors de priſon, & il en fut rendre compte à la Ducheſſe.

Il appréhendoit bien qu'elle ne le voulût rendre reſponſable de ce refus : mais la Ducheſſe qui aimoit le nombre, & qui s'étoit quelquefois ennuyée de ne le point voir, lui dit qu'elle lui étoit obligée de la peine qu'il avoit priſe, & qu'il pouvoit revenir chez elle quand il voudroit. L'Avocat ſe jetta à ſes piés pour la remercier, lui embraſſa les genoux, & lui proteſtant une fidélité éternelle, il lui dit que ſa ſœur la Du-

cheſſe de Ventadour n'avoit pas la moitié de ſon mérite : que quand il vivroit mille ans, il ne pourroit pas l'aimer un quart d'heure : qu'elle diroit aſſûrément qu'il n'avoit gueres d'eſprit, parce qu'il ne lui avoit jamais pû dire une ſeule parole, mais qu'il ne ſe ſoucioit pas en quelle réputation il fût auprès d'elle, pourvû qu'elle voulût bien conſidérer que tant d'indifférence pour une ſi aimable perſonne ne pouvoit procéder que de l'amitié qu'il lui portoit.

Comme il achevoit ces paroles, un laquais de la Ducheſſe de Ventadour entra, & ayant préſenté un billet de ſa part à la Ducheſſe de la Ferté, elle le prit & y lût ce qui ſuit.

Billet de la Ducheſſe de Ventadour, à la Ducheſſe de la Ferté.

UN de mes bons amis a une affaire pardevant Monſieur l'Avocat, & il la croit ſi délicate, qu'il cherche à la faire

faire recommander par tous ceux qui ont quelque crédit auprès de lui. Si j'avois prévû cet accident, j'aurois écouté volontiers quantité de sottises qu'il m'a voulu dire : mais n'ayant pas le don de deviner, m'ennuyant d'ailleurs d'une si sotte conversation que la sienne, je l'ai prié un peu rudement de ne la pas continuer davantage ; ce qui fait que ne le croyant pas bien intentionné pour moi, j'ai recours à vous pour lui recommander l'affaire de mon ami, dont je vous prie de faire la vôtre propre. Vous obligerez une sœur qui est toute à vous.

La Duchesse de la Ferté, à qui l'Avocat venoit de protester qu'il n'avoit jamais pû dire une douceur à la Duchesse de Ventadour, voyant le contraire dans cette lettre, fut tentée plus d'une fois de la lui montrer pour s'en divertir ; mais craignant que cela ne nuisît au Gentilhomme que sa sœur lui recommandoit, elle serra la lettre dans sa poche

che & renvoya le laquais, à qui elle commanda de dire à sa sœur qu'elle feroit ce qu'elle lui mandoit. Le laquais étant sorti, l'Avocat qui étoit l'homme du monde le plus curieux, voulut savoir ce que contenoit la lettre, & ne se contentant pas de ce que la Duchesse lui en disoit, il chercha à lui mettre la main dans la poche, & l'attrapa. Il lui dit alors qu'il verroit à ce coup-là leurs secrets; mais qu'il n'y avoit pas beaucoup de danger pour lui, qui étoit de leurs amis.

La Duchesse qui, pour les raisons que j'ai dit, eût été bien aise qu'il ne l'eût pas vûe, la lui voulut arracher: mais n'en ayant pû venir à bout, elle lui dit qu'il la désobligeroit s'il ne la lui rendoit à l'heure même. Mais l'Avocat croyant que plus elle faisoit d'efforts pour la ravoir, plus elle étoit de conséquence, se tira à l'écart pour la lire; ce que la Duchesse ne pouvant empêcher,

il fut tout surpris d'y trouver des choses à quoi il ne s'attendoit pas.

Il dit en même-tems à la Duchesse, que Madame de Ventadour ne disoit pas vrai, qu'il ne lui avoit jamais parlé de rien ; & que pour lui faire voir qu'il ne l'avoit jamais estimée & qu'il ne l'estimoit pas encore, il feroit perdre son affaire à son ami. La Duchesse de la Ferté lui dit qu'il n'en feroit rien pour peu qu'il eût de considération pour elle, que ce n'étoit plus l'affaire de sa sœur, mais la sienne propre ; qu'ainsi ce n'étoit pas avec la Duchesse de Ventadour qu'il se brouilleroit, mais avec la Duchesse de la Ferté. Madame de la Ferté eut beaucoup de peine à gagner cela sur lui : mais lui ayant dit qu'elle ne croyoit rien de tout ce que lui mandoit Madame de Ventadour, qui avoit un défaut commun avec toutes les belles femmes, qui étoit de prendre la moindre œillade pour une déclaration d'amour, elle lui donna

moyen

moyen par-là de se justifier auprès d'elle. Ainsi l'Avocat étant en si beau chemin, lui allégua qu'il falloit donc que Madame de Ventadour eût interprété à son avantage quelques regards innocens ; & la Duchesse feignant de se confirmer toûjours de plus en plus dans cette opinion, elle remit insensiblement son esprit, de sorte qu'il lui promit de faire tout ce qu'elle voudroit pour le Gentilhomme en question.

Pendant que tout ceci se passoit, l'on donna à la femme de Monsieur, une Fille-d'honneur dont la beauté causa bientôt des desirs à tous les Courtisans, & de la jalousie à toutes ses compagnes. Elle étoit d'une taille ravissante, si bien que la médisance qui a coûtume de mordre sur toutes choses, se trouva en défaut à ce coup là. De fait, tout ce qu'il y avoit de gens de l'un & de l'autre sexe, fut obligé d'avouer qu'il n'avoit jamais rien vû de si accompli. Le grand Al-

candre qui aimoit alors Madame de Montespan plûtôt par habitude que par délicatesse, ne l'eût pas plûtôt vue qu'il en fut charmé. Mais comme il ne vouloit plus faire l'amour en jeune homme, mais en grand Roi, il lui fit parler par un tiers; & afin que ses offres de service fussent mieux reçûes, il les accompagna d'un fil de perles & d'une paire de boucles d'oreilles de diamans de grand prix.

Cependant Madame de Montespan étoit dans des alarmes mortelles que cette jeune beauté ne lui enlevât le cœur de ce Prince, avec qui elle avoit eu du bruit il n'y avoit que quelques jours. Car prétendant qu'il la dût toûjours traiter comme il avoit fait dans le commencement, elle lui avoit reproché qu'il n'avoit plus de complaisance pour elle. Comme il étoit assez naturel, & qu'il n'aimoit pas à être gêné, il lui avoit répondu franchement qu'il y avoit trop longtemps qu'ils se connoissoient pour

observer

observer tant de cérémonies ; ce qui avoit été cause qu'elle s'étoit emportée, même jusqu'à lui dire des choses fort désobligeantes. Elle lui avoit d'abord reproché tout ce qu'elle avoit fait pour lui : qu'elle avoit quitté maison, enfans, mari, & jusqu'à son honneur pour le suivre ; qu'il n'y avoit sorte de complaisance qu'elle ne lui témoignât tous les jours pour l'engager ; mais qu'il étoit devenu si froid qu'il n'étoit plus reconnoissable. Que si c'étoit que ses années lui eussent apporté quelques défauts, il ne s'en devoit pas prendre à elle, mais au temps qui a coûtume de détruire toutes choses : que cependant elle ne s'appercevoit pas encore, grace à Dieu, qu'il y eût un si grand changement en sa personne ; mais que pour lui, elle lui pouvoit dire, sans avoir dessein néantmoins de le fâcher, que quoiqu'il eût beaucoup de lieu de se loüer de la nature, il n'étoit pas exempt néantmoins de

certains défauts qui étoient un grand remede à l'amour : qu'il en avoit un grand entr'autres, dont peut-être il ne s'appercevoit pas, mais dont elle s'étoit bien apperçûe, sans s'en être plainte néantmoins, parce qu'elle croyoit qu'on n'y devoit pas prendre garde de si près avec une personne qu'on aimoit.

Le grand Alcandre à qui personne n'avoit jamais osé rien dire d'approchant, fut extrèmement touché de se l'entendre dire par Madame de Montespan, pour qui il n'avoit gueres moins fait qu'elle avoit fait pour lui. Car si elle avoit quitté maison, enfans & mari pour le suivre, il avoit quitté pour elle le soin de sa réputation qui étoit extrèmement flétrie, pour avoir aimé une femme qu'il avoit de si grandes raisons de ne pas regarder comme il avoit fait. Aussi, comme les injures qu'on reçoit des personnes que l'on aime, sont beaucoup plus sensibles que

celles que l'on reçoit des autres, il ne laissa pas tomber ce reproche à terre, & demandant à Madame de Montespan quels étoient donc ses défauts, il lui reprocha lui même les siens, dont Madame de Montespan fut si touchée, qu'elle lui répondit : que si elle avoit les imperfections dont il l'accusoit, du moins elle ne sentoit pas mauvais comme lui.

Comme c'étoit dire par-là au grand Alcandre tout ce qu'il y avoit de plus désobligeant, il est impossible d'exprimer combien ce reproche lui fut sensible. Il lui répondit de son côté des choses qui la devoient toucher, & la faire rentrer en elle-même, si elle eût eu encore quelques sentimens de vertu : mais s'étant entierement abandonnée à ses passions, elle continua ses reproches qui n'auroient pas fini si-tôt sans ce que je vais rapporter. Il faut savoir que comme ils se querelloient ainsi fortement, le Prince de Marsillac arriva à la porte du cabinet où

ils étoient : le grand Alcandre lui avoit permis d'entrer par-tout où il seroit sans en demander permission ; ainsi il avoit déja le pié dans la porte, quand il entendit au son de la voix de ce Prince qu'il étoit en colere. Il s'arrêta tout court, & étant bien aise de savoir s'il trouveroit bon qu'il entrât, il commença à crier tout haut, Huissier, Huissier ; & comme il n'y en avoit point, il dit encore plus haut : Qui est-ce donc qui m'annoncera, & comment m'annoncer moi-même ? Le grand Alcandre qui prêtoit l'oreille à ce qu'il disoit, jugea bien, après la permission qu'il lui avoit donnée, que ce qu'il en faisoit n'étoit que par discrétion ; & étant bien aise d'avoir lieu de quitter une conversation si désagréable, il dit au Prince de Marsillac qu'il pouvoit entrer ; ce qui fut cause que Madame de Montespan tâcha de se contraindre, de peur que le bruit de sa disgrace qu'elle vouloit cacher ne courût par toute la Cour.

Etant

Etant sortie un moment après, elle laissa le grand Alcandre dans la liberté d'ouvrir son cœur au Prince de Marsillac qui avoit grande part dans sa confiance, & à qui il avoit donné en moins d'un an pour plus de douze cens mille francs de charges. Car incontinent après la disgrace de Monsieur de Lauzun, il l'avoit obligé de prendre le Gouvernement de Berri, que ce favori avoit, & qu'il ne vouloit pas accepter, parce que n'ayant jamais été de ses amis, il avoit peur qu'on ne dît dans le monde, qu'il auroit poussé le grand Alcandre à le faire arrêter, afin de profiter de ses dépouilles.

Le grand Alcandre trouva que sa délicatesse étoit d'autant plus belle, qu'elle étoit rare dans les Courtisans; & comme elle ne pouvoit partir que d'un grand cœur, il l'eut encore en plus grande estime. A quelque tems de-là, il lui donna encore la charge de Grand-Maître de la Garderobbe,

vacante par la mort du Marquis de Guitry, qui avoit été tué au passage du Rhin. Mais il la lui donna d'une maniere si obligeante, que le présent étoit moins considérable par sa grandeur en lui-même, que par la bonté qu'il lui témoigna en le lui faisant. Car il lui dit qu'il ne lui donnoit cette charge que pour accommoder ses affaires, & non pour l'incommoder : que s'il lui étoit plus utile de la vendre, que de la garder, il lui vouloit chercher lui-même un marchand, & qu'il lui en feroit donner un million.

Le grand Alcandre continua toûjours ainsi de lui donner des marques de son amitié, & les autres Courtisans le regardoient comme une espece de favori, mais bien plus digne d'occuper cette place que Monsieur de Lauzun qui méprisoit tout le monde, comme s'il n'y eût eu personne digne de l'approcher. Cependant cette faveur qui ne laissoit pas

de

de donner de la jalousie à un chacun, augmenta encore de beaucoup par le refroidissement où le grand Alcandre étoit tombé pour Madame de Montespan, & par la nouvelle passion qu'il se sentoit pour Mademoiselle de Fontange, qui étoit cette fille d'honneur de la femme de Monsieur dont j'ai parlé ci-devant. Car le grand Alcandre ayant communiqué l'un & l'autre au Prince de Marsillac, voulut que ce fût lui qui lui ménageât les bonnes graces de cette fille; à quoi le Prince de Marsillac n'eut pas beaucoup de peine, n'étant venu à la Cour que dans le dessein de plaire au grand Alcandre.

En effet ses parens la voyant si belle & si bien faite, & ayant plus de passion pour leur fortune, que de soin pour leur honneur, boursillerent entr'eux pour pouvoir l'envoyer à la Cour, & pour lui faire faire une dépense honnête & con-

forme au poste où elle entroit. Or comme ils lui avoient donné des leçons là-dessus, elle les mit en pratique dès le moment que le Prince de Marsillac lui eut parlé de la part du grand Alcandre. Elle lui dit donc qu'elle recevoit avec joie la déclaration qu'il venoit de lui faire de sa part; que ce Prince avoit des qualités si touchantes qu'il faudroit qu'elle fût de bien mauvaise humeur pour n'être pas charmée de sa passion: mais qu'avec tout cela elle ne pouvoit pas prendre grande confiance en ce qu'il venoit de lui dire, tant que Madame de Montespan posséderoit ses bonnes graces: qu'elle étoit jalouse naturellement: qu'ainsi elle ne seroit point fâchée que le grand Alcandre sût, que quoiqu'il y eût beaucoup de gloire à posséder la moindre partie de son cœur, elle étoit assez délicate néantmoins pour n'en pas vouloir à ce prix-là: qu'aussi-bien ce n'étoit peut-être pas une véritable

ritable passion que celle qu'il se sentoit pour elle, mais quelque feu passager qui seroit aussi-tôt éteint qu'allumé. Que s'il étoit vrai cependant que ce Prince l'aimât véritablement, ce qu'elle n'osoit croire encore, de peur de s'abandonner à une joie mal fondée, il lui en donneroit des marques bien-tôt en n'aimant qu'elle uniquement, comme elle étoit prête de son côté de n'aimer que lui.

Le Prince de Marsillac, qui vouloit réussir du premier coup dans son Ambassade amoureuse, répondit à cela, que si l'on pouvoit juger de l'avenir par les choses passées, il n'y avoit pas beaucoup d'apparence que le grand Alcandre, qui étoit mécontent de Madame de Montespan, dût jamais retourner vers elle : qu'il étoit constant quand il aimoit une fois, & que s'il avoit quitté Madame la Valiere, c'est que cette Dame y avoit beaucoup contribué par une iné-

inégalité d'esprit qui ne plaisoit pas à ce Prince : qu'elle avoit pû entendre parler qu'avant qu'elle entrât tout-à-fait dans le Couvent où elle étoit Religieuse, elle étoit déja entrée dans un autre malgré lui : qu'il avoit été obligé même de la renvoyer querir, & cela à la vûe de tout son Royaume : que depuis ce tems-là elle ne faisoit que lui parler des synderesés de sa conscience, ce qui l'avoit détaché d'elle peu-à-peu, ce Prince ne voulant pas s'opposer à son salut : qu'il avoit donc aimé Madame de Montespan, & qu'il l'aimeroit peut-être toujours, si elle n'avoit voulu prendre avec lui des airs qui peuvent bien convenir aux Maîtresses des particuliers, mais non pas à celle d'un grand Prince, avec qui il est bon d'avoir l'esprit plus souple & plus complaisant : qu'il lui diroit comment elle en devoit user quand elle en seroit-là ; mais que n'en étant pas encore tems, il ne s'agissoit que de

mettre

mettre ſon eſprit en repos : c'eſt pourquoi, il vouloit bien lui dire en bon ami de ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion ; qu'autrement il étoit aſſûré qu'elle s'en repentiroit toute ſa vie.

Il lui conta là-deſſus la querelle que le grand Alcandre avoit eue avec Madame de Monteſpan, l'inſolence de cette Dame, le reſſentiment de ce Prince ; & cette circonſtance l'ayant convaincue plûtôt que toutes ſes raiſons, elle manda au grand Alcandre, que ſi elle lui étoit obligée du préſent qu'il lui avoit fait, & dont j'ai parlé ci-devant, elle lui ſavoit encore bien meilleur gré de ce qu'il lui avoit fait dire par le Prince de Marſillac, qui lui ſerviroit de caution qu'elle étoit toute prête de ſe donner à lui, pourvû qu'il voulût bien ſe donner à elle.

Cependant Madame de Monteſpan, qui ſe défioit de cette intrigue, employoit tous ſes amis pour regagner

gner la confiance du grand Alcandre. Le Marquis de Louvois qui en étoit, & même des plus affectionnés, lui conseilla de chercher l'occasion de lui parler en particulier. Mais comme le grand Alcandre tenoit sa colere, & qu'il la fuyoit avec grand soin, elle dit au Marquis de Louvois qu'il lui étoit impossible de le retrouver tête-à-tête, & que s'il ne s'y employoit comme il faut, elle n'en viendroit jamais à bout. Ce Marquis lui dit là-dessus de se rendre de bonne heure où le grand Alcandre avoit coûtume de tenir Conseil, & de prendre si bien son tems qu'elle ne le laissât pas aller sans se raccommoder avec lui.

Madame de Montespan ayant approuvé ce conseil, se rendit au lieu désigné. Le grand Alcandre y étant venu, il fut tout surpris de l'y rencontrer au lieu des Ministres. Cependant Monsieur de Louvois, qui vouloit leur donner le tems de faire

leurs affaires, entra dans la chambre tout proche du lieu où ils étoient, & voyant qu'il y avoit sept ou huit personnes de la Cour qui avoient coûtume de venir-là pour se faire voir quand le grand Alcandre sortoit, il prit une bougie de dessus un guéridon, feignant de chercher un diamant qu'il disoit avoir perdu. Il se doutoit bien que les Valets-de-chambre viendroient à lui pour lui aider à le chercher, & en étant venu un, il lui dit tout bas en lui donnant le flambeau, qu'il fît sortir tous ceux qui étoient dans la chambre, & qu'il dit à l Huissier de n'y laisser entrer personne, pas même ceux qui étoient mandés pour le Conseil.

Ainsi sans qu'on s'apperçût que cela vînt de lui, il écarta tous ces importuns, & au lieu d'y avoir Conseil ce jour-là, il y eut un grand éclaircissement entre le grand Alcandre & Madame de Montespan. Cependant comme l'on savoit que

Mon-

Monſieur de Louvois étoit demeuré dans la chambre, on le crut renfermé avec le Prince ; de ſorte que les autres Miniſtres qu'on avoit renvoyés ſans les vouloir laiſſer entrer, en eurent de la jalouſie. Et de fait ils ne ſûrent à quoi attribuer cette longue converſation qui étoit cauſe qu'il n'y avoit point eu de Conſeil ce jour-là ; ce qui n'étoit point encore arrivé, le grand Alcandre étant ponctuel à tout ce qu'il faiſoit.

Cependant quoique cet éclairciſſement ſemblât avoir raccommodé toutes choſes, & que le grand Alcandre retournât à ſon ordinaire chez Madame de Monteſpan, il ne laiſſa pas que de pourſuivre ſa pointe avec Mademoiſelle de Fontange. Il la vit en particulier, & il lui donna des marques de ſon affection, & en reçut de la ſienne ; ce qui ne put être ſi ſecret que toute la Cour n'en fût bientôt abreuvée.

Le grand Alcandre fut ſi content de

de cette nouvelle conquête, qu'il donna au Prince de Marsillac la charge de Grand-Veneur pour récompense de la lui avoir procurée. Cependant comme il étoit sujet à trouver des Maîtresses fécondes, il sut bien-tôt que Mademoiselle de Fontange étoit grosse; ce qui l'obligea à lui donner le titre de Duchesse, & à faire sa maison. Comme cette Demoiselle, bien loin de ressembler à Madame de Montespan, dont l'avarice alloit jusqu'à la vilenie, étoit génereuse jusqu'à la prodigalité; il fut obligé aussi de lui donner un homme pour retenir cette humeur libérale, & pour prendre garde qu'elle pût subsister avec cent mille écus par mois qu'il lui donnoit. Ce Surintendant fut le Duc de Noailles, dont on fut extrèmement surpris, sa devotion semblant incompatible avec un emploi qui le faisoit entrer dans beaucoup de petits détails, dont il auroit pû se passer honnêtement. Mais

comme

comme chacun s'étoit mis sur le pié de songer en premier lieu à sa fortune, & ensuite à Dieu, ce Duc bien loin de refuser cet emploi, remercia le grand Alcandre de le lui avoir donné préférablement à beaucoup d'autres qui le briguoient aussibien que lui. Ainsi il partagea son tems entre ce Prince & sa Maîtresse, qui fut alors appellée Madame ; & quand il en avoit de reste, il le donnoit à Dieu.

Cependant Madame de Montespan tâchoit de se soutenir encore le mieux qu'il lui étoit possible., elle avoit prié le grand Alcandre de vouloir du moins venir chez elle comme il avoit accoûtumé, & elle tâchoit d'insinuer à tout le monde que son crédit étoit encore plus grand qu'on ne pensoit : que l'amour du grand Alcandre pour Madame de Fontange n'étoit qu'un amour passager, & dont il seroit bien-tôt revenu : & qu'enfin il reviendroit à elle plus

amoureux qu'il n'avoit jamais été. Ses partisans tâchoient d'ailleurs de donner quelque crédit à ces faux bruits: mais comme on voyoit que ce Prince s'adonnoit entierement à sa nouvelle passion, chacun rechercha les bonnes graces de Madame de Fontange, qui procura des établissemens aux uns & aux autres, de même qu'à la plûpart de sa famille.

Madame de Montespan voyant que le grand Alcandre se détachoit d'elle tous les jours de plus en plus, en conçut tant de rage qu'elle commença à médire publiquement de Madame de Fontange. Elle disoit à chacun, qu'il falloit que le grand Alcandre ne fût gueres délicat d'aimer une fille qui avoit eu des amourettes dans sa Province: qu'elle n'avoit ni esprit, ni éducation, & qu'enfin à proprement parler, ce n'étoit qu'une belle peinture. Elle en disoit encore mille autres choses aussi fâcheu-

cheuſes, ce qui bien loin de ramener le grand Alcandre comme elle penſoit, le détourna encore davantage de revenir à elle. En effet il lui voyoit toûjours le même eſprit d'orgueil qu'il n'avoit jamais pû humilier, & qui étoit encore tout prêt de lui faire mille algarades. Il s'en plaignit au Prince de Marſillac, qui l'entretint dans l'averſion qu'il ſe ſentoit pour elle, & qui en ſut faire ſa cour enſuite à Madame de Fontange.

Cependant cette fille vint à accoucher peu de tems après, & on prit ce tems-là, à ce qu'on croit, pour l'empoiſonner; ce que l'on a attribué à Madame de Monteſpan, ſoit qu'on s'imagine qu'une perſonne dans le chagrin où elle étoit, dût ſe porter à un ſi grand crime, ou qu'on croye que dans le poſte où étoit Madame de Fontange, & ayant une rivale ſur ſes bras, elle ne dût mourir que d'une mort violente. Quoi qu'il en ſoit,

ſoit, elle tomba dans une langueur incontinent après ſes couches, dont il lui reſta une perte de ſang ; ce qui empêcha le grand Alcandre de de coucher davantage avec elle. Cependant il la viſitoit ſouvent, lui témoignant le déplaiſir où il étoit de l'état où il la voyoit réduite. Mais Madame de Fontange, qui ſe voyoit mourir tous les jours, le pria de permettre qu'elle ſe retirât de la Cour, ajoûtant en pleurant que la malice de ſes ennemis étoit cauſe qu'elle ne devoit plus ſonger qu'à l'autre monde.

Le grand Alcandre qui étoit bien-aiſe qu'elle donnât ordre aux affaires de ſon ſalut, & qui d'ailleurs étoit ſenſiblement touché d'être préſent à ſes ſouffrances, lui accorda ce qu'elle lui demandoit. Elle ſe retira dans un Couvent au Fauxbourg Saint Jacques, où il envoyoit tous les jours ſavoir de ſes nouvelles. Le Duc de la Feuillade y alloit auſſi deux ou trois fois la ſemaine la viſiter de ſa

part,

part : mais il n'en rapportoit jamais que de méchantes nouvelles ; car cette pauvre Dame qui avoit toutes les parties nobles gâtées , ſoit de poiſon ou d'autre choſe , ſe voyoit décliner tous les jours ; de ſorte que le Duc de la Feuillade dit au grand Alcandre que c'en étoit fait , & qu'il n'y avoit plus d'eſpérance. En effet elle mourut peu de jours après , laiſſant encore plus de ſoupçon après ſa mort d'avoir été empoiſonnée , qu'on n'en avoit eu pendant ſa maladie. Car l'ayant ouverte on trouva qu'il y avoit de petites marques noires attachées aux parties nobles leſquelles ſont des témoignages indubitables , à ce que l'on prétend , qu'on a été empoiſonné.

Le grand Alcandre témoigna publiquement la douleur qu'il avoit de ſa perte , & voulant faire voir que l'eſtime qu'il avoit eue pour elle , duroit encore après ſa mort , il donna une Abbaye à un de ſes freres , il

m ari

maria auſſi une de ſes ſœurs fort avantageuſement, & fit encore quantité d'autres choſes en faveur de ſa famille. Madame de Monteſpan croyoit cependant que ce Prince alloit revenir à elle : mais elle fut toute étonnée de voir que Madame de Maintenon avoit toute ſa confiance. Elle en fut au déſeſpoir ; car comme c'étoit elle qui l'avoit faite ce qu'elle étoit, elle ne pouvoit ſouffrir que ſon propre ouvrage ſervît à la détruire elle-même.

Ce qui la chagrinoit encore davantage, c'eſt qu'elle ne croyoit pas qu'il entrât aucune foibleſſe dans leur intelligence, qui devoit être par conſéquent de plus longue durée, puiſqu'elle ne dépendoit point d'un amour paſſager qui commence & finit ſouvent tout en un même jour. En effet, elle a vû que la confiance que le grand Alcandre a priſe en cette Dame ſubſiſte encore aujourd'hui, & qu'au contraire l'amour qu'il a eu

pour elle a dégénéré en une espece de mépris. Cependant il ne lui en fait rien paroître, sachant qu'une certaine honnêteté de bienséance est toûjours le reste de l'amour d'un honnête homme, qui en use ainsi plûtôt pour sa propre réputation, que pour conserver encore quelque sentiment de tendresse.

Il sembloit que le grand Alcandre ayant renoncé à l'amour, chacun y dût renoncer de même, & que les Dames, à l'exemple de Madame de Montespan, qui fait maintenant la prude, dussent être prudes aussi; mais leur tempérament & leur inclination l'emportant par-dessus toutes sortes de raisons, elles continuent toûjours la même vie. La Duchesse de la Ferté sur-tout est plus emportée que jamais dans ses plaisirs. La Duchesse de Ventadour sa sœur n'en est pas moins friande, quoiqu'elle fasse ses affaires avec plus de discrétion & de conduite. Pour ce qui est de

la

la Maréchale de la Ferté, elle eſt à qui plus donne, & eſt revêtue d'une ſi grande humilité, depuis certains malheurs qui lui ſont arrivés, ſemblables à ceux que j'ai rapportés de ſa belle-fille, qu'elle a fait vœu de ne refuſer perſonne, pourvû qu'il ait de l'argent. Ses débauches qui vont juſqu'à l'excès feroient un gros volume, ſi on ſe donnoit la peine de les écrire. On en verra un échantillon dans un Manuſcrit qui m'eſt tombé entre les mains, & où on lui rend juſtice, auſſi-bien qu'à une autre Dame de ſon calibre. On y verra quelques aventures qui ont du rapport avec celle-ci: mais comme c'eſt une autre main qui a fait ſon Hiſtoire, on la donnera au public telle qu'on l'a reçûe.

Pour ce qui eſt de Mademoiſelle de Montpenſier, après avoir pleuré pendant dix ans entiers la priſon de Monſieur de Lauzun, enfin elle a trouvé moyen d'obtenir ſa liberté.

Car considérant que tous les biens du monde ne sont rien en comparaison de son contentement, elle a appaisé la colere du grand Alcandre, moyennant la Principauté de Dombes & la Comté d'Eu qu'elle a assuré au Duc du Maine son fils naturel. Par ce moyen-là Monsieur de Lauzun est revenu non pas à la Cour, mais à Paris, où il est obligé de vivre en homme privé. En effet le grand Alcandre n'a pas voulu permettre que son mariage se déclarât: mais il est si souvent chez la Princesse, que c'est tout de même que s'il y logeoit. Cependant elle en est si jalouse, qu'il voudroit bien n'avoir jamais songé à elle. Elle a mis des espions auprès de lui, & il n'ose faire un pas qu'elle n'en soit avertie. Ainsi l'on peut dire de lui qu'en sortant d'une prison, il est rentré dans une autre, qui ne lui semble pas moins rude. Elle lui a donné deux Terres, du consentement du grand Alcandre:

mais c'eſt tout ce qu'elle a fait pour lui, car elle ne ſauroit lui donner un ſou, ayant perdu tout ſon crédit par ce mariage ; perſonne ne lui voulant plus prêter d'argent, de peur qu'on ne diſe un jour à venir qu'étant en puiſſance de mari elle n'a pû emprunter valablement. C'eſt ce qui fait qu'il y a bien-tôt quatre ou cinq ans, qu'elle a commencé à bâtir ſa maiſon de Choiſi, ſans qu'elle ſoit achevée : car il faut qu'elle prenne cette dépenſe ſur ſon revenu. Mais elle ſe conſoleroit encore de tout cela, ſi Monſieur de Lauzun ètoit le même qu'il a été autrefois : je veux dire, s'il étoit toûjours auſſi brave homme avec les Dames, qu'il l'étoit dans le tems de ſa faveur. Mais on dit que c'eſt maintenant ſi peu de choſe, qu'on auroit peine à júger de ce qu'il a été autrefois par ce qu'il eſt aujourd'hui. Cependant c'eſt un défaut qui lui eſt commun avec beaucoup d'autres : car on ſait par expérience

qu'il

qu'il faut que toutes choſes prennent fin. C'eſt pour cela auſſi que la Princeſſe dit aujourd'hui que celui-là a menti bien impunément, qui a dit le premier, que tout bon cheval ne devint jamais roſſe.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.